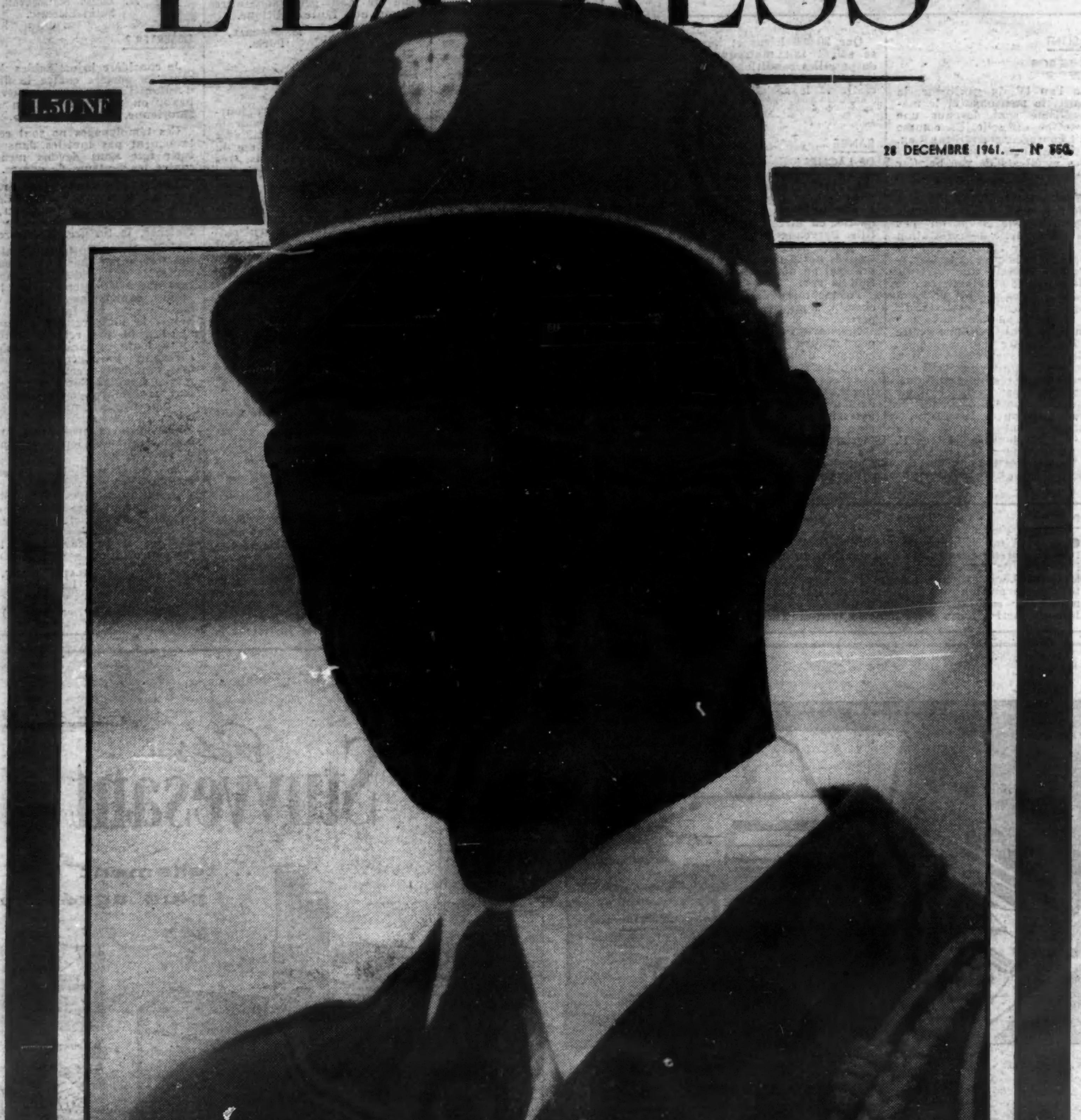
LES « FLICS » PARLENT

(voir pp. 9, 10, 11)

L'EXPRESS

1.50 NF

28 DECEMBRE 1961. — N° 550



(Agip.)

UN AGENT DE LA POLICE PARISIENNE.
« L'habit ne fait pas le moine. »

(Shakespeare - Henry VIII.)

B1- ★ ★ ★ ★ ★

L'EXPRESS

présente à tous ses lecteurs ses meilleurs vœux.

CE SONT DES HEROS

En l'an IV du gaullisme, la duperie, le mensonge et le machiavélisme sont devenus une institution officielle. Et, comme le dit courageusement Jean Cau, on triche aussi dans les partis et les syndicats de gauche. Car à quoi rimait la manifestation du 19 décembre ? A faire la preuve que le gouvernement préfère le fascisme au communisme ? Ne le savait-on pas déjà ? Une telle manifestation fait le jeu de l'O.A.S. Beau résultat, mais la plus grande maladresse dans cette affaire serait de faire croire aux fascistes que peu de Français sont prêts à s'opposer à leurs tentatives. Et sur ce point je n'approuve pas Jean Cau qui souligne cette apathie et cette indifférence.

Moi, je trouve extraordinaire, au contraire, que vingt mille citoyens de la région parisienne, uniquement par devoir et pour obéir aux consignes reçues de leurs partis ou de leurs syndicats, se soient dérangés après une pénible journée de travail, par un froid terrible, sachant ce qui les attendait de la part du service d'ordre.

Que 20 000 héros et héroïnes se soient fait matraquer dans de pareilles conditions, c'est un immense succès pour la démocratie et le socialisme.

A. J.,
Paris (10e).

BANDE DE LACHES !

Le 19 décembre, à 18 h 30, nous étions sept manifestants à descendre la rue de la Roquette, en direction de la Bastille. Parvenus à 100 mètres de la place, nous nous sommes trouvés nez à nez avec un nombre égal au nôtre de C.R.S. barrant la rue.

Poliment invités à rebrousser chemin, nous avons dû obtempérer...

Nous avons malgré tout réussi peu à peu à constituer un groupe d'une cinquantaine d'antifascistes.

Arpentant les rues laissées libres, nous avons scandé pendant un quart d'heure : « O.A.S. assassins ! », « Paix en Algérie » et — ô dérision — « Le fascisme ne passera pas », sous les yeux indifférents des passants.

En lisant le lendemain les communiqués de victoire de la presse de gauche, j'aurais voulu pouvoir dire aux républicains en peau de toutou auxquels cette presse s'adresse : « Bande de lâches ! Ne pleurnichez pas sur vos camarades matraqués. Si vous aviez seulement été présents, les triques des policiers ne se seraient pas abattues sur ces crânes courageux ! »

Merci à Jean Cau de l'avoir dit.

Roger Carabin,
La Rochette (S.-et-M.).

CAU A RAISON

Je ne comprends pas pourquoi tant de lecteurs décrient Jean Cau. Il est dynamique, percutant.

On va lui chicaner des inflexions qui ne sont pas celles de Bossuet, une virgule qui manque, un petit oubli de déférence à l'égard de M. Lazurick, etc. Il n'a pas de carrière politique derrière lui, c'est un jeune, un brave gars un peu jeune.

Pour mon compte, jeune pas jeune, style ou contrestyle, je suis comme lui, je n'ai pas envie de me faire bouffer. Je trouve qu'il a raison de crier, de brailler à milliers d'exemplaires qu'il faut se réveiller, qu'on a tout de même assez causé, assez déposé de motions, assez assez... que Guy Mollet, tout ça c'est le bazar. Rien du tout, on ne peut rien tirer d'eux.

Pour ma part, j'irais bien dans la rue manifester. Mais retrouver des particuliers comme moi, des orphelins, des bouts de syndicat, des scissionnistes, des mécontents, des courageux, tout ça sans ordre, sans unité, non !

Une rose au tableau, vous remuez, avec votre journal, une opinion très forte. Est-ce que vous aurez le temps et la chance de la transformer en une force agissante qui puisse neutraliser le néo-nazisme ? C'est mon souhait pour 62.

Bon courage à Jean Cau et à tous.

Docteur M. Boivin,
Lorient.

UN SEUL CRITERE

Dans une passe aussi dangereuse, je tends de plus en plus à ne reconnaître à nos actes qu'un critère : la plus grande efficacité. N'y a-t-il, d'une semaine à l'autre, aucun progrès de prise de conscience ? En ce cas, Cau a raison de pousser son cri d'alarme. Un progrès, au contraire, est-il sensible ? Ici, l'article de Cau peut apparaître comme une faute politique.

M. Sendral,
Paris.

LE FANTOME DU NAZISME

La couverture de votre journal m'a fait bondir. Y voir la photo de Hitler en négatif avec pour légende : « Le fantôme du nazisme » n'est déjà pas très réjouissant, mais y rajouter comme une dédicace « Joyeux Noël » dans le coin à gauche, c'est d'un cynisme plus que révoltant.

Noël est peut-être le seul moment de l'année où chacun veut oublier un peu tous les crimes, accidents, coups d'Etat, menaces, etc., qui se trouvent être le décor perpétuel de l'homme de la rue, voyez les magasins, les vitrines, la couverture de chaque revue, magazine ou journal, chacun s'efforce, par un sapin, une guirlande, une crèche, un nez de gosse écrasé sur une vitrine émerveillé devant tout ce qu'il voit, de redonner un peu de paix, un peu de joie, un peu d'humilité dans le cœur des hommes.

Bruno Lancelot,
Paris.

ETRANGE DE GAULLE

Quelle étrange logique prêtent à de Gaulle ceux qui, dénonçant ses velléités, complaisances et complicités face aux ultras de l'Algérie française, se font en même temps les avocats de sa bonne et noble conscience dès que celle-ci est mise en doute.

Pourquoi une politique qui se veut fondée sur la justice et le bon sens a-t-elle sans cesse recours à des moyens injustes et incompréhensibles ? Plutôt qu'une savante application d'une subtile dialectique, cette politique de soutien constant à ce que l'on prétend défendre qu'emploie de Gaulle n'est-elle pas un sombre moyen de poursuivre la réalisation de desseins inavouables ? Sinon, comment se justifie-t-elle et comment la justifier ?

M. Louis Maleysson,
Saint-Etienne.

DESERTER ?

Je considère injustifiables les censures portées contre le film d'Autant-Lara, « Tu ne tueras pas », ou contre le roman de Maurienne, « Le Déserteur ».

Ces témoignages ne sont certainement pas inutiles dans la lutte que nous devons mener contre les fauteurs de guerre.

Toutefois, je ne pense pas que la désertion ou l'objection de conscience soient le moyen le plus efficace de lutter contre la violence, la torture, la guerre.

Nous devons lutter de toutes nos forces, par tous les moyens, contre la guerre d'Algérie. Mais tant que cette guerre dure, les jeunes, convaincus que rien de fraternel ne se fait dans la haine, la violence, la torture, ne devront pas refuser d'aller aider leurs camarades à s'en persuader. En Algérie, les hommes sont isolés, coupés de leur milieu familial. Sans le frein de leur morale religieuse, sociale ou tout simplement sans le secours d'une main amie, ils désespéreraient peut-être de retrouver un matin leur conscience en paix.

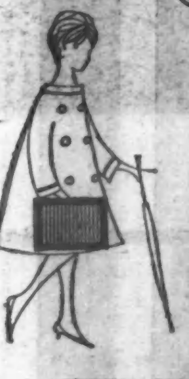
Je crois que le meilleur moyen d'aider les Algériens est d'abord d'aider ses camarades du contingent à se conduire en hommes dignes et convaincus de l'inéluctable besoin de paix et de fraternité entre les peuples.

Alain Lebeau,
La Baule.

(*Suite du courrier page 4.*)

FORUM

● Dans l'impossibilité de répondre individuellement aux très nombreux messages de sympathie qu'ils ont reçus à l'occasion de l'attentat au plastic dirigé contre eux, M. et Mme F. Lévy expriment leurs très vifs remerciements à tous leurs amis, proches et lointains, qui ont tenu à leur manifester concrètement leur solidarité en prenant résolument parti à leurs côtés dans la lutte antifasciste.



pour taper chez vous...

Représentant, médecin, professeur, écrivain, journaliste, prêtre, étudiant...
vous tous qui pensez trop vite pour écrire bien,
...et vous aussi, Monsieur X, Madame Y,
qui souhaitez garder des doubles,

vous aimerez votre HERMES BABY

Légère...
légère, l'HERMES BABY se transporte facilement comme une simple serviette.
Idéale pour le voyage, en auto, en train, en avion, elle est toujours à portée de votre main.

L'HERMES BABY est un produit Paillard entièrement fabriqué à YVERDON et Ste-CROIX (Suisse)
Prix : 398 NF en coffret métal - voir photo - et 427 NF avec sacoche style américain.
L'HERMES BABY est livrée avec une méthode dactylographique très simple.

HERMES Baby

Documentation sur demande
HERMES - PAILLARD S. A. E 1
12, rue Caumartin - PARIS 9e
Tél. : OPE 30-47

...et chez 600 revendeurs Paris-Province

Peter Stuyvesant

...tellement plus agréable

Voulez-vous éprouver cette plénitude de satisfaction que donne un tabac riche et savoureux? Alors allumez une Peter Stuyvesant... la cigarette internationale qui vous fera découvrir le vrai plaisir de fumer. Car la Peter Stuyvesant a bien plus de goût, grâce à la richesse de ses tabacs, à son "filtre miracle", à son format "King Size"
Achetez dès aujourd'hui un paquet de Peter Stuyvesant... tellement plus agréable!

LE PASSEPORT INTERNATIONAL POUR LE VRAI PLAISIR DE FUMER

Peter Stuyvesant - Paris, New York, Londres, Amsterdam, Rome, Sydney, Montréal.

Pour 1962

J. Cau.

J. Ferniot.

H. Thomas.

R. Bordier

P. Sollers.

L'EXPRESS

vous offre les grands prix littéraires

Si vous prenez un abonnement nouveau à « L'Express » (pour vous ou, si vous êtes déjà abonné, pour l'un de vos amis) vous recevrez gratuitement deux des grands Prix, à votre choix et dédicacés.

GONCOURT
« LA PITIE DE DIEU »
PAR JEAN CAU

INTERALLIÉ
« L'OMBRE PORTEE »
PAR JEAN FERNIOT

FEMINA
« LE PROMONTOIRE »
PAR HENRI THOMAS

RENAUDOT
« LES BLES »
PAR ROGER BORDIER

MÉDICIS
« LE PARC »
PAR PHILIPPE SOLLERS

BULLETIN-CADEAU PRIX LITTÉRAIRES

à adresser 29, rue de Marignan, Paris (8e)

M. ....

Adresse : ....

souscrit un abonnement nouveau d'un an à « L'Express » au prix de 60 NF (étranger 70 NF). A servir à :

M. .... Profession ....

Adresse : ....

Paiement (de 60 NF) par virement postal au C. C. P. 737-819 ou par chèque bancaire ci-joint.

Et désire recevoir gratuitement les deux livres suivants :

Le Prix ....

envoyé à M. ....

Le Prix ....

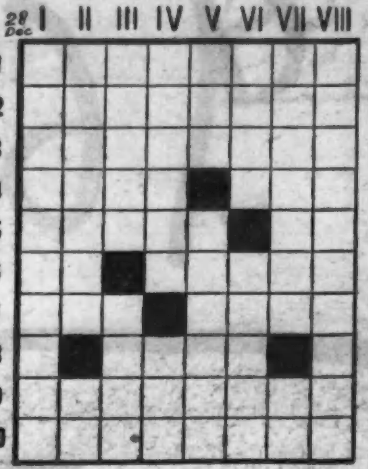
envoyé à M. ....

(Nom et adresse de votre marchand de journaux habituel : ....)

Un délai de deux semaines est nécessaire pour la mise en service des abonnements.

Courrier

Mots croisés N° 324



Horizontalement: 1. D'un ordre que l'on doit à François et à Claire. — 2. Se terminent de façon lugubre et ironique, dans une expression peu utilisée quai Conti. — 3. Difficiles à coller. — 4. La servitude qu'on lui a opposée est purement formelle. Objet de la soif des conquistadors. — 5. Ses canons ne sont pas ceux de l'Eglise. En épelant, travaille pour le poumon. — 6. La plus fréquente, deux fois. Apparu, sans être attendu. — 7. Serait aujourd'hui en faveur de l'Afrique du Sud, aux Nations Unies. N'est pas l'œuvre de la reine. — 8. Vit la mort de Richard et le triomphe de Philippe. — 9. En forme de peigne, elle est plus propre que lui. — 10. Dans cette lignée, Henri II succéda à Robert Ier.

Verticalement. — I. Retrouvée sans déplaisir, en début de pièce, par une reine israélite (deux mots). — II. Objet de moquerie collective (avec l'article). Limite d'une imbibition. — III. Aracées à petites fleurs. Réussit à toucher. — IV. Animées par un léger souffle. Peut être lancé, poussé, imité. — V. Avant Londres, réconfortait pendant l'occupation. Fameuse cavalerie d'Afrique. — VI. Le Meschacébé lui sert de sépulture. Sert dans la pharmacie et dans l'aviation. — VII. Travail métrologique de marchand de bois. Narbonne en a plus que Perpignan. — VIII. N'en a pas perdu, pour autant, le rocher.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	R	E	A	T	U	R	E
2	H	A	S	T	I	N	G	S
3	A	L	T	E	R	E	■	C
4	N	E	■	L	E	S	T	A
5	S	U	J	E	T	■	R	L
6	O	S	A	■	S	C	I	A
7	N	E	R	F	■	R	O	D
8	N	■	R	E	P	O	S	E
9	E	M	E	R	S	I	O	N
10	E	S	S	U	I	E	N	T

Solution du N° 323.

(Suite de la page 2.)

ANCIEN D'ALGERIE

Je vous serais extrêmement reconnaissant de bien vouloir me faire connaître l'adresse de la Fédération nationale des anciens d'Algérie, dont J.-J. Servan-Schreiber est le président.

Officier de réserve, ayant servi en Algérie, je désire en effet m'inscrire à cette organisation.

Je tiens d'autre part à vous féliciter et à vous remercier du soutien que vous apportez aux démocrates français, grâce à votre journal, dans la lutte menée contre toute forme de dictature et contre l'O.A.S.

M. G.,
Professeur agrégé d'Histoire, officier de réserve.
Paris.

[*La Fédération nationale des anciens d'Algérie compte maintenant* 20.000 *démobilisés militants, dans 47 départements. Sa permanence est :* 17, *rue Edouard-Manet, Paris* (13e). *Tous les anciens de l'armée d'Algérie qui veulent lutter efficacement contre le fascisme, sans aucune exclusive politique, sont invités à s'y inscrire en écrivant le plus rapidement possible au Bureau national de la F.N.A.A.,* 17, *rue Edouard-Manet.*

DECADENCE

L'opinion de vos lecteurs sur Siné (dessins laids, vulgaires, ignobles, etc.) m'incite à vous donner aussi mon avis.

Vos articles courageux sont de plus en plus lus, mais ce qui nuit à votre journal, ce qui pourrait progressivement amoindrir sa force, c'est l'extrême faiblesse de ses illustrations.

Il est vrai que ce qui domine depuis longtemps déjà dans le monde c'est la décadence de l'art, à bien des points de vue. Il faut la combattre.

M. Blanchard,
Nice.

LE JUDO ET LA FORCE

L'article de Michèle Manceaux concernant le judo mérite quelques remarques et rectifications que je me propose de faire en ma qualité de ceinture noire 2e dan, élève de huit maîtres japonais et de Guy Pelletier, 4e dan, au Judo-Club Saint-Martin de Paris.

1) Il est écrit : « Il n'y a plus de Kubi Kwansetsu qui tienne lorsque la force européenne s'en mêle. »

Réponse : il est constamment démontré (et encore aux récents championnats du monde de judo) que la force est vaincue par la technique judo. Une clé ne se fait pas en force mais s'emploie contre celui qui utilise sa force pure.

2) « 300 000 judokas français. » Où trouvez-vous ce chiffre ? La Fédération compte 41 000 licenciés environ. La licence est obligatoire. Environ 1500 1er dan s'entraînent régulièrement en France.

3) Au sujet de la « brute hollandaise ». M. Geesing se faisait battre lorsqu'il était médiocre judoka. Depuis, il a travaillé assidûment, courageusement, méthodiquement, intelligemment, pour obtenir sa victoire. Les Japonais lui ont fait faire un « bond en avant ».

Son adversaire malheureux était mal choisi et pas en forme. Geesing a gagné par un mouvement rare, difficile, efficace, inattendu (uki-waza), spécialement étudié pour vaincre ceux qui dorment sur leurs lauriers. Rien n'est donc changé dans la raison d'être de ce sport de combat.

4) Les catégories de poids sont nécessaires dans l'organisation conventionnelle d'un sport, avec temps de combat et points accordés, limités ; indispensables lorsque le combat a lieu à technique égale, pour faciliter et augmenter les attributions des titres de « champions ». En dehors de ces exigences, les ceintures noires ne tiennent guère compte d'une différence de poids de 20 kg. Pierre Rigal a été champion d'Europe en projetant 30 kg de plus que son poids.

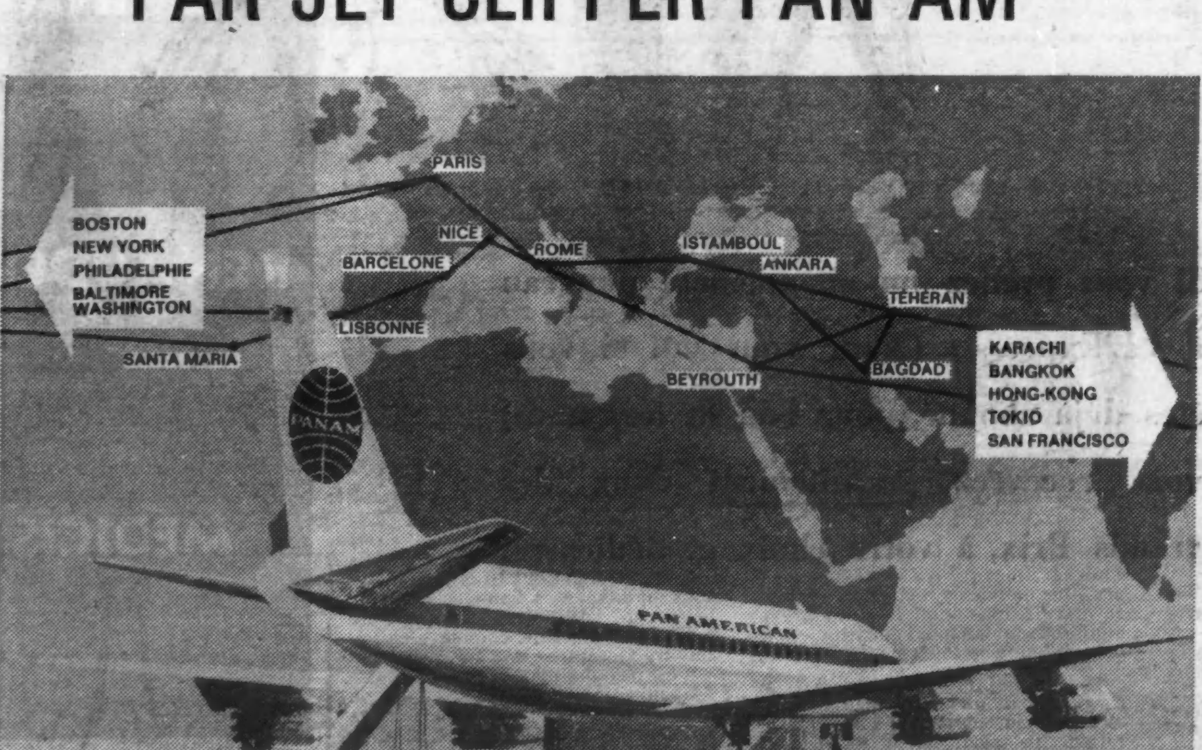
Le judo c'est l'art d'utiliser la force. S'il n'y a pas de force, il n'y a pas de judo possible. C'est pour cette raison que les judokas C.N. qui progressent travaillent la technique et la force pure. Où est le mystère ?

5) Il n'a jamais été question pour un judoka de « se laisser faire », mais d'attaquer ou de se défendre avec l'esprit « martial ».

Maurice Cintract,
membre du Comité Directeur de la F.F.J.D.A.

6 vols hebdomadaires

PARIS-TÉHÉRAN
PAR JET CLIPPER PAN AM



4 vols Pan Am par semaine vers Beyrouth et Karachi

Seule Pan American vous offre six services hebdomadaires par Jet Clipper* de Paris à Téhéran. En outre, 4 fois par semaine ces mêmes Jets desservent Beyrouth et Karachi.

Vous avez le choix entre la première classe *Président Spécial* et le service Économie *Rainbow.*

Et Pan Am vous offre l'inestimable avantage de son Expérience

33 années consacrées au transport aérien international ont permis à Pan American d'acquérir une grande expérience dans tous les domaines : pilotes totalisant des millions de kilomètres de vol ; appareils confortables ultra-modernes ; service courtois et efficace.

Pour tous renseignements et réservations, consultez votre Agent de Voyages ou Pan American. A Paris : 138 Champs-Élysées et 1 rue Scribe. BAL. 92-00. A Nice : Hôtel Négresco. Tél. : 88-99-11.

PAN AM

LA COMPAGNIE AÉRIENNE LA PLUS EXPÉRIMENTÉE DU MONDE

* Marque déposée

L'EXPRESS

DIRECTION

J.-J. SERVAN-SCHREIBER
FRANÇOISE GIROUD

REDACTION

Rédacteur en chef : PHILIPPE GRUMBACH

Dir. de « Madame Express » : CHRISTIANE COLLANGE

91, Champs-Elysées, Paris-8e. ELY 88-61.

ADMINISTRATION

Secrétaire général : JACQUES HUTEAU

Dir. de la Publicité : MARIE-CLAIRE DE FLEURIEU

29, rue de Marignan, Paris-8e. ELY 23-89.

« L'EXPRESS »
S.A. Presse Union

Directeur général : J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Assistant du Dir. gal : BRUNO MONNIER

● VENTE AU NUMÉRO :

1) France, Afrique du Nord, anciens pays de la Communauté, départements français d'outre-mer : 1,50 NF.

2) Etranger : 1,25 NF.
Suisse : 1,90 NF. suisse.
Belgique et Luxembourg : 18 fr. b.
Italie : 250 lires.

● ABONNEMENTS (1 an) :

1) France, Afrique du Nord, anciens pays de la Communauté, départements français d'outre-mer : 60 NF.
Etudiants, militaires du contingent : 40 NF.

2) Etranger : 70 NF (étudiants : 50 NF).

Tarif avion sur demande.

Les étudiants et les militaires du contingent peuvent bénéficier d'un tarif spécial d'abonnement (40 NF) payable en 4 versements trimestriels de 10 NF.

Tirage des I.P.R. Raymond Seguin 10, r. du Faub.-Montmartre.

Composition de Typo-Elysées 91, aven. des Champs-Elysées.

28 DECEMBRE 1961.

L'EXPRESS

9e ANNEE. — N° 550.

LA NATION

L'année perdue

1961 n'aura pas été l'année de Gaulle mais l'année Salan. Cette triste constatation en appelle une autre. Si le pouvoir l'avait voulu, cette année-là aurait été celle de la paix.

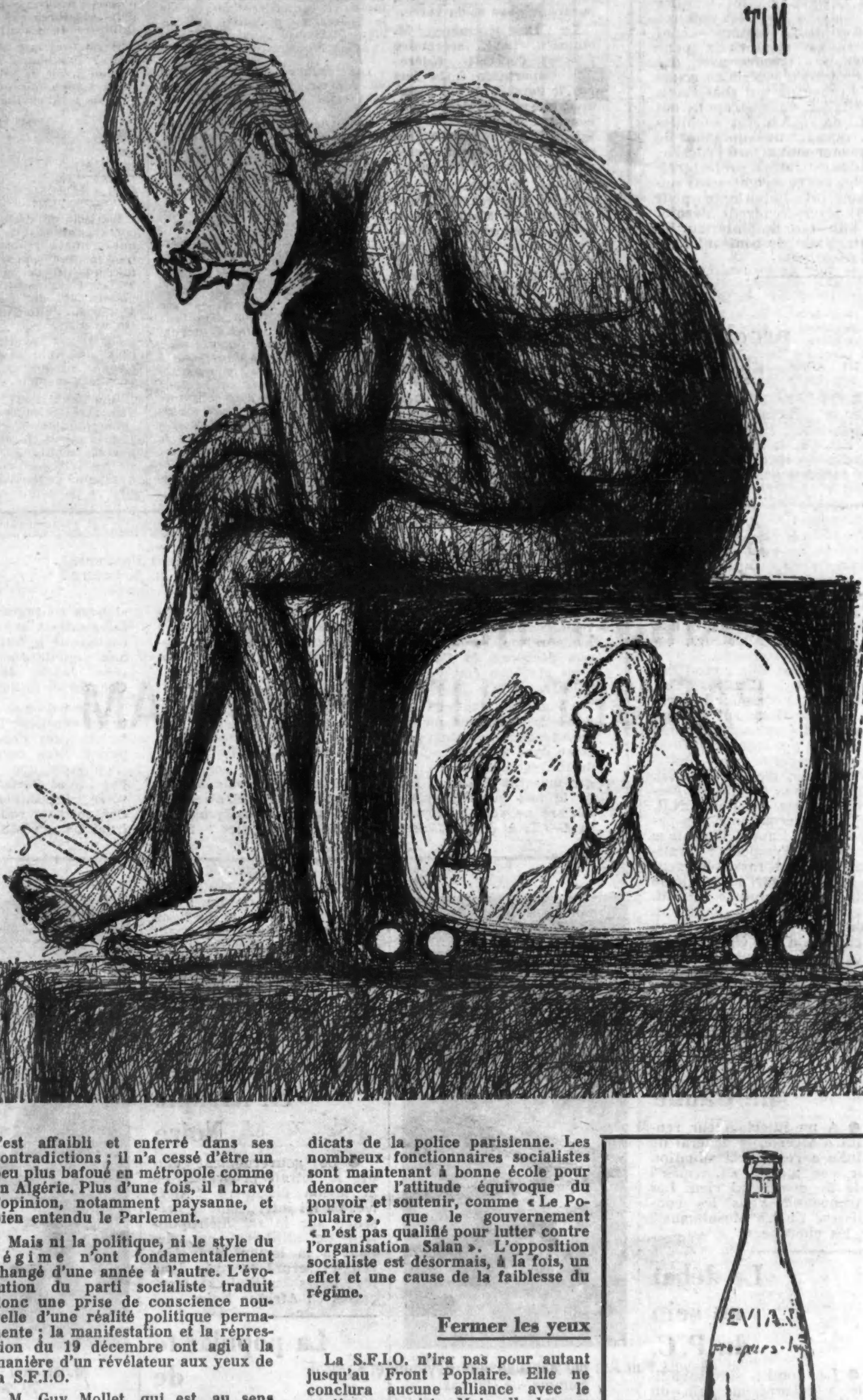
Elle n'avait pourtant pas mal commencé pour le régime. Le référendum du 8 janvier lui avait donné l'appui de 75 % des Français, socialistes compris. Le putsch manqué d'avril lui avait apporté le soutien de 100 % des forces populaires, communistes compris. Dès lors, il pouvait tout faire et n'a rien fait. Et c'est à partir de là que la dégradation a commencé.

Après la chute des barricades en 1960, il y avait eu la tournée des popotes, l'agitation paysanne et le refus de convoquer le Parlement.

Après l'effondrement du putsch, il y a eu le décevant, dérisoire et déroutant discours du 8 mai qui s'achevait par le fameux « Peuple français, en avant ! » et devait se traduire par tant d'arrêts de travail.

En vérité, dans les deux cas le pouvoir a tourné le dos au peuple pour préserver ou reconstituer l'unité de son armée et de sa police.

En moins de huit mois, le gouvernement et le Président de la République ont ainsi réussi à retourner contre eux une situation qui leur était entièrement favorable au lendemain du putsch d'avril.



L'esprit frondeur

Il ne faut sans doute majorer ni la portée de l'appui populaire qu'il s'est attiré à cette époque — car les républicains craignaient autant pour eux que pour le régime et se défendaient en le défendant — ni l'ampleur de l'hostilité populaire d'aujourd'hui qui n'a pas atteint encore les couches profondes de l'opinion.

Mais il faut constater que s'étant déjà aliéné les cadres étudiants et ouvriers, il a vu s'éloigner tout au long de l'année d'autres catégories sociales. En présentant mal une politique qui n'était pas toujours sotte, il a dressé contre lui les paysans et une part des commerçants.

Reflet des notables — et du collège électoral présidentiel — le Sénat s'est engagé à fond dans une opposition qui n'épargne plus le chef de l'Etat. La bourgeoisie des villes et des campagnes avait l'humeur boudeuse ; elle a désormais l'esprit frondeur.

Mais de toutes les évolutions, la plus significative est celle du parti socialiste. Sans doute parce qu'il est à mi-chemin du petit peuple et de la petite bourgeoisie et qu'en lui s'ajoutent les déceptions de l'un et de l'autre. Sans doute aussi parce qu'ayant plus longtemps toléré le gouvernement et soutenu le régime, il doit s'en détacher plus violemment. Sans doute enfin parce que, pressentant l'évolution de l'opinion et prévoyant des élections, il veut, comme toujours, se situer dans le courant.

L'animal de parti

Le 6 avril, la fédération socialiste de la Seine refusait, en termes cinglants, la proposition que lui avait faite le parti communiste de protester en commun contre les attentats au plastic ; le 19 décembre, la même fédération — le président du Conseil général en tête — était avec les communistes à la Bastille.

Le 27 avril, le comité directeur socialiste rendait hommage « à l'inflexible fermeté du Président de la République » ; le 21 décembre, il dénonçait sa « passivité ». Et son communiqué aurait pu être signé du P.S.U.

En huit mois, certes, le pouvoir s'est affaibli et enferré dans ses contradictions ; il n'a cessé d'être un peu plus bafoué en métropole comme en Algérie. Plus d'une fois, il a bravé l'opinion, notamment paysanne, et bien entendu le Parlement.

Mais ni la politique, ni le style du régime n'ont fondamentalement changé d'une année à l'autre. L'évolution du parti socialiste traduit donc une prise de conscience nouvelle d'une réalité politique permanente ; la manifestation et la répression du 19 décembre ont agi à la manière d'un révélateur aux yeux de la S.F.I.O.

M. Guy Mollet, qui est, au sens noble du mot, un « animal de parti », sentait déjà depuis quelque temps que celui-ci risquait de lui échapper s'il le prenait à contre-courant, bien que lui-même demeure le moins antigaulliste des socialistes. A l'approche de possibles élections, il a voulu priver du même coup le P.S.U. du long privilège qui a été le sien d'être le seul parti, en dehors des communistes, à s'être opposé dès le premier jour au général de Gaulle et à la Ve République. La S.F.I.O. est prête à s'entendre avec M. Mendès France, avec le secret désir de « récupérer » les éléments P.S.U. qui peuvent avoir la nostalgie de la cité Malesherbes.

Cette évolution du parti socialiste aura deux conséquences. Elle risque d'accroître la dégradation de l'Etat, ainsi que l'illustre l'attitude des syndicats de la police parisienne. Les nombreux fonctionnaires socialistes sont maintenant à bonne école pour dénoncer l'attitude équivoque du pouvoir et soutenir, comme « Le Populaire », que le gouvernement « n'est pas qualifié pour lutter contre l'organisation Salan ». L'opposition socialiste est désormais, à la fois, un effet et une cause de la faiblesse du régime.

Fermer les yeux

La S.F.I.O. n'ira pas pour autant jusqu'au Front Poplaire. Elle ne conclura aucune alliance avec le parti communiste. Mais elle le rencontrera moins rarement sur les mêmes itinéraires et aux mêmes carrefours. L'unité d'action ne sera jamais organique. Elle sera un fait. Pour les élections, cela signifie qu'elle pourra fermer les yeux sur les désistements réciproques. Or, il suffit que les deux partis s'entendent pour que l'U.N.R. perde nombre de sièges, à commencer par la Seine.

Le 19 décembre, le gouvernement a commis une faute lourde dont les conséquences ne font que commencer. S'il a gagné une bataille de rue, il a subi une défaite politique. Seule une paix algérienne rapide peut lui permettre de stabiliser un front intérieur qui est désormais en mouvement.

REGULUS.

Les préfets en alerte

● Plusieurs super-préfets ont signalé que les familles de certains activistes notoires — civils et militaires — sont récemment parties pour l'étranger. D'autre part, des Européens d'Algérie en congé en France ou qui sont venus s'installer en métropole ont reçu de l'O.A.S. des « feuilles de route » leur enjoignant de regagner sans retard l'Algérie. L'administration préfectorale a jugé ces renseignements suffisamment importants pour convoquer vendredi dernier au ministère de l'Intérieur les igames afin de contronter les informations.

Les prochaines élections

● Quel scrutin sera retenu pour les prochaines élections législatives ? Les spécialistes de l'U.N.R. hésitent entre le scrutin de liste et le scrutin d'arrondissement. Avec le scrutin de liste, tous les « techniciens » sont d'accord pour admettre qu'on pourrait faire entrer à la Chambre 450 députés « gaullistes ». En revanche, ce scrutin présente un inconvénient certain : il peut obliger, bon gré mal gré, la gauche à se regrouper dans certains départements. Et il a, aux yeux des électeurs, caractère d'escroquerie.

Les plus subtils conseillers du général de Gaulle se sont donc prononcés pour le scrutin d'arrondissement à deux tours en faisant observer que ce scrutin permettrait, surtout si le général de Gaulle accepte, comme il est prévu, d'entrer dans l'arène, de réélire tous les députés U.N.R. qui se placeront sous son patronage. Il aura l'avantage en outre d'empêcher pratiquement tout rassemblement de la gauche car, au deuxième tour, seul l'appui de l'U.N.R. permettra à un candidat, qu'il soit indépendant ou socialiste, d'être élu. Ainsi, la prochaine Assemblée risque de ressembler comme une sœur à celle élue en 1958.

Un résumé de de Gaulle

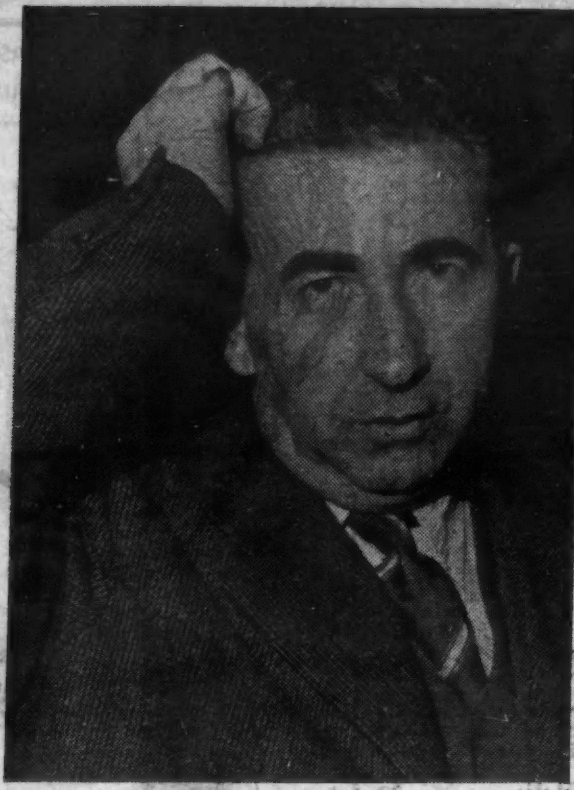
● A un interlocuteur rentrant d'Algérie, le général de Gaulle a résumé la situation par ces mots : « L'Armée ? Elle ne comprend rien. Les Européens ? Vous les connaissez. Et les Musulmans ? Je les cherche. »

Comment M. Bothereau lutte contre l'O.A.S.

Un échange de lettres intéressant vient d'être diffusé par le bulletin intérieur de la Fédération F.O. des industries chimiques, parachimiques et du verre.

Le 13 décembre, M. Maurice Labi, secrétaire général de cette fédération importante à la fois par le nombre de ses membres, par son développement constant et par son dynamisme, demandait à ses adhérents d'observer l'arrêt de travail du 19 décembre.

Le 16, M. Bothereau (secrétaire général de F.O.) écrivait à M. Maurice Labi: « La résolution du Congrès sur l'Algérie qui mandate la Confédération en vue d'y imposer la paix et qui décide de faire face aux activités factieuses, réclame « tous les contacts possibles avec les organisations se réclamant de nos principes fondamentaux de liberté. » Elle n'autorise pas la conjonction avec le P.C. ni avec la C.G.T.



(Agip.)

M. Robert Bothereau.
Y a-t-il eu forfaiture ?

Rien

« Tu n'es ainsi pas autorisé à dire que la décision fédérale de participation s'appuie sur une décision du Congrès confédéral.

« Nous regrettons donc que tu aies écrit cela car tes camarades peuvent être, à la lecture de ton texte, fondés à penser que le Bureau confédéral qui, si tu avais raison, se déroberait aux décisions du Congrès, s'est placé en état de forfaiture.

« J'entends bien que « in fine » ton communiqué récuse toute intervention politique dans la manifestation du 19. Ignorerais-tu les liens qui unissent C.G.T. et P.C. et le fait que Mauvais a déclaré ne vouloir engager la C.G.T. à décider l'arrêt du travail que si les politiques en étaient d'accord ? En fait, il a voulu avis, autorisation et appui du P. C. »

Réponse de M. Labi :

« (...) Pour ce qui concerne la Confédération, en l'occurrence le Bureau confédéral, qu'a-t-elle fait pour imposer la paix et pour combattre l'O.A.S. alors que le Congrès lui assignait des tâches immédiates ? Rien, si nous en jugeons par les informations que le Bureau confédéral a fait parvenir aux organisations confédérées depuis la fin du Congrès et jusqu'à ce jour.

« Y a-t-il eu donc, comme tu en exprimes l'idée dans ta lettre, forfaiture de votre part ? Nous croyons, plus simplement, que vous n'avez pas utilisé l'arme mise à votre disposition par le Congrès pour coller et faire front à une réalité toujours plus brutale et qui porte en elle des germes de plus en plus explosifs. Nous croyons que, une fois de plus, le Bureau confédéral a gardé le pied sur le frein alors qu'un véhicule normalement constitué doit avoir un moteur qui sache fonctionner chaque fois qu'il est nécessaire.

Chaque jour

« C'est à cela que tient fondamentalement notre désaccord avec toi. Ce désaccord fondamental en suscite d'autres, au fil des événements.

« La lutte anticommuniste est symbolisée par l'existence même de toute notre organisation et marquée par notre action de chaque jour pour avoir besoin d'être rappelée à tort et à travers. Le parti communiste n'est pas responsable de la guerre d'Algérie et de l'existence de l'O.A.S. et ce sont elles, l'une par l'autre, qui menacent la France et notre vie dans leur fondation même. C'est donc à la guerre et à l'O.A.S. qu'il faut nous attaquer pour les vaincre. Je ne vois pas de quel droit et par quel moyen tu pourrais empêcher qui le désire de se battre aussi contre la guerre et le fascisme qui nous menacent.

« (...) Nous mettons en garde le Bureau confédéral sur les conséquences dramatiques d'une politique tendant à isoler une partie de la classe ouvrière, représentée par la C.G.T., de la lutte qui est la nôtre. »

Dans les associations départementales de la région parisienne, de la Loire et de l'Oise, la pression commence également à se manifester contre les positions de M. Bothereau.

Le débat au sein du P.C.

● Le conflit sino-soviétique a relancé au sein du Parti Communiste Français l'activité des groupes oppositionnels. Les victimes de la dernière purge, en particulier MM. Servin, Pronteau, et Kriegel-Valrimont, qui avaient reproché à la direction du parti de ne s'être ralliée qu'à demi à la ligne de Krouchtchev, autrement dit : d'être resté à demi stalinienne, demandent l'ouverture d'une discussion publique similaire à celle qui se déroule actuellement au sein du Parti Communiste Italien

(Agip.)

M. Marcel Servin.
Comme les Italiens.

Les légionnaires en Afrique Noire

● Le gouvernement étudie le retrait progressif de la légion étrangère d'Algérie. La loi interdisant la présence sur le sol métropolitain de militaires appartenant à la légion étrangère, ceux-ci seront envoyés dans les bases militaires françaises en Afrique Noire.

La popularité de M. Debré

● Un institut privé spécialisé dans les sondages d'opinion publique a été prié de ne pas publier le résultat de sa dernière enquête. Motif : interrogés sur ce qu'ils pensaient de M. Michel Debré, 70 % des Français s'étaient prononcés contre le Premier ministre. Il y a six mois à peine, 70 % des personnes interrogées avaient déclaré ne pas avoir d'opinion.

(Europress.)

M. Michel Debré.
70 %.

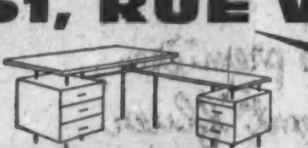
La route de Vincennes

● Se présentant comme des policiers, mais opérant sans carte ni mandat, un groupe de cinq hommes de 30 à 40 ans, nu-tête et revêtus de blousons de cuir marron ont procédé à l'enlèvement d'au moins trois travailleurs algériens résidant en banlieue dans la nuit du 20 au 21 décembre.

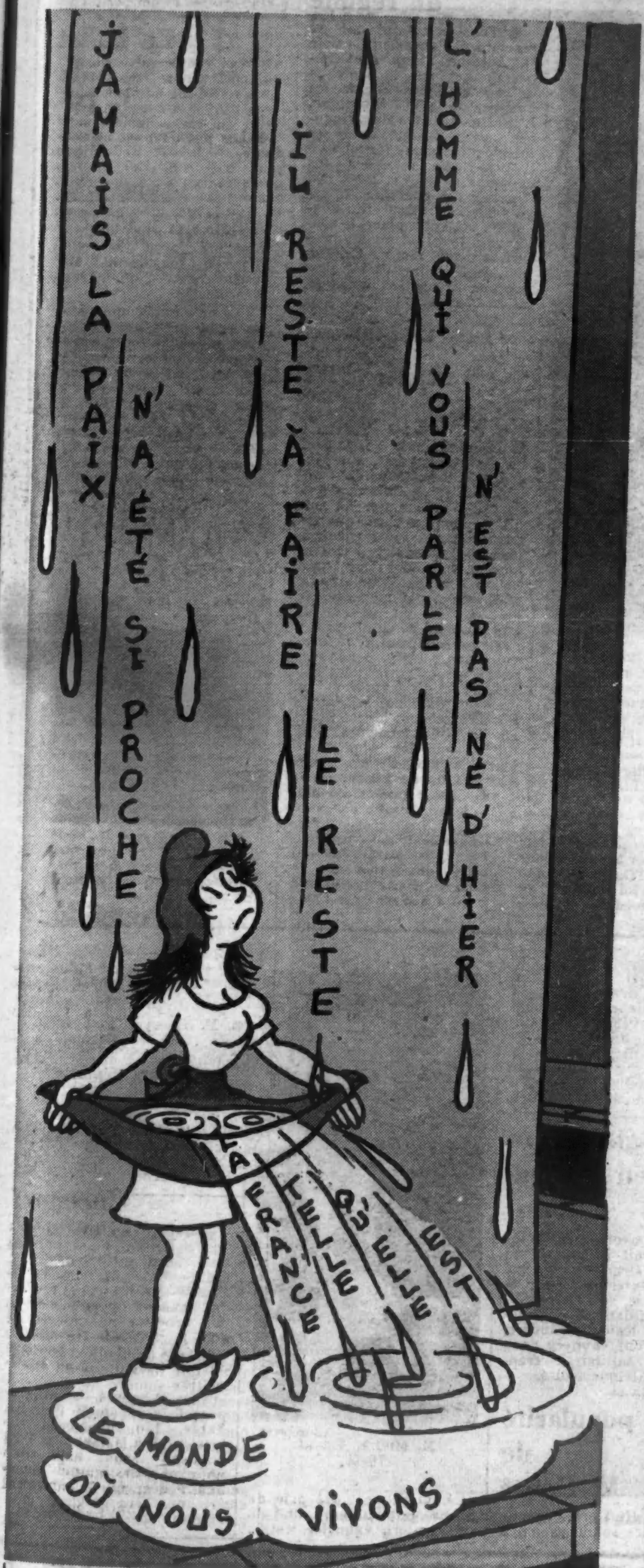
Vers 23 heures, ils ont frappé à la porte de M. Saïd Aït Yahia, 126, boulevard Gabriel-Péri, à Malakoff, et l'ont emmené sans explication pour une destination inconnue. Peu après, ils enlevaient

(Suite page 8.) →

BONS DU TRÉSOR
UNE FORMULE NOUVELLE :
Les Bons à 3 ou 5 ans
— Si vous demandez le remboursement après 3 ans
VOTRE INTERET ANNUEL EST DE 4 1/3 %
— Si vous demandez le remboursement après 5 ans
VOTRE INTERET ANNUEL EST DE 4 1/2 %

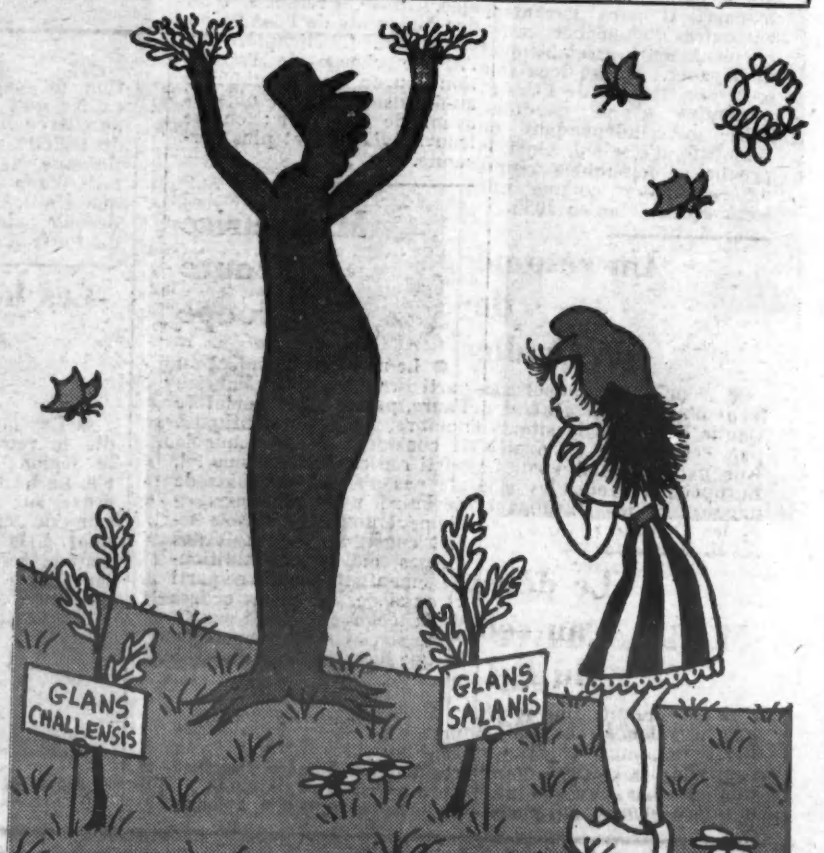
51, RUE VIVIENNE

Pub. Sorel
GUT. 44-26 +
AIGLE
L'ESTHÉTIQUE FONCTIONNELLE DES BUREAUX
Au centre des affaires, le centre du bureau moderne : 2 200 m2 d'exposition, 1 000 modèles MÉTAL - BOIS - TUBE
Métro : Bourse, Richelieu-Drouot
Magasins ouverts sans interruption 8h. 30 - 18h. 30. Parking dans l'immeuble

PETITES PROPHÉTIES TIRÉES DU CALENDRIER RÉPUBLICAIN



Que de vérités premières,
Pluviôse, vont fluer
D'intarissables gouttières
Dans mon rouge tablier !

Il se pourrait en ventôse
— Un sirocco se levant —
Que la nitrocellulose
Ajoutât le souffle au vent...



Verrai-je au pied du vieux chêne
Bourgeonner en germinal,
Ces glands-là qui sont la graine
Que sema le Général ?

(à suivre)

(Suite de la page 6.)

dans les mêmes conditions, M. Ahmed Amrane, 15, allée Tissot, à Malakoff.

A 2 heures du matin, cinq individus répondant au même signalement réveillaient la famille de M. Laloui Saïdi, 48 ans, 6, allée de Beyrouth, à Bobigny, aux cris de « Police, ouvrez ! ». Le « chef » tenait une liste à la main :

— Prenez vos affaires, on vous emmène. Des 14 de la liste que nous avons, votre cas est le moins grave. Vous reviendrez sûrement demain.

— Combien y a-t-il d'enfants ici ? s'enquit l'un des hommes auprès de la fille aînée.

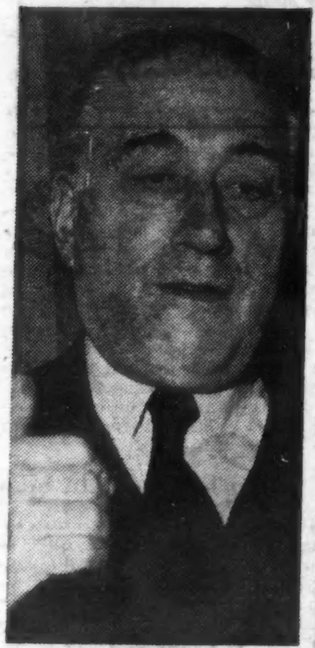
— Nous sommes huit, répondit Fadila.

— Ah ! On croyait que vous n'étiez que trois.

Ayant rayé une ligne sur son papier, le « chef » fit monter Saïdi dans l'une des deux voitures commerciales qui stationnaient devant la porte, suivies d'un petit car gris.

Ce n'est que mercredi dernier, après six jours d'angoisse et de vaines démarches, que les familles apprenaient enfin que les disparus étaient... au centre de regroupement de Vincennes.

Mutilé de guerre, M. Saïdi travaillait depuis huit ans comme O.S. 2 aux établissements Birambeau, 4, rue de la Pierre-Levée, dans le XI^e. Le 17 octobre, il avait pris le métro comme d'habitude pour rentrer chez lui. En sortant à 18 h. 50 de la station « Eglise de Pantin », il fut assailli par des harki et matraqué. Il devait rester hospitalisé jusqu'au 14 novembre à l'hôpital de Vaugirard et eut encore 15 jours d'incapacité de travail.



(Agip.)
M. René Mayer.
Une surprise.

M. René Mayer sur Ben Bella

● M. René Mayer, que l'on voit de nouveau souvent dans les salons parisiens, a surpris beaucoup ses interlocuteurs en faisant devant eux l'éloge brûlant de... Ben Bella.

Une évasion opportune

● Un haut fonctionnaire de la police avait été chargé du transfert de l'ancien commissaire Dides du centre d'internement Beaujon au château de Nainville-les-Roches où il est interné administrativement. Plusieurs inspecteurs et agents accompagnaient ce haut fonctionnaire. Arrivé à Beaujon, il demanda au directeur du centre d'aller chercher l'ancien commissaire. Le directeur répondit : « Faites-le vous-même ! ». Le chargé de mission pénétra donc à l'intérieur du bâtiment pour se rendre à la cellule occupée par Dides. Il rencontra dans les couloirs six activistes détenus qui l'insultèrent. L'un d'eux alla même jusqu'à le bousculer en l'abreuvant d'injures.

« Vous, je vous retrouverai ! », lui dit le chargé de mission en notant le numéro de sa cellule. Le lendemain, après avoir effectué sans autre incident le transfert de Dides au château de Nainville, il téléphona au directeur de Beaujon pour lui demander le nom du détenu qui l'avait pris à partie le plus violemment.

Réponse du directeur : « Il s'appelle Jean Irtaso. Il s'est évadé ce matin. »

Opération anti-O.A.S. en Algérie

● Des informations sûres avaient récemment permis de localiser, dans le bled algérien, le « refuge » d'un des dirigeants de l'O.A.S., un ex-colonel. L'hélicoptère de l'Armée chargé de l'opération tourna une demi-heure au-dessus de son objectif avant de se poser : on ne trouva évidemment plus personne.

M. Maurice Faure regroupe

● Le nouveau président du parti radical, M. Maurice Faure, prend actuellement de nombreux contacts politiques. Il considère en effet que le parti radical, en tant que tel, n'a pas d'avenir à moins de devenir le noyau d'un rassemblement dont la clientèle serait constituée à la fois des classes moyennes traditionnellement attachées à ce parti et aussi des nouveaux cadres de la technocratie qui constitue à son avis un élément politique important depuis quelques années.

M. Maurice Faure se propose d'annoncer dans le courant du mois de janvier un regroupement auquel participera notamment la S.F.I.O. et si possible le M.R.P. M. Maurice Faure a cherché toutefois à étendre ses contacts vers la gauche en entrant en conversation le mois dernier avec M. François Mitterrand mais rien n'a été conclu.

(Agip.)
M. Jean Dides.
« Je vous retrouverai ! »

(Keystone.)
Le général de Gaulle et M. Georges Pompidou.
Aucun danger.

M. Pinay parle du régime

● Tous ceux qui ont eu récemment l'occasion de voir M. Antoine Pinay sont impressionnés par la violence de ses critiques contre les hommes de la V^e République. L'ancien ministre des Finances a utilisé devant l'un de ses interlocuteurs une formule lapidaire : « Ce sont des voyous capables de tout », a-t-il dit.

A l'un des chefs de l'opposition démocratique il a conseillé : « A votre place, je soulèverais le capot de ma voiture chaque matin. Croyez-moi, je les connais, ce n'est pas une précaution inutile. »

Les magistrats et la V^e

● Un ministre s'étonnait, la semaine dernière, devant un haut magistrat, de l'incroyable indulgence dont bénéficient les activistes de la part des tribunaux. Le ministre ayant déclaré que les acquittements ou les peines légères prononcés étaient trop nombreux pour qu'il ne s'agisse pas d'une volonté délibérée de la magistrature de s'opposer au pouvoir, le magistrat lui répondit qu'il y avait actuellement, à sa connaissance, trois tendances parmi ses collègues : les magistrats ex-vichyssois — ou dont les pères ont été épurés à la Libération ; les partisans de l'Algérie française (qui, dit-il, sont les plus nombreux), et enfin les magistrats libéraux ou de gauche.

« Ce qui explique, conclut l'interlocuteur du ministre, que, sans qu'il s'agisse d'une action concertée, ces trois tendances de notre corps n'aient qu'une seule idée : s'opposer au pouvoir. »

Le ballet de la IV^e

● Les deux anciens présidents de la IV^e République sont très sollicités depuis quelques semaines par deux anciens présidents du Conseil. M. Guy Mollet a eu plusieurs entretiens avec M. René Coty tandis que M. Antoine Pinay a de son côté des contacts réguliers avec M. Vincent Auriol.

(U. P.)
M. René Coty.
Plusieurs entretiens.

M. Pompidou et l'O.A.S.

● M. Georges Pompidou, qui se rend fréquemment à l'Elysée, a répété à plusieurs reprises qu'il ne croyait nullement à un danger O.A.S. « C'est un ballon en baudruche que de Gaulle crèvera quand il le voudra », a-t-il dit. Il a ajouté : « Pour que l'Armée obéisse, il n'y a qu'à lui parler haut et fort. »

Le Général et la gauche

● Un des récents visiteurs du général de Gaulle, après avoir fait devant lui un tableau très sombre de l'isolement du pouvoir, supplia son hôte de ne pas refuser l'aide que la gauche, assurait-il, était prête à lui donner.

« A quoi bon, répondit le général, dès que l'affaire algérienne sera réglée, la gauche me laissera tomber. »

ECRAN CINEMA
Protégé et Filtrant
Très larges facilités de crédit

TÉLÉ toutes MARQUES
GARANTIE 5 ans
Tous nos téléviseurs sont livrés avec table et antenne ou transistor ou régulateur
Distributeur officiel agréé :
GRANDIN
38, avenue Daumesnil - PARIS-12^e - Tél. : DID 65-83
Métro : Gare de Lyon - Magasins ouverts le dimanche

MISE EN VENTE
de TAPIS CHINOIS provenant des DOUANES CENTRALES
GRAND CHOIX de TAPIS PERSANS et CARPETTES
de provenances diverses
ainsi qu'une Collection d'ivoires de Chine et Pierres dures ayant été saisies par la douane. TAPIS de 4 à 5 m2 à partir de 80 NF. TAPIS de 10 à 12 m2 : 225 NF. DRAPS DE LIT, jours de Venise à 15 NF pièce. SERVICE DE TABLE en toile d'Italie à 30 NF. Cette vente est organisée sous la surveillance des agents de la S. M. T. et aura lieu sans interruption tous les jours, même le dimanche.
Du jeudi 28 décembre au jeudi 11 janvier et jours suivants.
SALLE DE VENTES 11, rue de Mézières, PARIS (6^e)
et également
20, rue de Maubeuge, PARIS (9^e)

M. François Rouve, secrétaire général du Syndicat Général de la Police.
« Autant se dire ses quatre vérités. »

(Roustan.)

ENQUÊTE

La Police, avec qui ?

● La crise qui couvait au sein de la police parisienne vient d'éclater. M. François Rouve, principal responsable syndical du personnel de la Police, l'homme qui peut « tenir Paris », parle à « L'Express ».

La scène se passe... disons : dans un commissariat de quartier. Un passant vient apporter un paquet de tracts O.A.S. qu'il a vu tomber d'une voiture dont il a relevé la marque et le numéro. Le gardien préposé à la tenue de la main courante enregistre sa déclaration. Quelques jours plus tard, il reçoit une lettre d'avertissement de « l'O.A.S.-métro ». qui le menace pour son comportement antipatriotique. Le brave flic n'en revient pas.

— Je n'y comprends rien, raconte-t-il au « quart ». Moi qui ne fais pas de politique...

Et il rédige un rapport dans lequel il déclare n'avoir fait que transmettre le témoignage de M. Untel, habitant à telle adresse.

La semaine suivante, c'est M. Untel qui vient se plaindre à son tour d'avoir été menacé par l'O.A.S.

L'agent se gratte la tête et se dit que, dans le fond, il n'a jamais reçu de consignes précises en ce qui concerne l'O.A.S., sinon parfois l'ordre de se munir d'une spatule pour aller lacérer quelques affiches ou effacer quelques graffiti, sans autre instruction particulière pour le cas où il surprendrait le colleur lui-même. Il se dit aussi qu'il ferait bien de se méfier de ce qui se passe derrière son dos, ou plutôt au-dessus de sa tête, et il va le dire à son syndicat.

Des bizarreries

Il n'est pas le seul dans son cas. La Fédération syndicale des personnels de la préfecture de police, strictement autonome, qui a gardé le sigle du vieux Syndicat Général de la Police, S.G.P., et qui groupe près de 75 % des gardiens et des gradés syndiqués — soit 11.000 personnes sur un total de 14.000 — ne cesse de recueillir les doléances de policiers qui hésitent à signaler certaines bizarreries dont ils sont témoins à leurs supérieurs hiérarchiques, parce que, à partir du niveau du commissaire, commence le mystère...

Cette défiance s'exprime de plus en plus ouvertement depuis la sanction prise, après la manifestation anti-O.A.S. du 19 décembre, à l'encontre du secrétaire général du syndicat, M. François Rouve, coupable de s'être élevé contre l'interdiction du défilé.

A un commissaire descendu dans le service, sur directives de la direction générale de la police municipale, pour obtenir du « personnel en tenue » un désaveu de ses dirigeants syndicaux, l'un des agents a répondu :

— Nous avons plus confiance en notre syndicat qu'en nos patrons.

Ainsi la crise qui couvait depuis quelque temps au sein de la police parisienne vient-elle d'éclater avec « l'affaire Rouve ».

Le 18 décembre, en fin d'après-midi, un accent de l'Hérault, au débit rapide, résonne aux écouteurs d'une standardiste de la préfecture. M. François Rouve, 50 ans, sous-brigadier des gardiens de la paix, réélu depuis quinze ans à la tête du S.G.P., demande à parler d'urgence à M. Legay, directeur général de la police municipale. Il vient d'apprendre, en réunion de bureau, l'interdiction de la manifestation du lendemain, et s'en étonne auprès du patron de la Police Municipale.

Dans la gueule du loup

— Parfaitement, confirme l'interlocuteur. Les Français n'ont qu'à se conformer aux instructions du gouvernement. Il s'agit là d'une manifestation politique que les pouvoirs publics ne peuvent pas tolérer. Plus on tapera fort et moins ces gens-là au-

→

Les effectifs de la police

La Préfecture de Police, dont dépendent tous les services de police du département de la Seine, groupe un effectif de 29.000 fonctionnaires dont 24.000 dans les services actifs. Ceux-ci se répartissent entre le corps du personnel en tenue et le corps des policiers civils. Le premier comprend 20.600 hommes (17.000 gardiens de la paix et sous-brigadiers, 3.000 brigadiers, 360 officiers de paix, 180 officiers de paix principaux et une soixantaine de commandants). Le second environ 3.000 officiers de police et officiers de police adjoints (anciennement inspecteurs) et 250 commissaires divisionnaires et principaux, dépendant soit de la Police municipale (20 commissariats de voie publique, 26 commissariats de banlieue), soit de la Police judiciaire (66 commissariats de quartier et 25 de banliene), des Renseignements généraux et de la Police économique.

Ces personnels sont syndiqués dans une proportion de 70 %, soit par grades et catégories, soit dans des organisations fédérées. La plus importante est la Fédération syndicale des Personnels de la Préfecture de Police (ex-Syndicat Général de la Police, avant guerre), dont M. François Rouve est, depuis quinze ans, le secrétaire général : elle a environ 11.000 adhérents, dont 9.000 gardiens et 2.000 gradés et officiers. Avec les deux syndicats C.F.T.C. de la Police municipale et des officiers de police et le Syndicat autonome des officiers de police, qui se solidarisent souvent avec elle, elle totalise 85 % du personnel syndiqué. Trois autres syndicats, favorisés par MM. Dides et Baylot (le syndicat indépendant de la police municipale, le Syndicat général des cadres de la P.P. et l'Amicale des Commissaires), constituent le noyau activiste de la Préfecture.

Pour l'ensemble du territoire, d'autre part, les services actifs de la Sûreté nationale dépendant du ministère de l'Intérieur comprennent 54.000 fonctionnaires : 30.000 gardiens et gradés des corps de police urbaine, 14.000 C.R.S. et 10.000 civils (7.500 officiers de police et 2.500 commissaires) se répartissant entre la Police judiciaire, les Renseignements généraux et la Direction de la Sécurité du Territoire. Les principaux syndicats de la Sûreté nationale (Fédération autonome et Fédération C.G.T.) ont exprimé leur solidarité avec les manifestations contre l'O.A.S. « à l'égard de laquelle, dit leur motion, la clémence, la neutralité ou l'indifférence s'apparentent à la complicité ».

Et badadi...
et badadoit...
la meilleure eau,
c'est la
BADOIT
EAU MINERALE NATURELLE
ELV 1421

LE PETIT PRINCE DE SAINT-EXUPÉRY en Latin

REGVLVS VEL PVERI SOLI SAPIVNT

EDIDIT FERNAND HAZAN
IN VIA SEQVANICA XXXV
LOCO LVTETIAE
15 nf.

OMNES BONI BIBLIOPOLAE VENDVNT

ront envie de recommencer à troubler l'ordre public.

Le bureau du syndicat est atterré. Il se rend compte du nouveau discrédit que des heurts avec les manifestants feront peser, dans l'opinion, sur ses adhérents, d'autant plus que les principaux syndicats de la Sûreté nationale (avec lesquels le S.G.P. avait formé un Comité national de vigilance lors du putsch d'avril) viennent de se solidariser avec les organisateurs de la journée d'action anti-O.A.S.

— Nous ne pouvons pas nous associer à la manifestation, dit Rouve, non seulement à cause de notre statut spécial qui nous en empêche, mais parce qu'une telle prise de position risque de tromper les manifestants et de les jeter dans la gueule du loup. Mieux vaut tenter d'amener le gouvernement à composition.

Le mardi matin, à 10 heures, après avoir fait approuver son texte par les trois autres syndicats (1) du Comité de défense contre les attentats créé en octobre dernier, il adresse, par pneumatique, au président de la République, au Premier ministre et au ministre de l'Intérieur, la lettre suivante :

(Roustan.)

M. François Rouve, avec Jacques Derogy.
« Cette fois, ce serait notre fête ! »

« Notre organisation s'élève avec vigueur contre l'interdiction qui frappe les rassemblements décidés par les grandes centrales syndicales pour obtenir la paix par la négociation et faire barrage aux entreprises factieuses d'organisations clandestines.

« N'en faites rien ! »

« Elle signale qu'une telle décision pose un grave cas de conscience pour les personnels qu'elle représente, car opposer les forces de l'ordre aux Français de toutes conditions et de toutes tendances qui croient devoir vous aider dans votre lourde tâche, fait le jeu des ennemis de la République et risque de discréditer l'ensemble du corps policier.

« Ses militants responsables insistent auprès du gouvernement pour que la mesure d'interdiction soit rapportée, ou qu'une décision de compromis soit recherchée avec les centrales syndicales ayant appelé au rassemblement. »

M. Rouve téléphone au chef de cabinet du préfet, M. Faugère, pour demander audience et ajoute qu'il se propose de faire un communiqué de presse.

Le correspondant sursaute au bout du fil.

— Surtout, n'en faites rien avant d'avoir vu le préfet.

Mais, au même moment, un journaliste du « Monde » est en train d'appeler le syndicat pour connaître sa position par rapport aux organisations de la Sûreté nationale, et un membre du bureau lui fait état de la démarche en cours.

A midi, le préfet Papon fait recevoir Rouve et ses amis par son directeur de cabinet, cette fois M. Gervais.

— Je comprends très bien votre cas de conscience, dit celui-ci. Vous êtes dans votre rôle de responsables syndicaux et, d'ailleurs, le préfet partage votre souci : il tente actuellement d'entrer en contact avec les organisateurs de la manifestation. Vous pouvez vous retirer tranquilles.

Un brevet de civisme

Mais à 16 heures, les dirigeants du S.G.P. sont convoqués, par le cabinet préfectoral, directement à Matignon. Ils font antichambre trois quarts d'heure et sont renvoyés place Beauvau, où M. Roger Frey les reçoit enfin au nom de M. Debré, au moment même où la manifestation commence. Le visage blême, le ministre se tient debout. Ses interlocuteurs prennent un siège.

— Je ne vous ai pas fait venir pour vous tresser des couronnes. Votre conduite est inadmissible, votre position aberrante et les termes de votre lettre inacceptables. Vous n'avez pas à contester une décision politique du gouvernement.

— Nous n'avons fait qu'exposer notre cas de conscience.

— Vous auriez dû venir m'entretenir de vos problèmes dans mon cabinet au lieu de troubler l'opinion en alertant la presse. Cette manifestation est politisée par les communistes.

— Non, c'est la C.F.T.C. qui en a pris l'initiative.

Haussement d'épaules du ministre :

— J'aurais compris une motion de sympathie pour cette journée, comme celle prise par vos camarades de la Sûreté nationale. Mais, par votre mauvaise action, vous portez atteinte à la bonne administration de la police. J'ai demandé des sanctions au préfet. L'entretien est terminé.

— Comment ? M. Messmer donne ordre aux simples soldats de mettre au trou leurs officiers factieux et vous nous reprochez d'en déduire logiquement que cet ordre va dans le même sens que les manifestations contre l'O.A.S. ?

— Je lutte plus que vous contre l'O.A.S. Ce n'est pas votre affaire. Demain, vous aurez aussi des instructions semblables à celles du ministre des Armées.

— Dans ce cas, il est absurde de nous opposer au peuple de Paris.

Le lendemain, M. Frey reçoit à nouveau les dirigeants du S.G.P., cette fois en tant que ministre de l'Intérieur, avec ceux des autres syndicats du Comité de défense, afin de les désolidariser les uns des autres.

— Rouve, vous n'aviez pas à écrire au président de la République.

— Vous avez bien toléré les manifestations en province. Voulez-vous dresser la population contre la police parisienne qui n'a pas déjà si bonne presse ?

— Les manifestations en province n'avaient pas le même caractère.

— C'est encore une façon d'opposer la P.P. à la Sûreté nationale, et de casser un peu plus la police, comme on a cassé l'armée, au seul profit des éléments subversifs.

— Vous savez bien que j'ai toujours défendu la police devant le Parlement. Messieurs, je n'ai plus rien à vous dire.

Le jeudi soir, les 52 membres de la commission administrative du syndicat, siégeant en réunion ordinaire au troisième étage de la maison du S.G.P., approuvent l'action de ses militants responsables, s'élèvent contre l'attitude « équivoque du pouvoir qui provoque la confusion parmi les forces de l'ordre, au profit exclusif des éléments de subversion » et « réaffirment enfin leur indéfectible attachement aux institutions ». Tandis qu'ils délibèrent, M. Rouve est convoqué par M. Legay. Il s'y rend accompagné de quelques collègues.

Le directeur général de la police municipale se dit très peiné d'avoir à cesser tout contact avec le syndicat. Il lui remet l'arrêté n° 6104662 pris à son endroit par le préfet Papon :

« Attendu qu'interrogé par un journaliste, l'intéressé a eu l'imprudence de lui donner des renseignements dont la publication risquait de nuire à l'efficacité des effectifs de la police municipale, qui devaient être engagés peu après à l'occasion d'une importante manifestation... M. Rouve est mis à pied sans traitement pour une durée de cinq jours... »

— Vous venez de me décerner un brevet de civisme, ironise M. Rouve. Et puisqu'on ne se reverra plus, autant se dire ses quatre vérités : je considère que vous venez de faire la démonstration de votre complicité de fait avec les factieux.

Cueillis « à froid »

Il rappelle que M. Legay lui a déclaré, après la formation du Comité de vigilance du 24 avril et le message de solidarité aux grévistes antifascistes : « Je n'apprécie pas tellement votre attitude. »

Il rappelle aussi que certaines informations précises communiquées à la direction générale sur des activités factieuses n'ont jamais donné lieu à aucune enquête.

— Vous n'êtes qu'un menteur, répond M. Legay.

Le soir même, M. Papon fait placarder dans tous les commissariats un ordre du jour que les « patrons », réunis en une conférence spéciale, devront commenter les jours suivants devant leur personnel.

« Les tentatives de désagrégation de la préfecture de police, entamées à l'occasion des événements du 17 octobre, se poursuivent... Le responsable d'une des organisations syndicales de votre Maison a cru devoir s'élever, et en termes inadmissibles, contre cette décision (l'interdiction de la manifestation), au risque d'aggraver les difficultés du service d'ordre. Pour cet acte politique, qui s'inscrit nettement en dehors de la défense des intérêts professionnels, ce responsable vient d'être sanctionné... La motion votée à cette occasion par le Conseil général (de la Seine) constitue une provocation de fonctionnaires à la désobéissance... C'est au surplus un affront qui vous est fait. On veut neutraliser la préfecture de police pour l'avenir... »

Gardiens et gradés sont ainsi cueillis « à froid » et travaillés en même temps par les deux groupements qui se sont toujours désolidarisés des syndicats majoritaires de la police parisienne : celui monté par Baylot à la P.M. (500 adhérents) et celui qui est issu de l'Amicale des gradés, chapeauté par Dides (1000 adhérents).

Cependant, les premières réactions de la base indiquent que les syndiqués ne reconnaissent pas aux « patrons » le droit de mettre en cause l'organisation majoritaire à laquelle ils sont très attachés sur le plan corporatif. Les dissensions nées du malaise qui règne depuis quelque temps dans les services apparaissent cette fois au grand jour. Le flic moyen, dont la femme est souvent concierge, commence à se poser des questions : pourquoi interdire les défilés à Paris et pas en province ? Pourquoi les syndicats de la Sûreté Nationale peuvent-ils se solidariser impunément avec les manifestants ? Pourquoi l'opposer, lui, flic parisien, à des manifestations anti-O.A.S. le jour même où M. Messmer donne l'ordre à l'armée de faire passer en priorité la lutte contre l'O.A.S. ? Pourquoi cette sanction contre son dirigeant syndical alors qu'on laisse courir les plastiqueurs et qu'on relaxe les déserteurs des maquis Algérie Française ?

Un traquenard

Il s'aperçoit alors qu'il n'a ni directives ni instructions autres que de relever le numéro des voitures et de s'enquérir de l'identité des activistes O.A.S. Aucun véritable plan de lutte n'a été établi. Il se remémore tous les petits faits scandaleux dont il a eu connaissance : par exemple, ces réunions d'activistes chez un haut cadre de la police qui entreposait des armes de provenance militaire. Signalées en vain. Ou cette affaire de mitraillettes de la rue Saint-Simon dans laquelle le contre-terroriste Joseph Casquet avait mis en cause M. Legay (alors directeur des Affaires algériennes) dont il avait obtenu un document lui permettant de circuler en voiture avec un groupe armé (2). Ou enfin cette filature du colonel Godard à Paris par deux policiers des Renseignements Généraux qui, pendant cinq jours, attendirent des instructions pour le « sauter ».

Et notre flicard, qui a autant horreur de la politique que le Français moyen et qui n'aspire, au fond de lui, qu'à « garder la paix », se demande vers quelle aventure on est en train de l'entraîner.

— Nous en avons assez d'être considérés comme des mercenaires fascistes, de nous faire traiter de « didistes » ou de « C.R.S.-S.S. ». On dirait qu'on cherche à nous « mouiller », à nous discréditer, à nous « désosser » pour nous écœurer et

(1) Syndicat C.F.T.C. de la police municipale, Syndicat C.F.T.C. des officiers de police et Syndicat autonome des officiers de police.

(2) Voir « L'Express » du 12 novembre 1959.

FIAT
Concessionnaire
500 - 600
Les nouvelles
1.300 .... 1.500
1.800 .... 2.300
freins à disques
sont visibles à
PERSHING MOTORS
22 Bd Pershing
ÉTOILE 11-52
essai - crédit - reprise

nous faire basculer dans le camp des extrémistes. Le 17 octobre, on nous avoir tout fait pour laisser déborder le service d'ordre et ouvrir le champ aux pires violences. Cette fois, nous avons l'impression d'avoir été attirés dans un traquenard, comme les syndicats ouvriers.

Les « bidules »

Le brigadier G... me fait part de son désarroi, dans la loge de concierge qu'il occupe avec sa famille.

— C'est bien joli, dis-je, mais enfin, traquenard ou pas, quand on vous ordonne d'y aller, vous n'y allez pas de main morte. Pourquoi cette brutalité, ces matraquages sauvages ?

— Si vous pouviez suivre de près, sans vous faire esquinter, la dispersion d'une manifestation, vous feriez les constatations suivantes :

1° Avant la guerre ,nous chargions tous au coude à coude avec la pèlerine roulée. Aujourd'hui, vous voyez une première vague s'élancer avec les matraques et les « bidules » (longs bâtons noirs qui sont des manches de pioches), et le gros du barrage suivre mollement.

2° La façon dont est disposé et commandé le service d'ordre vous renseigne tout de suite sur le caractère violent ou non que va prendre la répression. S'il « en veut », le commissaire du secteur intéressé fait intervenir en premier lieu ce que vous appelez les « sections spéciales ». Il s'agit des brigades des « compagnies d'intervention », créées en 1953 par le préfet Baylot pour constituer une force d'appoint dans chaque arrondissement. En 1958, M. Papon (ancien secrétaire général à la Préfecture sous Baylot) les a transformées en « compagnies de district », qui ne travaillent plus sur un secteur déterminé et sont assurées, de ce fait, d'une sorte d'anonymat. Il y a six districts parisiens avec deux compagnies de 135 hommes chacune par district.

3° Les nouvelles recrues passent obligatoirement par ces compagnies de district, avant d'être affectées à un commissariat. Or la base de recrutement de la P.M. a beaucoup changé. En 37, en 45-46, elle était assez prolétarienne. Aujourd'hui, les déclassés, souvent anciens d'Indochine et de Corée, trouvent dans cette administration un débouché à leur mesure. Ils forment encore actuellement l'ossature des compagnies de district.

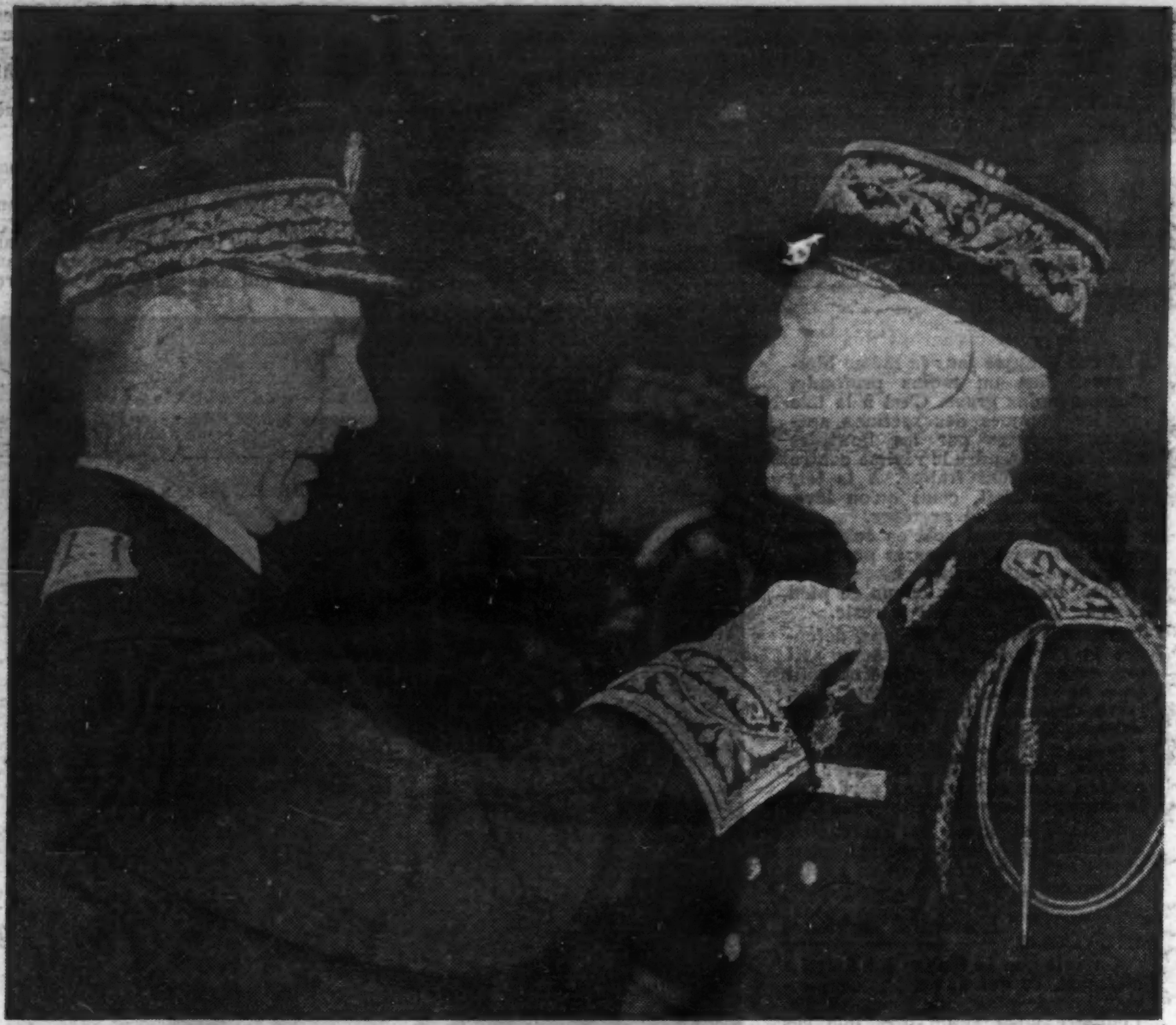
4° Les éléments didistes, qui noyautent surtout les cadres, peuvent créer, au début d'une manifestation, un climat d'hystérie par intoxication, en lançant de fausses rumeurs : « Ils ont renversé un motard. Ils ont lynché un brigadier. Ils attaquent avec des barres de fer. » Le 17 octobre, des provocateurs ont fait courir le bruit que les manifestants algériens avaient éventré 200 des nôtres sur les boulevards.

— Ça n'a pas été très beau, ce 17 octobre.

Pour un quart

— Pour un quart, les faits rapportés se sont révélés malheureusement exacts. C'est surtout à propos de la répression « à froid », exercée après la manifestation, tels les horribles sévices commis par le prétendu « comité d'accueil » du Palais des Sports (auxquels il n'est pas douteux que le contrôleur général, M. Paris, a assisté), que des dissensions nous ont opposés les uns aux autres. Au commissariat de Saint-Denis, l'altercation a été plus que vive. Au syndicat, nous avons reçu de nombreuses plaintes qui donnent raison à une intervention comme celle de M. Gaston Defferre au Sénat.

« Mais, vous, tâchez de comprendre le mal que nous avons à contenir nos gars qui ont l'impression d'être rejetés en bloc. L'opinion se représente mal les répercussions psychologiques de certains attentats F.L.N. dans le corps des policiers. Nous avons l'impression d'être les seuls Français de métropole à subir les contrecoups de la guerre d'Algérie, dans l'indifférence générale. Si notre syndicat a constitué avec d'autres, au début d'octobre, un comité de défense pour obtenir de la Préfecture des mesures de protection plus efficaces, comme ce couvre-feu qui vous paraît vexatoire et raciste, c'est qu'il était grand temps d'apaiser la masse de nos flicards que la multiplication des attentats rendait de plus en plus perméables à l'intox des ultras.



(Keystone)

M. Papon, préfet de police, décorant M. Legay.
« Plus on tapera fort, moins ils auront envie de recommencer. »

« Mais nous savons bien, et nos congrès ont insisté là-dessus depuis trois ans, que de tels palliatifs ne suffisent pas à arrêter le cycle des violences et que seule la paix en Algérie pourrait mettre fin aux exactions commises au nom de la guerre. Toute motion sur la paix en Algérie est maintenant votée à l'unanimité. Quelques jours avant le 17 octobre, notre journal « Police Parisienne » écrivait :

« Entendez la voix de ceux qui sont chargés de vous protéger. Des pères, des mères, des enfants vous adjurent d'arrêter cette guerre meurtrière et de négocier pour la paix. »

Le procès verbal de la séance du 13 novembre de la commission administrative fédérale, dont je prends maintenant connaissance au siège du S.G.P., est très significatif à cet égard :

M. Chaunac : « Nous avons tous su, dès le premier instant, qu'en fait la véritable sécurité était le règlement du problème algérien. »

M. Libert : « Nous payons actuellement les conséquences d'une guerre qui se prolonge depuis plus de sept ans... L'armée a été gangrenée... et maintenant, c'est la police qui se désintègre. »

M. Guimart : « Si les éléments provocateurs ne sont pas éliminés de notre corporation, nous serons de plus en plus conduits vers l'irréparable. »

Le 6 février 34

Et M. Gommenginger conclut dans le numéro du 15 décembre de « Police Parisienne » :

« Nous devons remonter, de toutes nos forces, ce courant de violence dont le flux se ressent jusque dans notre corporation. Si les esprits sains ne réagissaient plus, un lent phénomène d'auto-intoxication finirait par gangrener l'ensemble du corps policier... Si l'on ne veut pas être dépassé par les événements, il importe de secouer la routine et l'apathie quotidiennes pour participer d'une manière effective au maintien des principes essentiels. »

— Les syndicats ouvriers nous ont souvent reproché notre esprit de corps et notre « suivisme », me dit un responsable de la « Maison quinquagénaire », M. Monate. Nous pouvons, en retour, leur faire grief de ne pas nous avoir aidés quand il nous a fallu remonter le courant pour maintenir nos syndiqués dans la tradition républicaine de notre organisation.

« Le 6 février 34, c'est notre syndicat qui a, le premier jour, brisé le coup de force de Chiappe : nous avons eu 900 blessés. En 1944, c'est encore le S.G.P., dissous par les Allemands, qui a créé le noyau et le climat pour entraîner la police parisienne au premier rang des combats de la Libération dans lesquels nous avons eu 270 tués.

La cassure

« Mais, depuis la Libération, nous avons été soumis à des assauts de toutes sortes. L'épuration et les nominations, au lieu d'être faites selon des normes administratives, ont été soumises à l'arbitraire des rivalités politiques. Ces abus ont amené, par contrecoup, la réintégration de collabos et l'élimination de cadres de la Résistance, tandis que Dides entraînait dans son syndicat nos 188 commissaires.

« En juin 51, a commencé le règne du préfet Baylot et de son conseiller technique, Dides. Révocation de 21 flics catalogués communistes, « déportation » de 80 suspects au commissariat de Saint-Denis, campagne contre notre direction syndicale traitée de crypto-communiste — 3.000 adhérents perdus — création du syndicat indépendant (Grand) et renforcement du syndicat des cadres (Godard), naissance de l'esprit de catégorie dans les revendications, sélection politique au recrutement, invention des « bidules » et mise en place des compagnies d'intervention.

« Le réseau laissé en place par l'équipe Baylot-Dides, chassée par Mendès France en juillet 1954, n'est pas très important : mais il est resté actif au niveau du commandement, et il s'est étendu à la base par l'arrivée d'anciens paras d'Extrême-Orient. Il a tenté de muter l'apolitisme foncier de notre masse en anticommunisme. La prolongation de la guerre d'Algérie lui a facilité ce travail de désagrégation et d'isolement de nos gens, peu à peu livrés aux tentations de la haine.

« C'est contre cette gangrène qu'il nous a fallu lutter. Alors, comprenez que nous ne pouvions pas être trois pas en avant de nos adhérents, si nous voulions garder leur confiance.

— Aujourd'hui que la cassure s'accentue, intervient à son tour M. Rouve, que les chefs hésitent à se compromettre, se souvenant du revirement de fortune de 1944, que des oppositions se font jour à travers l'unité de façade du corps policier et que certains se démasquent, nous avons l'impression de tenir le bon bout.

« L'affaire du 19 décembre est l'occasion d'une nouvelle attaque contre notre organisation, mais elle fait discuter la base et je ne nous donne pas une semaine pour reprendre en main 80 % des flicards qui se sont laissés désorienter.

« Je ne m'appelle plus Rouve si, en cas de coup dur, nous ne trouvons pas 2.000 gars décidés pour tenir vingt-quatre heures face aux factieux, quelles que soient les hésitations à la tête. Il n'en a pas fallu davantage, en 44, pour faire passer à la Résistance la majorité du corps policier. Mais il ne faudrait pas que les syndicats et les partis républicains tardent encore trois ou quatre jours à se mettre d'accord, car alors nous ne pourrions plus répondre de la masse de nos gardiens, ni neutraliser les hauts cadres contaminés par l'activisme. Et, cette fois, ce serait notre fête ! »

JACQUES DEROGY.

Enfin le meilleur Rasoir du monde

à la portée de toutes les bourses

SUNBEAM
555 multivolts - 3 couteaux
Valeur 240, net...... **169**
Modèle XSM :
Valeur 175, net...... **128**
Schick GS 3 :
Valeur 145, net...... **124**

Magnétophone Grundig TKI 460 NF
Transistors — Photo — Magnétophones
Nous consulter
Garantie totale sur tous nos appareils
Dans votre intérêt, renseignez-vous ou venez nous voir
INTERCONSOM Ltd 8, rue du Caire - Paris
C.C.P. PARIS 18.501-36

POLITIQUE

Les têtes dures

Françoise Giroud a été parler avec les blessés du 19 décembre. Maintenant, ils pensent à l'avenir.

ILS ont presque tous la même blessure. Plus ou moins profonde, plus ou moins grave. C'est à la tête que les hommes des sections spéciales, chargées par les Pouvoirs publics de défendre le régime contre ses ennemis, ont frappé. A la tête et au bras droit, celui qu'on lève, d'instinct, pour se protéger.

Les montres ont volé en éclats ou se sont incrustées dans la peau, les matraques ont déchiré, labouré, assommé, fracassé ; les coups de pied dans le ventre ont fait le reste.

Il fallait bien, n'est-ce pas, défendre la République. Et chacun sait qui, en ce moment, menace ce qu'il en reste : les factieux qui sont allés, le 19 décembre, crier à la Bastille « O.A.S. assassins ». Ou même ne rien crier du tout. Marcher, se retrouver, faire nombre, se serrer les coudes. Cent quarante en garderont le souvenir dans leur chair.

Selon l'ineffable M. Terrenoire, « ces manifestations avaient pour objectif de dresser l'opinion contre le gouvernement ».

L'arsenal habituel

On sait que la langue lui fourche aisément, ce qui ne va pas sans inconvénient pour un porte-parole. Peut-être a-t-il voulu dire que ces *répressions* avaient pour objectif de dresser l'opinion contre le gouvernement ?

En toute hypothèse, ce que dit M. Terrenoire n'a pas d'importance.

On a ramassé, après la manifestation, sur la chaussée, entre les flaques de sang, bon nombre de lunettes brisées et de chaussures à hauts talons... L'arsenal habituel des révolutionnaires partant à l'assaut des édifices publics, cela est bien connu.

Il y avait aussi des communistes. Combien ? Dans quelle proportion ? Je ne sais pas. Personne ne le sait.

Ce que l'on sait, à coup sûr, c'est que dans une manifestation dominée par le P.C., la stratégie est étudiée, le service d'ordre efficace, les consignes exécutées, la manœuvre éprouvée, les ripostes violentes, concertées. Et d'hôpital en hôpital, de visite en visite, j'ai recueilli de la part des blessés les mêmes témoignages :

— Moi, j'étais à la Bastille... Moi, j'étais à Réaumur... Moi, j'étais boulevard Richard-Lenoir... Il y avait des barrages partout... On ne savait pas très bien où aller... C'était tronçonné, confus... Les regroupements se sont faits au hasard... Aux carrefours, on tournait à droite ou à gauche, sans savoir pourquoi... Il n'y avait personne pour diriger... Les flics n'étaient pas agressifs ; certains même étaient débonnaires...

— Alors, qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— Je ne sais pas. Je ne comprends pas.

Je ne donnerai pas le nom de mes interlocuteurs. Fonctionnaires, ils risquent des sanctions. Employés, le licenciement. En tout cas, la liste noire.

L'un a été frappé de dos. Il s'est écroulé sans rien voir.

L'autre a eu un réflexe assez rapide pour se soustraire aux matraques, quand il les a vues surgir. Mais il a voulu protéger une femme qui passait, tenant dans ses bras un enfant.

On ne l'a pas raté. Sept points de suture. Une vilaine plaie. Il ne regrette rien. La femme a pu s'enfuir. Il recommencera. « Mais la prochaine fois, dit-il, je n'irai pas les mains vides. »

Le troisième est encore ahuri par ce qu'il a vu. Une foule de manifestants, pacifiques, contenus par des policiers, pacifiques. Il a lambiné un peu, il s'est trouvé coupé du gros de la foule. Il a couru.

Alors, un diable noir casqué s'est jeté sur lui. Il a crié. Personne n'a tenté, dans la foule, de forcer le barrage pour lui venir en aide.

Un coup de matraque l'a projeté à terre. Le sang l'a aveuglé. Il raconte :

« Je le retiens ! »

— Le flic criait : « Fumier ! Ordure ! Relève-toi si tu es un homme ! Allez, relève-toi ! » Sur son visage congestionné, il y avait une sorte d'ivresse, celle de la violence, celle de l'alcool, je ne sais pas... Je ne pensais même plus à me protéger.

(Aguiraud.)

UN BLESSÉ DU 19 DÉCEMBRE.
« J'y retournerai ! »

Je pensais seulement : Mais enfin, pourquoi, pourquoi est-ce qu'il me frappe ? Je me suis recroquevillé sur le pavé. J'ai encore reçu un coup de pied dans la figure... Voilà...

— Vous recommencerez ?

— Je ne sais pas... Je crois. En tout cas, j'ai décidé de me procurer une arme.

C'est un militant catholique.

Il a encore dans les yeux l'effarement, la stupeur que provoque toujours la découverte concrète, subjective, de la violence à froid.

Un quatrième dit :

— Je n'oublierai jamais. Pas la douleur, non. L'impression d'être brusquement, en quelques secondes, un gibier traqué, une bête piégée : un Algérien à Paris. C'est ignoble.

— Vous retournerez à une manifestation ?

— Certainement. Mais je n'emmènerai pas ma femme.

Elle le regarde.

— Eh bien ! dit-elle, nous irons donc chacun de notre côté.

Les femmes, il faut le dire, sont déchaînées.

Celles qui ont vu rentrer leur mari à la maison, plus ou moins ensanglanté, ont souvent éclaté en reproches. « Tu es fou, tu ferais mieux de penser à tes enfants. De quoi te mêles-tu ! »

Mais celles qui ont participé à la manifestation sont dures, tendues, méprisantes.

L'une d'elles s'est emparée des pots de fleurs qui garnissaient la terrasse d'un restaurant, et elle a bombardé méthodiquement les policiers des sections spéciales qui se trouvaient dans son champ de tir. Ils lui ont fracturé une épaule :

— De Gaulle, dit-elle, je le retiens. Pour le baratin, il est très fort. Mais c'est un faux jeton.

Ce jugement n'est assorti d'aucun corollaire. Mais elle n'en démordra pas. De Gaulle a dit qu'il était contre l'O.A.S. Elle marche deux heures pour dire la même chose. De Gaulle lui fait taper dessus par ses flics. Donc, de Gaulle est un faux jeton.

— Excusez-la, dit son mari, elle n'a pas beaucoup d'expérience politique...

Vous êtes tout excusée, madame.

D'ailleurs, un personnage qui a beaucoup, mais vraiment beaucoup « d'expérience politique » a dit en termes à peine différents, la même chose :

« La passivité du Président de la République et le caractère de complicité, envers les factieux, d'une partie de l'action gouvernementale ont encouragé l'attentisme. La scandaleuse répression d'une des manifestations qui ont eu lieu le 19 décembre dernier, montre bien le caractère équivoque de la politique de l'Exécutif dans le domaine de la défense de la République. »

Dans l'ordre

C'est M. Guy Mollet qui parle, par la voix du comité directeur de la S.F.I.O.

Et on sait qu'il n'a pas pour habitude de précéder ses troupes. C'est donc que les troupes s'agitent devant « la passivité du Président de la République », et « le caractère équivoque de..., etc. »

Passivité... On a dû beaucoup chercher, au comité directeur, pour trouver ce mot-là. Il ne vous vient pas tout naturellement sur le bout de la langue pour qualifier le tempérament de l'intéressé. Va pour passivité.

Le secrétaire général de la Fédération du personnel de la Préfecture de Police, M. Rouve, qui s'était élevé publiquement contre l'interdiction — équivoque ? — de la manifestation antifasciste a été frappé — passivement ? — de sanction (1).

Sur consignes gouvernementales, il a été — passivement ? — interdit aux journalistes de la R.T.F., de faire connaître au public les prises de position des syndicats de police favorables à la manifestation.

— Moi, dit un militant du P.S.U., en caressant son crâne douloureux, c'est plutôt la « passivité » de Bothereau qui m'inquiète. De Gaulle joue son jeu. C'est un homme de droite ; de la vieille droite. Il croit qu'il pourra liquider l'O.A.S. si l'Armée ne lui pète pas entre les mains.

« Pour empêcher l'Armée d'avoir le vertige O.A.S. et lui faire avaler une négociation en Algérie, il saisit toutes les occasions de taper sur la gauche. C'est dans l'ordre.

« Mais Bothereau, lui, qu'est-ce qu'il croit ? Qu'une fois Salan et sa clique politique au pouvoir, il ira négocier avec eux au nom de F.O. la quatrième semaine de congés payés ?

« Si F.O. ne nous avait pas laissés tomber le 19, je ne vous dis pas qu'on aurait été deux cent mille. Mais tout de même, ils auraient entraîné du monde ! »

Secouer le cocotier

Mais les socialistes n'étaient pas de la fête.

A titre individuel, si. Cinq conseillers municipaux de la Seine ont été matraqués. A titre collectif, non. Passivité ?

— Appelez ça comme vous voudrez, dit un socialiste, agent technique dans une grande entreprise industrielle.

Ses plaies sont légères. C'est dans son cœur qu'il saigne.

— Moi, j'appelle ça de la c... On ne peut rien faire, dans le domaine de la manifestation, sans la participation des communistes. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le secrétaire de ma fédération.

« Il ne faut rien faire, ni manifestation, ni arrêts de travail, avec la participation des communistes. C'est Guy Mollet et Bothereau qui le disent.

« Conclusion pratique :

« Démocrates, rien que démocrates, unissez-vous. Comme ça, au lieu de vous retrouver tout seuls en prison, en camp de concentration ou au bout d'un fusil-mitrailleur, vous serez par groupes, ce sera tellement plus gai !

→

(1) Lire en pages 9, 10, 11, l'enquête de Jacques Derogy sur la police parisienne.

« Eh bien non ! Je n'ai pas envie de me suicider, et je ne suis pas le seul. Nous préférons secouer le cocotier. La grande terreur sacrée des communistes, c'est une réaction d'ancêtre. Ces messieurs en sont encore à Staline. Et qu'est-ce qu'ils tiennent comme complexes parce qu'ils n'ont pas été foutus de faire la révolution, eux !

« Nous, nous ne leur faisons pas tant d'honneur, aux communistes. Ni d'ailleurs tant d'offense.

Un enlisement

« Croyez-moi, pour collaborer avec eux dans une action précise, et ne pas se laisser déborder, il faut seulement travailler autant et avec autant de persévérance qu'ils le feront. A nous de savoir si nous en sommes capables, ou si nous déclarons forfait d'avance... Mais dans ce dernier cas, le fascisme passera ! Ce que je vous dis, vous l'écrirez ? Ça me donnerait du courage...

— Vous avez besoin de courage ?

Il hésite un instant, et puis, très bas, il dit :

— Oui. Quelquefois, c'est dur. Hier, j'ai lu ça. Regardez : « C'était un parti las, défaitiste, dominé par des hommes âgés, pleins de bonnes intentions, mais pour la plupart médiocres. Ils étaient tous fidèles à la République, mais, en définitive, trop brouillons, trop timides pour prendre les grands risques qui seuls auraient pu la sauver. » C'est le jugement d'un historien sur les socialistes allemands des années 30. Ça m'a donné un coup. »

J'ai vu aussi un communiste, salement matraqué. Il appartient à l'Administration. Il est froid, dur.

— Pour la bagarre, pour se faire casser la gueule, on compte sur nous, hein ?

— Vous n'êtes pas le seul.

— Non, il y a les sentimentaux, la gauche inorganisée qui vient se donner bonne conscience en allant marcher deux heures du côté de la Bastille lorsqu'elle entend parler d'un rassemblement républicain. Vous croyez qu'on résiste au fascisme avec ça ?

— Il y avait aussi la C.F.T.C., les enseignants, les étudiants, le P.S.U. Il faut du temps pour que les gens comprennent. Etes-vous tellement sûr que, chez vous, tout le monde a compris ? Vous le jureriez, que toute la classe ouvrière était dans la rue ?

Il se retourne contre le mur.

Que voulez-vous entendre d'autre au sujet du 19 décembre ?

Des bulletins de victoire ? Sur qui ? Sur quoi ? Une manifestation à froid, que n'alimente aucune émotion, aucune colère, aucun sentiment aigu de danger imminent, ne soulève jamais une ville.

Le grand souffle lyrique et pur qui balayera les affreux et qui mobilisera la France toute entière contre le néonazisme, c'est du romantisme. La situation n'est ni révolutionnaire ni romantique. Elle est sale, molle, gluante. Ce n'est pas une tragédie, c'est un marécage. Ce n'est pas un naufrage, c'est un enlisement.

Le vrai combat

Le 19 décembre, il y a eu un coup de talon. Il en faudra beaucoup d'autres.

L'adversaire, c'est la torpeur, le désintérêt, les optimismes confortables ou naïfs, le « tout ça finira par Pinay » et le « tout entier le peuple s'est dressé ».

Il ne s'est pas dressé, et tout ça peut finir comme ça a commencé. Par des félicitations à Salan et un cabinet Debré. Ils le savent bien, les barons du roi gaulliste, quand ils choisissent les bénéficiaires de leur complaisance et ceux de leurs matraques.

Parce qu'il y a eu des blessés, la torpeur a été secouée. Un pan de la grande illusion s'est déchiré. Donc c'est du bon travail.

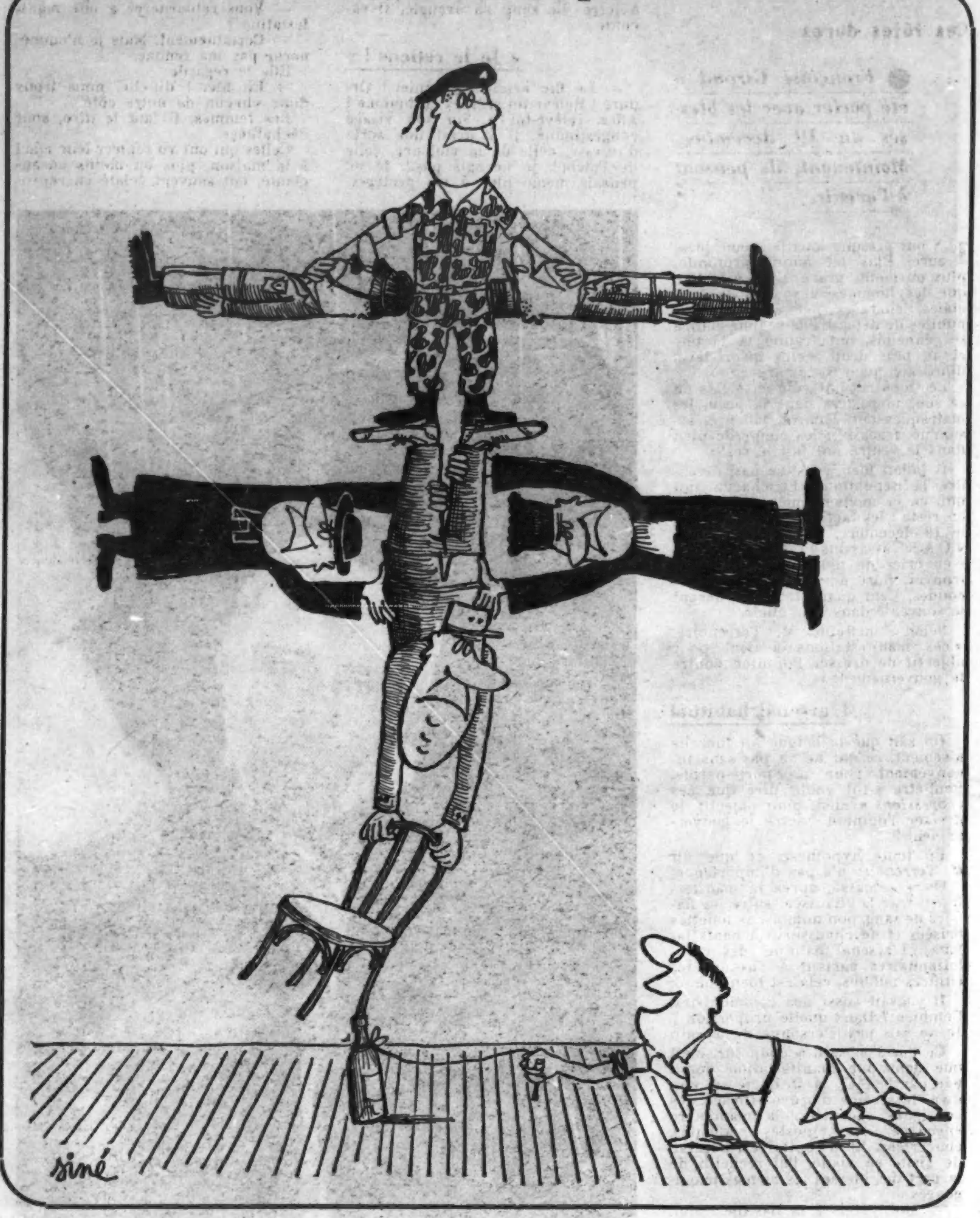
Mais il faut savoir que le combat contre le mal fasciste ne se livre pas sur un grand champ de bataille où les hommes meurent en criant : « Vive la liberté ». Il n'est pas exaltant. Il est dur, quotidien, il se mène jour après jour dans les syndicats, dans les partis, dans les associations, dans les fédérations où chacun peut s'inscrire et, s'il le veut, travailler.

Il est à peine commencé.

Français, aidez-moi ? Non. Français, aidez-vous.

FRANÇOISE GIROUD.

Les vœux de Siné pour 1962



LA GUERRE

Derrière le secret

De Tunis, Claude Krief câble : une grande partie des militants F.L.N. pensent que le « retour au pays » est pour bientôt.

UN nouveau contact secret entre M. Saad Dahlab et un représentant français de haut rang a eu lieu il y a quelques jours. La négociation franco-algérienne est donc entrée dans la phase où les partenaires devront abattre leur jeu.

Malgré les mises en garde de l'agence officielle de presse algérienne, à Tunis, une bonne partie des militants F.L.N. pensent que le retour au pays est pour bientôt. Mais la joie ressentie n'est pas sans mélange. Il se glisse une sorte de sentiment de vertige devant l'ampleur des tâches qui attendent le F.L.N. demain en Algérie, devant les inconnues que comportent encore les étapes transitoires avant l'instauration d'un Etat souverain.

Tous les problèmes sont maintenant liés. Ce que la France demande et ce à quoi le F.L.N. a consenti, c'est de tracer au cours de la négociation une sorte de « profil » du futur Etat algérien. Au moins dans un premier temps, c'est une « certaine Algérie » et non pas n'importe quelle Algérie qui sera indépendante, « si tout se passe bien ».

Le G.P.R.A. a admis le maintien en Algérie d'une partie de l'armée française pendant certains délais. Pour la France, comme l'a dit, à la tribune de l'Assemblée, M. Louis Joxe, cette présence constitue la « garantie des garanties ».

Quelle sera la « garantie des garanties » pour le G.P.R.A. ? Il y a d'abord le fait qu'un protocole d'accord sera publié, sans doute au terme de la négociation officielle et publique. Ce protocole doit porter les signatures du gouvernement français et du G.P.R.A. Il s'agit là d'une caution qui, sur le plan international, situerait les responsabilités en cas de difficultés dans l'application des accords.

Sur le terrain

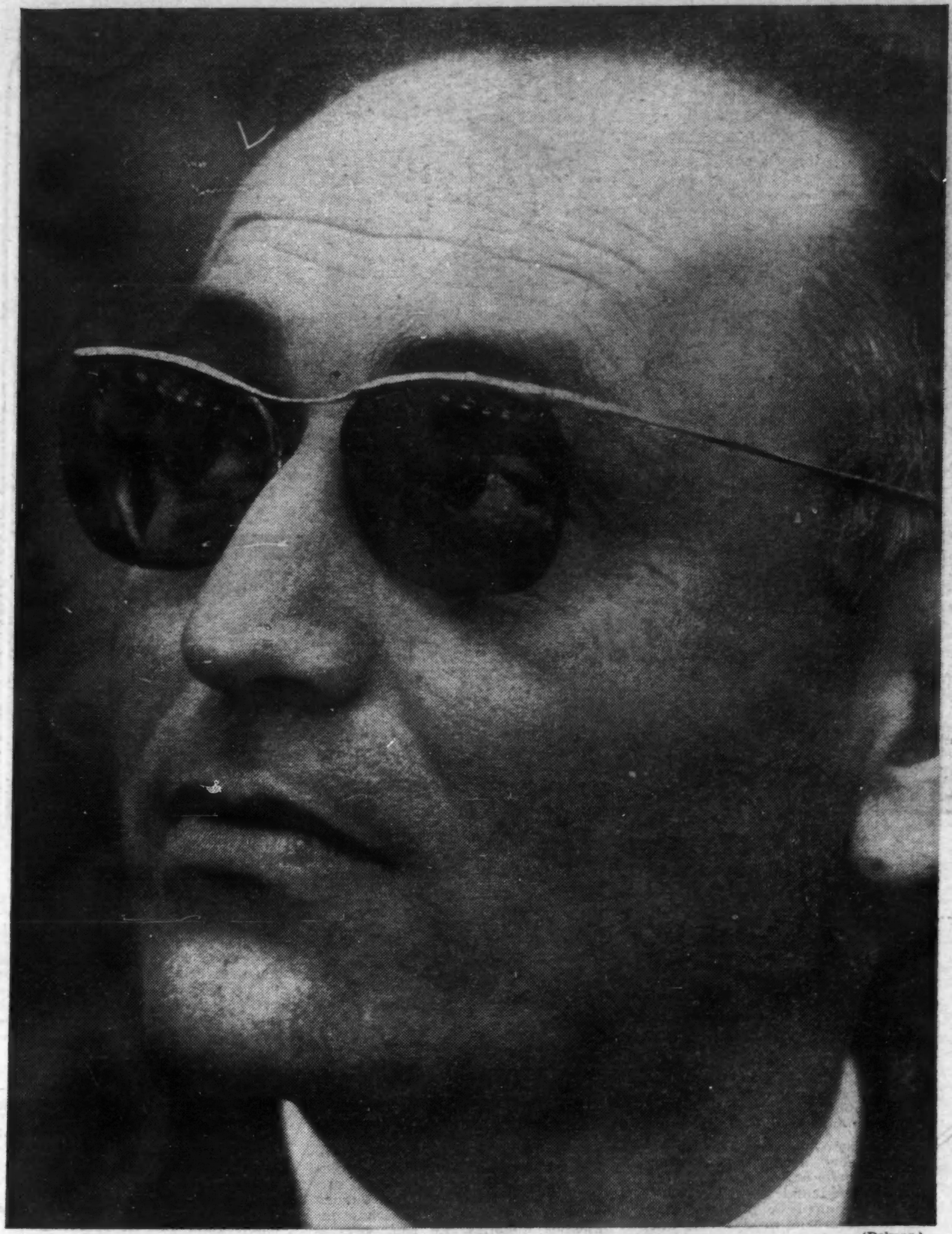
Il y a ensuite le fait que le G.P.R.A., contrairement à ce que l'on pouvait penser à un certain moment, ne se mettra pas « en veilleuse ». Garant de la souveraineté algérienne, il n'acceptera de remettre ses pouvoirs qu'à une Assemblée algérienne. Celle-ci ne pourra sortir que des élections qui auront lieu au terme de la « seconde période transitoire », la première allant du cessez-le-feu au référendum.

Enfin, il y a les garanties « sur le terrain », c'est-à-dire sur l'organisation concrète du référendum. Les principales difficultés des négociations secrètes viennent de là. Comment concevoir, en effet, une consultation offrant aux deux parties des « assurances » aussi complètes que possible ? Les juristes du G.P.R.A. ont effectué à ce sujet des travaux considérables.

D'une manière générale, ils ont constaté que trois procédures pouvaient être retenues. La première, la plus courante, suppose une organisation et un contrôle internationaux. Le F.L.N. a songé à cette garantie mais il l'a écartée.

Une seconde procédure peut être retenue : celle d'une organisation

claude Laurens
SOLDE - COLLECTION HIVER
HOMMES ET DAMES
52, Av. de la Motte-Picquet
PARIS-XVe - SUF. 51-62



(Dalmas.)

M. Ben Youssef Ben Khedda, Président du G.P.R.A.
Dans l'hypothèse optimiste : fin janvier ou début février.

mixte contrôlée par une commission commune.

Une troisième, enfin, peut combiner l'organisation mixte avec un certain contrôle international.

Diverses propositions ont été faites de part et d'autre au cours des négociations secrètes. Il semble que la seconde formule, c'est-à-dire celle d'un exécutif mixte, ait été retenue.

Pourquoi un exécutif mixte ? Cette solution est apparue, de part et d'autre, comme celle qui laissait le plus de portes ouvertes sur l'avenir. Pour la France, il allait de soi que la « souveraineté française » devrait être maintenue pendant la période transitoire.

Le G.P.R.A., lui, jugeait impossible et absurde de confier à la France le soin du référendum et de son contrôle.

Un « Mobutu algérien »

De ces positions contradictoires, il ne pouvait sortir qu'une sorte de moyen terme : un exécutif provisoire bénéficiant d'une double délégation de souveraineté, de la part de la France et du G.P.R.A. Je crois savoir que l'accord est pratiquement réalisé sur ce point, que certains noms même ont été avancés et admis de part et d'autre. Le G.P.R.A., en revanche, a insisté pour qu'il s'agisse d'un e x é c u t i f particulièrement « fort », c'est-à-dire qui ait réellement le moyen d'exercer son pouvoir sur l'ensemble de l'Algérie, contrairement à ce qui se passe actuellement pour M. Morin, délégué du gouvernement, qui est à la fois sans audience chez les musulmans et chez les Européens.

Pratiquement, quel sera le moyen de donner à cet exécutif, légalement prévu du côté français par le référendum du 8 janvier, un moyen réel de contrôler l'Algérie ? Les délégués français ont répondu : la « force publique ». Si, en effet, l'armée française et l'armée nationale algérienne se retirent dans des cantonnements, il convient qu'une force qui ne soit ni l'une ni l'autre se charge de l'ordre. Au cours du dernier débat au Sénat, M. Joxe a admis que la force locale ne faisait pas partie de l'armée française au sens propre. Il a souligné qu'elle relevait des services civils du délégué général et qu'elle était à la disposition des préfets. Il s'agit de trente-cinq mille hommes composés de gendarmes et de moghaznis musulmans à l'exclusion de tout harki.

A Tunis, quand on avait parlé pour la première fois de force locale, les réactions avaient été franchement défavorables. Je me souviens d'avoir entendu un responsable parler de « troisième force militaire » et qualifier le général Rafa, dont il était alors question pour la commander, de « Mobutu algérien ». Cela donne la mesure des difficultés présentes. Ce qui est en cause, c'est l'encadrement de cette force, c'est-à-dire la nature et le degré d'obéissance qu'un exécutif peut attendre d'elle. Le problème ne semble pas encore réglé. Or que signifie un exécutif sans une administration sûre et une police ?

Le G.P.R.A. a particulièrement insisté sur l'inéluctabilité d'une épuration sérieuse, pour ne pas dire draconienne. Il semble que le gouvernement français en ait admis le principe. L'algérianisation des cadres s'accentuera tandis que, progressivement, des militants et des cadres nationalistes seront « injectés » dans l'appareil officiel. Les hommes sont actuellement soit dans la clandestinité, soit surtout dans les camps d'internement ou d'hébergement, soit même en prison. Il va de soi que la période transitoire devra voir l'ouverture progressive de tous les lieux de détention.

Une avant-première

Bien qu'il soit admis que l'allégement des forces armées françaises sera progressif, il est évident que, sur le terrain, la disproportion des forces restera considérable. Pour le G.P.R.A. c'est la manifestation des sentiments profonds du peuple algérien qui doit équilibrer politiquement ce désavantage. Les événements de décembre de l'année dernière, comme les manifestations récentes, le rendent optimiste, bien qu'il sache qu'il devra se montrer particulièrement ferme pour faire admettre la « cohabitation ». Mais l'impératif qui demeure, c'est celui de la mobilisation des masses, c'est-à-dire, malgré l'accord, de la « vigilance ».

En ce sens, la réunion du C.N.R.A. qui devra ratifier l'accord avec Paris sera également importante : elle devra définir la première plate-forme concrète de combat politique du F.L.N., dépassant le cadre de la seule lutte pour l'indépendance. Il s'agira là d'une sorte d' « avant-première » du congrès (le second depuis celui de la Soummam) qui se tiendra en Algérie dès que le résultat du référendum sera acquis.

Enfin, ce n'est pas seulement la nature de la période transitoire qui est en cause, mais aussi sa durée. Le G.P.R.A. est partisan d'une période aussi courte que possible, tenant compte des nécessités pratiques et techniques de la consultation. La France désirait au contraire une période plus longue, de l'ordre d'au moins un an. Il semble que l'on s'oriente vers une phase de six à huit mois.

Un problème intérieur

Il reste également à régler le problème des Européens d'Algérie. La France entendrait obtenir pour la minorité européenne un statut organique proche du statut libanais, c'est-à-dire de droit interne algérien. Une telle concession, qui reviendrait, aux yeux du G.P.R.A., à rétablir le double collège, paraît totalement exclue. Le G.P.R.A. est prêt à aller très loin sauf sur ce qui, dans les principes, lui apparaîtrait comme une redoutable hypothèque. Le gouvernement français est-il décidé à se montrer intraitable juridiquement dans ce domaine, comme l'exige M. Debré ? Cela risquerait de conduire à la rupture.

On reste cependant optimiste à Tunis, encore que la consigne du secret se fasse de plus en plus lourde. L'accord avec le gouvernement français paraît plus important que les difficultés de son application, le problème posé par l'O.A.S. continuant ici à être considéré comme « un problème intérieur français ».

Cela étant, à quel calendrier se fier en définitive ? La poursuite des contacts avec Paris, la nécessité de réunir le C.N.R.A., les délais inhérents aux voyages, tout fait penser que, dans l'hypothèse optimiste, si tous les obstacles sont écartés, un accord global pourrait intervenir à la fin du mois de janvier ou au début de février.

CLAUDE KRIEF.

MŒURS INADMISSIBLES

Au cours de récentes élections partielles, un candidat, M. Tony Truand, fit couper le courant pour saboter la contradiction que lui apportait son adversaire. Mais les partisans de ce dernier avaient pris la précaution d'emporter des boîtiers Wonder et l'orateur réussit à se faire entendre jusqu'au bout. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

des idées
pour des
cadeaux
jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
107, bd SAINT-GERMAIN

UNE RÉUNION DU CONSEIL DE SÉCURITÉ (*).
Faut-il casser le miroir ?

(United Nations.)

O. N. U.

Pouce !

● *A quoi servent les Nations Unies ? A rien ? Aux communistes ? Aux neutralistes ? En tout cas, pas à nous, disent les adversaires occidentaux de l'Organisation internationale, qui sont de plus en plus nombreux. K.S. Karol leur répond.*

« *LES multiples rapports sur la mort de l'O.N.U. sont,* comme aurait dit naguère Mark Twain, *grandement exagérés.* » L'ambassadeur Stevenson vient de reprendre la formule du grand satiriste américain (qui avait démenti avec humour la nouvelle de son propre décès) pour répondre aux pronostics pessimistes sur l'avenir de l'O.N.U.

Cette semaine, alors que les Nations Unies terminaient leur seizième session annuelle, la presse occidentale s'est littéralement déchaînée contre l'organisation internationale. Selon les éditorialistes, l'année 1961 aurait été fatale pour le prestige et le dynamisme de l'O.N.U. Son comportement au Katanga, qualifié de « belliqueux », et son impuissance à empêcher l'agression indienne à Goa, auraient prouvé que l'O.N.U. est devenue une organisation partisane, favorable à un seul groupe d'Etats et insensible aux protestations et aux arguments légitimes des autres.

Or, ce sont les puissances qui ont le sentiment d'avoir été victimes de la majorité onusienne — les puissances occidentales — qui continuent de fournir le gros des fonds de la trésorerie de l'O.N.U. ainsi que les cadres techniques et les autres moyens matériels sans lesquels les Nations Unies ne pourraient pas fonctionner.

50 nouveaux pays

Dans certains milieux de droite, en Angleterre, en France et aux Etats-Unis, on estime que ce petit jeu a assez duré. A Londres, un groupe de 91 députés (qui s'était déjà illustré par son intransigeance dans l'affaire de Suez) vient de demander à M. Macmillan d'interrompre le paiement des cotisations britanniques à l'O.N.U. A Washington, le sénateur Goldwater et ses amis ultra-conservateurs lancent des appels dans le même sens. A Paris enfin, la radio et la presse gouvernementales critiquent l'O.N.U. avec une telle âpreté qu'on s'étonne presque que la France fasse encore partie de l'organisation internationale.

La violence de ces réactions paraît disproportionnée aux événements qui l'ont suscitée. Personne ne prétendra que l'O.N.U. ait agi en 1961 avec une vigueur et une justice irréprochables. Mais on pourrait en dire autant de ses activités au cours des quinze années précédentes. Il suffit de rappeler que l'O.N.U. n'a pas pu empêcher l'écrasement de l'insurrection hongroise ou arrêter la guerre d'Algérie pour constater qu'elle n'a, malheureusement, ni la cohésion ni les moyens nécessaires pour maintenir ou rétablir la paix dans toutes les circonstances.

Pourtant, il y avait jusqu'ici très peu d'Occidentaux pour réclamer le retrait de leur pays des Nations Unies. D'où vient donc ce durcissement de 1961, et comment se fait-il que certains hommes politiques responsables semblent prêts aujourd'hui à dresser l'acte de décès des Nations Unies ?

Au cours des trois dernières années, le nombre des membres des Nations Unies a presque doublé. Cinquante nouveaux pays ont été admis à siéger dans cette assemblée internationale qui a atteint vers la fin de 1961 le chiffre record de 104 membres. Les Occidentaux devraient se féliciter de cette évolution qu'ils avaient eux-mêmes suscitée en accordant l'indépendance à un grand nombre de leurs anciennes colonies. Ce sont eux — l'Angleterre et la France en premier lieu — qui ont recommandé à l'Assemblée générale de l'O.N.U. l'admission de la plupart de ses nouveaux membres.

Les Etats-Unis pouvaient également espérer la gratitude de ces nouveaux venus. C'est le président Roosevelt, en effet, qui a conçu l'O.N.U. comme une organisation internationale entièrement différente de la Société des Nations (qui n'avait groupé, entre les deux guerres, que les pays européens) et qui, le premier, s'est fait le champion de la décolonisation. Dès le début de la deuxième guerre mondiale, il a exigé que ses partenaires de la Grande Alliance abandonnent leurs ambitions impériales, et les mémoires de Churchill sont révélateurs à cet égard.

Les promoteurs occidentaux de la décolonisation étaient donc certains que les jeunes nations qui leur devaient l'indépendance resteraient socialement, idéologiquement et économiquement liées à leur camp et non au bloc communiste. Ils savaient aussi qu'ils étaient les seuls capables d'aider matériellement ces pays sous-développés.

Leur analyse était juste : aucun pays anciennement colonisé d'Afrique ou d'Asie n'est gouverné aujourd'hui par des communistes et tous, à des degrés différents, dépendent de l'aide économique occidentale.

Mais les Occidentaux se trompaient sur un point. Ils n'avaient pas prévu que ces liens primordiaux n'empêcheraient pas le développement d'aspirations neutralistes et, souvent, de tendances anti-occidentales au sein du tiers monde. C'est pourtant cela qui s'est produit et qui a conduit, au cours de la seizième session de l'O.N.U., à un conflit ouvert entre les grandes puissances européennes et leurs anciens protégés.

Les Russes aussi

L'évolution de l'Inde offre une excellente illustration de ce phénomène. Dès le lendemain de son indépendance, tout en étant membre du Commonwealth britannique, tout en dépendant de l'aide économique américaine, tout en optant pour la démocratie de type occidental, l'Inde a refusé de se solidariser avec les pays du Pacte Atlantique dans leur guerre froide contre l'U.R.S.S.

M. Nehru s'est déclaré neutraliste et aucune pression, aucune promesse n'a jamais pu le faire revenir sur sa décision. Aux Nations Unies, il a expliqué que les problèmes que son pays avait hérités de l'époque coloniale étaient tellement différents de ceux qui se posaient aux nations de l'Ouest et de l'Est que l'Inde ne pouvait s'identifier avec aucun des blocs existants. Son exemple a été vite suivi par d'autres pays d'Asie et d'Afrique qui venaient de franchir le seuil du gratte-ciel d'East River. Au début, ces non-alignés n'étaient pas nombreux et leur philosophie paraissait étrange aussi bien aux Américains qu'à Staline.

Mais l'équilibre des forces entre les deux camps rivaux — l'impasse thermo-nucléaire — a suffi, à lui seul, à pousser les nouveaux adhérents de l'O.N.U. vers le groupe neutraliste et à assurer son élargissement rapide.

D'une part, en effet, aucun des super-grands ne pouvait se per- →

(*) De gauche à droite : M. U. Thant, secrétaire général de l'O.N.U. ; M. Ralph J. Bunche, sous-secrétaire aux Affaires politiques ; et M. Valerian Zorine, ambassadeur de l'U.R.S.S. aux Nations Unies.

(The New Statesman.)

L'O.N.U. au Congo, vue par Vicky.

mettre de risquer une guerre générale pour « punir » un petit pays avec lequel il se trouvait en conflit, celui-ci étant automatiquement protégé par l'adversaire. Exemples : l'aide américaine à Tito et l'aide soviétique à Nasser. D'autre part, depuis 1955, il est devenu évident que les Occidentaux ne sont plus les seuls à pouvoir aider les pays sous-développés. La Russie a prouvé — notamment dans le cas de Cuba — qu'elle était capable d'exporter des capitaux et de fournir une assistance technique à ceux qui la lui demandaient.

Un point faible

Dans ces conditions, le neutralisme est devenu une attitude politique beaucoup plus raisonnable et payante que l'adhésion à un bloc. Recevoir de l'aide des deux côtés, pouvoir se tourner alternativement vers l'un ou l'autre en cas de difficulté, provoquer même la surenchère entre les concurrents, tout cela a constitué une tentation irrésistible pour les jeunes nations.

Lorsque M. Nehru a proclamé sa neutralité, on pouvait voir là un acte de courage qui se fondait sur des convictions profondes. Aujourd'hui, l'adhésion de certains pays africains au groupe neutraliste de Belgrade est une réaction de simple bon sens.

Peu à peu, malgré des divergences internes, et souvent des animosités séculaires, les pays afro-asiatiques, « non alignés », ont su définir ensemble des buts communs et manifester, en certaines occasions, une surprenante solidarité. Leur force numérique aux Nations Unies — où chaque nation, petite ou grande, dispose d'une voix égale — est évidemment disproportionnée à leur puissance économique ou militaire. Tous, après tout, sont des pays sous-développés qui dépendent de l'aide extérieure. D'où l'agacement des Russes, quand les pays à qui ils fournissent leurs roubles et leur équipement industriel, les condamnent chaque année pour l'affaire hongroise. D'où également — à plus forte raison, parce qu'ils donnent davantage — la colère des Occidentaux quand ces pays refusent de les suivre, comme ils viennent de le faire dans l'affaire de Goa.

Mais c'est une situation que ni l'Est ni l'Ouest ne peuvent changer. L'époque des expéditions punitives ou des sanctions économiques est révolue. Dans ce cadre nouveau, les petites nations s'expriment et évoluent plus librement que jamais. Elles peuvent décider de se maintenir à une distance égale entre les deux blocs ou de se rapprocher de l'un ou de l'autre sans craindre des représailles ou des invasions.

Or, ces pays sont les principaux fournisseurs de matières premières du monde et ils sont appelés à devenir, au fur et à mesure de leur développement, un marché essentiel pour la survie économique des grandes puissances.

C'est pourquoi M. Krouchtchev, dès son arrivée au pouvoir, a renversé la politique anti-neutraliste de Staline et fait l'impossible pour que le tiers monde ne bascule pas vers l'Occident. La nouvelle administration américaine a également annoncé qu'elle s'emploierait activement à protéger les Afro-Asiatiques de l'influence soviétique. Les deux super-grands ont tenu leur parole et on peut dire qu'ils ont été souvent plus patients à l'égard des neutres que de leurs propres alliés.

Mais dans cette compétition pacifique pour la sympathie des « non-alignés », l'Occident a un point faible que la Russie ne manque pas d'exploiter impitoyablement : ses attaches coloniales. Ce n'est pas par hasard que M. Krouchtchev, lors de sa visite aux Nations Unies en 1960, a proposé une résolution préconisant la liquidation immédiate de tous les vestiges du colonialisme dans le monde. Il savait que les Afro-Asiatiques le soutiendraient unanimement dans une telle bataille.

Pour le tiers monde, l'anticolonialisme constitue une sorte de religion. Il résulte d'une solidarité naturelle entre les hommes qui ont vécu la même expérience et il est profondément ancré dans l'esprit des dirigeants et de leurs troupes. Aucun leader asiatique ou africain ne peut transiger sur cette question.

Une « agression permanente »

Les pays occidentaux ont tous voté pour la résolution de M. Krouchtchev. Ils considèrent en effet qu'ils ont libéré un nombre suffisant de colonies pour qu'on n'ait plus le droit de les accuser d'impérialisme à l'ancienne manière. Mais, pour eux, le processus de décolonisation doit être mené très prudemment. Ils ne veulent pas de changements brusques qui pourraient être exploités par leur principal adversaire : l'Union soviétique. Leur objectif primordial reste, en effet, d'empêcher l'expansion du communisme.

Cette année, au cours de la seizième session des Nations Unies, l'anticolonialisme intransigeant des Afro-Asiatiques, appuyé par le bloc soviétique, est entré en conflit avec la politique prudente des Occidentaux, au sujet du Katanga et de Goa. Dans les deux cas, les Afro-Asiatiques — plus nombreux et plus unis — ont eu gain de cause.

Après le veto soviétique au Conseil de Sécurité dans l'affaire de Goa, les Américains auraient pu faire appel à l'Assemblée générale de l'O.N.U. car il suffit d'y obtenir une majorité des deux tiers pour passer outre à l'opposition d'une grande puissance. M. Stevenson n'a même pas tenté de recourir à cette procédure, tant il était certain de ne pas recueillir un nombre de voix suffisant. Aux yeux des Afro-Asiatiques, M. Nehru n'a pas commis d'agression à Goa. Il a simplement répondu par la force à « l'agression permanente » que constitue le colonialisme. Sur ce point, la position des pays du tiers monde est très proche de celle de M. Krouchtchev, qui considère lui aussi les guerres anticolonialistes comme « justes » et légales.

Avec notre argent

L'affaire du Katanga est plus désagréable encore pour l'Occident. Là, les intérêts privés européens essaient de détacher du Congo, par la ruse et par la force, sa province la plus riche, bien que leurs gouvernements aient reconnu la légitimité et la souveraineté de l'Etat congolais. S'ils agissent ainsi, c'est qu'ils jugent le gouvernement central de Léopoldville incapable de maintenir l'ordre au Congo et craignent que les communistes n'en profitent. Mais les arguments anticommunistes des amis de M. Tschombé n'ont nullement convaincu même ceux des membres du groupe afro-asiatique qui redoutent le plus une poussée de l'extrême-gauche.

Les anciens colonisés savent, par expérience, que les Européens ne brandissent souvent l'épouvantail bolchevique que pour préserver leurs privilèges. Aussi se méfient-ils des explications et des justifications des anciennes puissances coloniales. Comment pourraient-ils croire que l'O.N.U. travaille à établir un régime communiste au Katanga alors que l'organisation internationale agit sur leurs instructions et sous la direction d'un des leurs ?

Les puissances atlantiques se sont senties gravement menacées par ce refus des petits pays d'entendre leurs arguments et d'accepter leurs valeurs. Ils ont constaté que les Nations Unies ont été, au cours de la seizième session, le terrain d'une campagne d'accusation contre la Belgique, l'Angleterre, la France et le Portugal, et que l'Amérique, qui a dû se solidariser partiellement avec ces pays, n'a pas été épargnée.

La colère de certains milieux occidentaux pouvait donc paraître justifiée. « Faut-il que nous entretenions avec notre argent, cette sorte de tribunal où l'on accuse unilatéralement notre pays ? » a demandé un député britannique.

L'ancienne manière

M. Walter Lippmann lui a répondu avec sa lucidité habituelle : « Certains Occidentaux se conduisent comme des enfants gâtés. Dès qu'ils voient qu'ils ne peuvent pas toujours gagner, ils demandent qu'on arrête le jeu. » Et il a demandé à son tour si les détracteurs de l'O.N.U. pensaient vraiment que la suppression de l'organisation internationale ferait disparaître les quelque cinquante nations qui suivent aujourd'hui MM. Nehru, Nasser, Tito, N'Krumah et autres leaders du camp neutraliste.

Toute la question est là. Si le tiers monde parvient à imposer ses conceptions anticolonialistes, ce n'est pas parce que l'O.N.U. existe, mais parce que l'équilibre de forces à l'échelle internationale le permet. C'est une illusion de croire que les grandes puissances occidentales pouvaient régler unilatéralement l'affaire du Katanga ou de Goa. Sans parler des risques d'une guerre généralisée — que personne ne peut courir en ce moment — il est évident que toute intervention « à l'ancienne manière » aurait poussé tout un groupe de pays dans les bras de la Russie soviétique et aurait coûté à l'Occident beaucoup plus cher que la perte des bénéfices de l'Union Minière du Katanga ou des enclaves portugaises aux Indes.

Les Nations Unies constituent une sorte de miroir qui permet à chaque pays, grâce à la libre expression de tous, de connaître sa position dans le monde. Grâce à lui, les Russes, comme les Américains, ont pu constater que certaines de leurs actions leur avait coûté une sérieuse perte de prestige et d'influence. La seizième session de l'O.N.U. a été surtout préjudiciable aux anciennes puissances coloniales européennes. Est-ce une raison pour casser le miroir ?

K.S. KAROL.

Le cadeau du cœur...
AMOUREUX DE PARIS par Romi
les secrets des grandes amours, les secrets du vieux Paris...
format 23 × 17,5 - 320 pages - 300 illustrations et 8 hors-texte couleurs 22,50 NF + TL ODÉ

comment l'Allemagne est devenue folle

L'arbitrage de l'Armée

Adolf Hitler modestement assis a coté du Maréchal-Président Hindenburg.
« Il pourrait devenir ministre des Postes... »

« Maintenant, je les ai dans ma poche. Ils m'ont reconnu comme partenaire à leurs négociations », s'écrie Hitler.

Un étrange et tortueux personnage creusa plus que tout autre le tombeau de la République. C'est le lieutenant-général Kurt von Schleicher, dont le nom en allemand signifie « intrigant » ou « serpent ».

Jusque vers le début des années 30, son nom demeura inconnu du grand public. Négociateur fort doué, avec la passion de l'intrigue, Schleicher opérait de préférence dans l'ombre.

En janvier 1928, il avait employé son influence grandissante auprès du Président Hindenburg, dont il était devenu l'intime grâce à son amitié avec Oskar (1), pour faire nommer son ancien chef, le général Groener, ministre de la Défense.

Dans cette position, Schleicher n'était pas seulement une puissance dans le corps des officiers, mais il commençait à devenir une puissance politique. Dans l'armée, il pouvait faire et défaire les officiers supérieurs et bientôt ne s'en priva pas. Au printemps de 1930, il tenta, pour la première fois, de choisir le Chancelier et, avec l'appui de l'armée, persuada Hindenburg de nommer Heinrich Brüning, austère et studieux conservateur catholique, à ce poste.

Le gouvernement parlementaire était devenu ce que les Allemands appelaient *Kuhhandel* — du maquignonnage — les partis marchandant des avantages pour les groupes qui les avaient portés au pouvoir, et au diable les intérêts nationaux. Quand Brüning fut élu Chancelier le 28 mars 1930, il était devenu impossible de trouver au Reichstag une majorité pour n'importe quelle politique — qu'elle fût de gauche, du centre ou de droite — Brüning dut recourir à l'article 48 de la Constitution, qui lui permettait en cas d'urgence, si le Président approuvait, de gouverner par décrets.

(1) Oskar von Hindenburg, fils du maréchal-président de la République.

La droite : des reliques utiles

C'était comme cela que Schleicher et ses amis de l'Armée voulaient voir le Chancelier gouverner. Cela donnait un gouvernement fort, sous la poigne solide du Président. Quand 6.500.000 électeurs, contre 810.000 deux ans plus tôt, votèrent pour le Parti Nazi, le 14 septembre 1930, le général politicien se rendit compte qu'il devait s'y prendre autrement. A la fin de l'année, il avait pris contact avec Rœhm, et avec Gregor Strasser, premier contact sérieux entre les nazis et ceux qui détenaient le pouvoir politique dans la République. En deux ans, cela devait conduire Adolf Hitler à son but et le général von Schleicher à sa chute et, pour finir, à son assassinat.

Schleicher se demandait, comme Brüning, ce qu'il faudrait faire quand Hindenburg parviendrait au terme de son septennat, au printemps de 1932. Le maréchal aurait alors quatre-vingt-cinq ans, et ses périodes de lucidité diminuaient.

Brüning conçut le plan suivant : les élections présidentielles de 1932 seraient annulées et le mandat de Hindenburg tout simplement prolongé, comme il pouvait l'être, par un vote des deux tiers des deux Chambres.

Le 10 octobre 1931, Hitler fut reçu pour la première fois par le président Hindenburg. Schleicher avait aménagé l'entrevue. Le Président ne fut pas impressionné par le « caporal bohémien », comme il l'appelait, et déclara à Schleicher qu'un homme pareil pouvait devenir ministre des Postes mais jamais Chancelier.

Hitler partit pour Bad Harzburg, où, le lendemain, 11 octobre, il participa à une manifestation massive de « l'opposition nationale ». C'était une réunion, pas tant de la droite radicale représentée par les nationaux-socialistes, que des forces conservatrices plus anciennes de la réaction : le Parti National Allemand de Hugenberg, l'armée privée des anciens combattants de droite, les soi-disant Jeunes de Bismarck, la Ligue Agraire des Junkers et un assortiment hétéroclite de vieux généraux. Le chef nazi n'avait pas le cœur à cette réunion. Il méprisait toutes ces reliques de l'ancien régime, affublées de leurs jaquettes, de leurs hauts-de-forme et de leurs médailles. Mais il pouvait les utiliser pour l'instant s'ils l'aidaient à saper le régime et mettaient à sa disposition, comme ce fut le cas, de nouvelles ressources financières. Il ne se laisserait pas utiliser par eux.

Hugenberg et Hitler refusèrent d'accepter la proposition faite par Brüning de prolonger le mandat de Hindenburg.

Au début de 1932, Brüning invita Hitler à venir à Berlin pour de nouvelles discussions. Le télégramme arriva pendant que le Führer était en conférence avec ses collaborateurs dans les bureaux de la rédaction du « Völkischer Beobachter », à Munich. Leur lançant le télégramme au visage, Hitler s'écria : « Maintenant, je les ai dans ma poche ! Ils m'ont reconnu comme partenaire à leurs négociations. »

comment l'Allemagne est devenue folle

→

Dans son journal, à la date du 7 janvier, Gœbbels écrivit : « La partie d'échecs pour le pouvoir commence... le principal est de rester fort et de ne pas accepter de compromis. »

HITLER N'EST PAS ELIGIBLE

Piqué par le refus des nazis et des nationalistes, ceux-ci étant censés être ses amis et ses supporters, de lui épargner l'épreuve d'une bataille électorale, Hindenburg accepta de poser de nouveau sa candidature. Il semblait imbattable. Le héros légendaire aurait l'appui non seulement de nombreux éléments de la droite, mais des partis démocratiques qui voyaient maintenant en lui le sauveur de la République.

Hitler n'était même pas éligible. Il n'était pas citoyen allemand. Mais la campagne était à peine commencée qu'il résolut ce problème. Le 25 février, on annonça que le ministre de l'Intérieur nazi de l'Etat de Brunswick avait nommé Herr Hitler attaché à la légation de Brunswick à Berlin. Grâce à cette manœuvre d'opéra-comique, le chef nazi devint automatiquement citoyen du Brunswick, et par là même d'Allemagne, ce qui lui permit de poser sa candidature à la présidence du Reich Allemand.

Ayant franchi sans mal ce petit obstacle, Hitler se lança dans la campagne avec une furieuse énergie, courant d'un bout à l'autre du pays, s'adressant à de vastes auditoires au cours de dizaines de meetings et portant ses auditeurs jusqu'à un état de frénésie. Gœbbels et Strasser, les deux autres charmeurs du parti, firent de même de leur côté.

Ce fut une campagne âpre et déconcertante. Au Reichstag, Gœbbels désigna Hindenburg comme le « candidat du parti de la désertion » et il fut expulsé de la Chambre pour avoir insulté le Président. A Berlin, le journal nationaliste « Deutsche Zeitung », qui avait soutenu la candidature de Hindenburg en 1925, l'attaquait maintenant avec véhémence. « La question est aujourd'hui de savoir, déclarait le quotidien, si les traîtres internationaux et les porcs pacifistes, avec l'approbation de Hindenburg, vont amener la ruine définitive de l'Allemagne. »

CHAQUE FILLE TROUVERA UN MARI

Les nazis couvrirent les murs des villes et des bourgs d'un million d'affiches, distribuèrent 8 millions de prospectus et 12 millions de numéros supplémentaires de leurs journaux du parti, organisèrent 3.000 meetings par jour et, pour la première fois au cours d'une élection en Allemagne, utilisèrent le cinéma et les disques, ceux-ci diffusés par des haut-parleurs montés sur camions.

Brüning, lui aussi, ne ménageait pas ses efforts afin d'assurer le triomphe électoral du vieux Président. Pour une fois, cet homme épris de justice se montra assez résolu pour réserver à son parti toutes les heures d'émission des stations contrôlées par le gouvernement, tactique qui déchaîna la fureur de Hitler.

Le dépouillement des élections du 13 mars 1932 donna les résultats suivants :

Hindenburg : 18 millions 651.697 voix, 49,6 % des voix.

Hitler : 11.339.446 voix, 39,1 % des voix.

Thaelmann (1) : 4.983.341 voix, 13,2 % des voix.

(1) Chef du parti communiste.

Duersterberg (2) : 2.447.729 voix, 6,8 % des voix.

Les chiffres furent une déception pour tout le monde. Le vieux Président l'emportait sur le démagogue nazi par plus de 7 millions de voix, mais manquait de 0,4 % la majorité absolue nécessaire ; il fallait donc procéder à une seconde élection, au cours de laquelle le candidat obtenant le plus grand nombre de voix serait élu.

Hitler avait accru de plus de 5 millions de voix l'ensemble des votes recueillis par les nazis depuis 1930 — soit une augmentation de quelque 86 % — mais Hindenburg l'avait laissé loin derrière lui.

Dans la nuit qui suivit le vote, on était très désespéré dans l'appartement de Gœbbels, à Berlin, où nombre de chefs du parti s'étaient réunis pour écouter à la radio les résultats. « Nous sommes battus ; terrible perspective, écrivit Gœbbels dans son journal ce soir-là. Les milieux du parti sont très déprimés... »

Louant un avion Junkers, Hitler vola d'un bout à l'autre de l'Allemagne — ce qui était alors une innovation en matière de campagne électorale — prenant trois ou quatre fois la parole par jour dans différentes villes.

Fort habilement, il modifia sa tactique pour s'attirer davantage de voix. Lors de sa première campagne, il avait insisté sur la misère du peuple, sur l'impuissance de la République. Maintenant, il dépeignait un avenir radieux pour tous les Allemands s'il était élu : du travail pour les ouvriers, des prix plus élevés pour les fermiers, une plus grande activité pour les hommes d'affaires, une armée forte pour les militaristes et, dans un discours qu'il prononça un jour au Lustgarten de Berlin, il promit : « Dans le Troisième Reich, chaque fille d'Allemagne trouvera un mari ! »

Les nationalistes retirèrent leur candidat de la course et demandèrent à leurs partisans de voter pour Hitler.

DECRET CONTRE LES S.A.

Le 10 avril 1932, jour de la seconde élection, il faisait un temps sombre et pluvieux, et il y eut un million d'abstentions de plus. Les résultats annoncés tard dans la nuit étaient les suivants :

Hindenburg : 19 millions 359.983 voix, 53 % des voix.

Hitler : 13.418.547 voix, 36,8 % des voix.

Thaelmann : 3 millions 706.759 voix, 10,2 % des voix.

Le Président était élu avec une majorité absolue des plus nettes. Plus de la moitié du peuple allemand avait ainsi exprimé sa foi dans la République démocratique ; il avait catégoriquement repoussé les extrémistes aussi bien de la droite que de la gauche. Ou du moins est-ce ce que les gens imaginaient.

Hitler lui-même avait de quoi méditer. Etait-ce l'impasse ?

Certains de la réélection de Hindenburg à la majorité absolue, le Chancelier et son ministre de la Défense, le général Grœner, estimèrent que les électeurs leur donnaient mandat de protéger la République contre les menaces formulées par les nazis de la renverser par la force. Le moment était venu d'utiliser la force contre la force.

Le cabinet se réunit le 10 avril, en pleine consultation électorale, et décida de supprimer immédiatement les armées privées de Hitler. On eut quelques difficultés à obtenir de Hindenburg la signature du décret — Schleicher,

(2) Candidat des nationalistes.

qui avait commencé par l'approuver, se mit à chuchoter des objections à l'oreille du Président — mais il finit par le faire le 13 avril et le décret fut promulgué le 14.

Le chef des S.A., Rœhm, et quelques-unes des têtes brûlées du parti conseillèrent de résister à l'ordre du gouvernement. Mais Hitler, plus habile que ses lieutenants, déclara qu'il fallait obéir. Ce n'était pas l'heure de la rébellion armée. D'ailleurs, on avait des nouvelles intéressantes de Schleicher.

AVEC LES REGRETS DU VIEUX MARECHAL

Le 26 avril, Gœbbels nota que Schleicher avait annoncé au comte Helldorff, commandant les S.A. de Berlin, « qu'il voulait changer de direction ». Le 8 mai, Gœbbels signale dans son journal que Hitler a eu « une conférence décisive avec le général Schleicher et avec certaines personnes de l'entourage immédiat du Président. Tout se passe bien. Brüning va tomber dans quelques jours. Le Président va lui retirer sa confiance ». Il expose ensuite le plan que Schleicher et la camarilla du Président avaient mis au point avec Hitler : dissolution du Reichstag, formation d'un cabinet présidentiel et suppression de tous les interdits frappant les S.A. et le Parti Nazi. Pour éviter d'éveiller les soupçons de Brüning, ajoute Gœbbels, Hitler va quitter Berlin.

Pour les nazis, le cabinet présidentiel est considéré, note Gœbbels le lendemain, comme un simple « intérim ». Telle n'est pas, bien entendu, l'opinion de Schleicher, qui rêve toujours d'un nouveau gouvernement qui se passera du Parlement et qu'il dominera. Il veut intégrer les S.A. à l'armée, où il pourra les contrôler, et donner une place à Hitler au gouvernement, où il pourra le contrôler. Il est clair déjà que Hitler et lui croient pouvoir chacun l'emporter sur l'autre.

Pour l'instant, Schleicher a une carte maîtresse. Il peut assurer, au vieux Président fatigué, qu'il va lui offrir ce que Brüning n'est pas capable de lui donner : un gouvernement soutenu par Hitler et sans avoir pourtant l'inconvénient de voir le démagogue fanatique y siéger.

Le 10 mai, deux jours après sa rencontre avec Hitler et l'entourage de Hindenburg, Schleicher passa à l'attaque. Le coup fut frappé au Reichstag. Le général Grœner se leva pour défendre la mesure d'interdiction prise contre les S.A. et fut violemment attaqué par Gœring. Le ministre de la Défense essaya de se défendre du mieux qu'il put, mais il fut accablé par un torrent d'injures provenant des bancs nazis. Epuisé et humilié, il s'apprêtait à quitter la Chambre, quand il rencontra le général von Schleicher, qui lui annonça froidement « qu'il n'avait plus la confiance de l'armée et qu'il devait démissionner ». Grœner fit appel à Hindenburg, qu'il avait toujours loyalement soutenu. Mais le vieux maréchal, qui avait toujours été agacé de se sentir l'obligé de son cadet, répondit « qu'il regrettait » de ne pouvoir rien faire en l'occurrence.

LE CABINET DES BARONS

Amer et déçu, Grœner donna sa démission.

Le 19 mai, Gœbbels note : « Le général Schleicher a refusé de prendre le ministère de la Défense. » C'était vrai, mais ce n'était pas non plus tout à fait exact. Brüning avait demandé Schleicher après l'avoir réprimandé pour son attitude envers Grœner. « Je veux bien être ministre,

comment l'Allemagne est devenue folle

avait répondu Schleicher, mais pas dans votre gouvernement. »

Le dimanche 29 mai, Hindenburg convoqua Brüning et lui demanda brutalement sa démission, qu'il accepta le lendemain.

Schleicher avait triomphé.

Le pouvoir politique en Allemagne n'était plus, comme c'était le cas depuis la naissance de la République, entre les mains du peuple et du corps constitué qui exprimait la volonté populaire, le Reichstag. Il était maintenant concentré entre les mains d'un vieillard de quatre-vingt-cinq ans et dans celles de quelques ambitieux sans envergure de son entourage. Hitler le comprit et cela convenait à son propos.

Le 30 mai, il fut reçu par Hindenburg, qui confirma les points de l'accord conclu par le chef nazi en secret avec Schleicher le 8 mai : suppression de l'interdit qui frappait les S.A., cabinet présidentiel désigné par Hindenburg, dissolution du Reichstag. Hitler soutiendrait-il le nouveau gouvernement ? demanda Hindenburg. Hitler répondit que oui.

Voici maintenant qu'apparaît brièvement, au centre de la scène, un personnage aussi ridicule qu'inattendu. L'homme que le général von Schleicher imposa au Président octogénaire et qui, le 1er juin 1932, fut nommé Chancelier d'Allemagne, s'appelait Franz von Papen ; il avait cinquante-trois ans, appartenait à une famille de noblesse westphalienne désargentée ; c'était un ancien officier du grand état-major, un brillant cavalier ; politicien amateur du Centre Catholique, devenu riche industriel par son mariage.

« Le choix du Président a été accueilli avec incrédulité, écrivit l'ambassadeur de France à Berlin. On n'a pu s'empêcher de sourire ou de rire franchement, car Papen offrait la particularité de n'être pris au sérieux ni par ses amis ni par ses ennemis. »

Lorsqu'il fut nommé Chancelier, son propre Parti du Centre, indigné de la trahison de Papen envers son chef Brüning, vota à l'unanimité son expulsion du parti. Mais le Président lui avait dit de constituer un gouvernement au-dessus des partis, et il y parvint aussitôt, car Schleicher avait déjà une liste de ministres toute prête. C'était ce que l'on devait appeler « Le Cabinet des Barons ».

LE TEMPS DES EMEUTES

Cinq membres de ce cabinet étaient des nobles, deux étaient des directeurs de grosses sociétés. Le « Cabinet des Barons » fut accueilli dans presque tout le pays comme une plaisanterie.

Le premier geste de Papen fut d'honorer la promesse faite à Hitler par Schleicher. Le 4 juin, il décréta la dissolution du Reichstag, fixa au 31 juillet la date des nouvelles élections et, sur l'insistance des nazis méfiants, il leva le 15 juin l'interdiction qui frappait les S.A. Cette décision fut aussitôt suivie d'une vague de violence et de meurtres politiques comme l'Allemagne n'en avait jamais vu. Les troupes d'assaut envahirent les rues, cherchant la bagarre et trouvant souvent à qui parler, surtout chez les communistes. Rien qu'en Prusse, entre le 1er et le 20 juin, il y eut 461 échauffourées dans les rues, qui firent 82 victimes et quelque 400 blessés graves. Le dimanche 10 juillet, 18 personnes furent abattues dans les rues et, le dimanche suivant, quand les nazis, escortés par la police, défilèrent dans Altona, un faubourg ouvrier de Hambourg, 19 personnes furent abattues et 285 blessées. La guerre civile que le « Cabinet des Barons » devait faire cesser ne faisait qu'empirer.

Papen prit pour prétexte que les émeutes d'Altona avaient montré l'incapacité où se trouvait le gouvernement prussien de maintenir la loi et l'ordre. Il accusa également, sur des « preuves » hâtivement produites par Schleicher, les autorités prussiennes d'être de mèche avec les communistes et il se nomma lui-même Commissaire du Reich pour la Prusse. Lorsque les ministres socialistes refusèrent d'être destitués autrement que par la force, Papen se fit un plaisir de céder à leur vœu. La loi martiale fut proclamée à Berlin et le général von Rundstedt, le commandant local de la Reichswehr, envoya un lieutenant et douze hommes procéder aux arrestations nécessaires.

230 DEPUTES, 37 % DES VOIX

Ce fut une opération dont l'intérêt n'échappa pas aux hommes de la Droite qui venaient de s'emparer du pouvoir fédéral, et pas davantage à l'attention de Hitler. Il n'y avait plus à s'inquiéter désormais de voir les forces de la Gauche ou même du Centre démocratique opposer une sérieuse résistance à une tentative de renversement du système démocratique. En 1920, une grève générale avait sauvé la République. On discutait maintenant de l'opportunité d'une telle mesure chez les chefs syndicalistes et les socialistes. Elle fut repoussée comme trop dangereuse. Papen venait d'enfoncer un nouveau clou dans le cercueil de la République de Weimar. Il n'avait fallu, déclarait-il avec orgueil, qu'une escouade de soldats pour y parvenir.

Les élections du 31 juillet étaient les troisièmes élections nationales qui avaient lieu en Allemagne en cinq mois. Avec 13.745.000 voix, les nazis emportèrent 230 sièges au Reichstag, ce qui faisait d'eux le parti le plus important du Parlement, tout en restant cependant loin de la majorité dans une Chambre de 608 membres. Les sociaux-démocrates, sans doute en raison de la timidité dont avaient fait preuve leurs chefs en Prusse, perdirent 10 sièges et se retrouvèrent 133. La classe ouvrière penchait vers les communistes, qui gagnèrent 12 sièges et devinrent le troisième parti d'Allemagne, avec 89 membres au Reichstag. A l'exception des catholiques, la moyenne et la haute bourgeoisie, de toute évidence, avaient voté nazi.

Pourtant, la majorité susceptible de faire accéder le parti au pouvoir manquait toujours à Hitler. Il n'avait remporté que 37 % du total des voix. La majorité des Allemands était toujours contre lui.

Il délibéra fort avant dans la nuit avec ses lieutenants. Avec le centre, les nazis pouvaient former une majorité au Reichstag. Le 5 août, à la caserne de Fuerstenberg, près de Berlin, Hitler précisa ses conditions au général von Schleicher : la Chancellerie pour lui ; pour son parti, les postes de premier ministre de Prusse, le ministère de l'Intérieur du Reich et de Prusse, les ministères de la Justice, de l'Economie et de l'Aviation du Reich, et un nouveau ministère pour Gœbbels, celui de la Culture Populaire et de la Propagande. Pour appâter Schleicher, Hitler lui promit le ministère de la Défense.

LE PARTI AU BORD DE LA FAILLITE

Hitler revint de cette entrevue persuadé qu'il avait conquis Schleicher à son programme et repartit de fort bonne humeur vers sa retraite montagneuse de l'Obersalzberg, dans l'Allemagne du Sud.

Le 2 décembre, c'est Kurt von Schleicher qui devenait Chancelier. Il inaugura ses fonctions en proposant à Gregor Strasser de devenir Vice-Chancelier d'Allemagne et Premier Ministre de Prusse.

Il avait quelques raisons de croire qu'il pourrait réussir à provoquer un schisme chez les nazis. Strasser était le Numéro Deux du parti et, parmi les éléments de l'aile gauche du parti, qui croyaient réellement à un socialisme national, il était plus populaire que Hitler. En tant que chef de l'organisation du parti, il était en contact direct avec tous les responsables provinciaux et locaux et semblait s'être acquis leur fidélité. Il était aujourd'hui convaincu que Hitler avait amené le mouvement dans une impasse.

Les partisans les plus radicaux passaient dans le camp communiste. Le parti lui-même était au bord de la faillite financière. En novembre, Fritz Thyssen avait prévenu qu'il ne pourrait plus fournir de contributions au parti. Il n'y avait tout simplement plus de fonds pour payer les milliers de fonctionnaires du parti ni pour entretenir les S.A., qui coûtaient à elles seules 2 millions et demi de marks par semaine. Les imprimeurs qui publiaient les nombreux organes de la presse nazie menaçaient d'arrêter les machines si on ne leur payait pas leurs factures en retard. Gœbbels avait effleuré ce problème dans son journal à la date du 11 novembre : « La situation financière de l'organisation de Berlin est désespérée. Rien que des dettes. » Et en décembre il regrettait que l'on fût obligé de diminuer les salaires du parti.

Pour finir, les élections provinciales de Thuringe, qui avaient eu lieu le 3 décembre, le jour où Schleicher avait convoqué Strasser, révélèrent que les nazis avaient perdu 40 % de leurs voix. Il était devenu évident, tout au moins aux yeux de Strasser, que les nazis ne parviendraient jamais au pouvoir par le suffrage universel.

Il conseilla donc à Hitler d'abandonner sa politique de «tout ou rien» et de prendre ce qu'il pouvait de pouvoir en entrant dans un gouvernement de coalition avec Schleicher. Sinon, il craignait de voir le parti s'effondrer.

STRASSER ACCUSE. HITLER RIPOSTE

Le 7, Hitler et Strasser eurent une conversation au *Kaiserhof* qui dégénéra en violente querelle. Hitler accusa son premier lieutenant d'essayer de le poignarder dans le dos, de le chasser de la direction du parti et de vouloir briser le mouvement nazi. Strasser nia avec énergie, jura qu'il avait été loyal, mais accusa Hitler de conduire le parti à sa perte. Selon toute apparence, il ne formula pas un certain nombre d'autre griefs qu'il nourrissait depuis 1925. Il regagna sa chambre à l'*Hôtel Excelsior*, il les coucha tous par écrit dans une lettre à Hitler, qui se terminait par sa démission de toutes les charges qu'il occupait au sein du parti.

La lettre, que Hitler reçut le 8, fit, comme le dit le journal de Gœbbels, « l'effet d'une bombe ». L'atmosphère au *Kaiserhof* était celle d'un cimetière.

« Dans la soirée (écrivit Gœbbels), le Führer vient chez nous. Il est difficile d'être joyeux. Coup de téléphone du Dr Ley. La situation dans le parti s'aggrave d'heure en heure. Le Führer doit regagner immédiatement le *Kaiserhof*. »

Gœbbels fut prié de venir le rejoindre là-bas à deux heures du matin. Strasser avait exposé son point de vue

comment l'Allemagne est devenue folle

aux quotidiens du matin qui venaient de faire leur apparition dans les rues. Gœbbels décrit ainsi la réaction de Hitler :

« Trahison ! Trahison ! Trahison ! »

« Pendant des heures, le Führer arpente la chambre d'hôtel. Il est amer et profondément blessé par cette fourberie. Il finit par s'arrêter et dit : si jamais le parti s'écroule, j'en finirai dans les trois minutes qui suivront avec une balle de revolver. »

Le parti ne s'effondra pas, et Hitler ne se suicida pas. Frick, avec la permission de Hitler, chercha Strasser dans tout Berlin, car on avait persuadé le Führer qu'une réconciliation s'imposait pour sauver le parti du désastre. Mais Strasser, qui en avait assez de tout cela, était allé prendre un peu de vacances au soleil de l'Italie.

Hitler, toujours enchanté quand il décelait une faiblesse chez un adversaire, frappa vite et dur. L'organisation politique que Strasser avait édifiée fut reprise par le Führer lui-même, avec le Dr Ley, gauleiter de Cologne, comme adjoint. Les amis de Strasser furent victimes d'une grande purge et tous les chefs de parti convoqués à Berlin pour signer une nouvelle déclaration de fidélité à Adolf Hitler, ce qu'ils firent.

PAPEN SONDE LA BANQUE

Le 10 décembre, une semaine après avoir été évincé par le général von Schleicher, Franz von Papen commença à tisser son propre réseau d'intrigues. Il eut un entretien avec le Baron Kurt von Schrœder, le banquier de Cologne, qui avait fourni des fonds au Parti National-Socialiste, et suggéra au financier de s'arranger pour lui faire rencontrer secrètement Hitler.

Les deux hommes se rencontrèrent au domicile de Schrœder, à Cologne, le matin du 4 janvier. C'était un instant crucial pour le chef nazi. Au prix d'un effort surhumain, il avait maintenu l'intégrité du parti après la défection de Strasser. Il avait parcouru le pays en prenant la parole trois ou quatre fois par jour, en exhortant les responsables du Parti à se regrouper derrière lui. Mais l'ardeur des nazis demeurait faible, et les caisses du parti étaient vides. Beaucoup disaient que c'était la fin de l'aventure.

Hitler n'était donc pas dans une position aussi favorable pour discuter que durant l'été ou l'automne précédents. Mais Papen non plus : il n'était plus Chancelier. Dans cette commune adversité, les deux hommes se rencontrèrent. Les conditions dans lesquelles ils se mirent d'accord sont sujettes à controverses.

Il semble certain que le récit de Schrœder, tel qu'il fut révélé à Nuremberg, est le plus conforme à la vérité. Le banquier déclara que ce que proposait Papen, c'était le remplacement du gouvernement Schleicher par un gouvernement Hitler-Papen, dans lequel les deux hommes auraient des pouvoirs égaux.

Il ressortit de cette entrevue que les milieux d'affaires d'Allemagne Occidentale étaient disposés à éponger les dettes du Parti Nazi.

Les hommes d'affaires étaient consternés de la brusque amitié que le général-chancelier Schleicher semblait professer pour les syndicats.

Le jour même où Papen et Hitler conféraient à Cologne, le Chancelier ménagea pour Strasser, qui rentrait de ses vacances italiennes, une entrevue avec Hindenburg. L'ancien Numéro Deux nazi exprima son désir d'entrer dans le cabinet Schleicher. Cette décision jeta la consternation dans le camp nazi, qui pour l'instant dressait ses tentes dans le minuscule Etat de Lippe, où Hitler et ses principaux lieutenants luttaient furieusement afin d'obtenir aux élections locales un succès susceptible d'améliorer la position du Führer dans ses marchandages avec Papen. Gœbbels évoque la nuit passée par les chefs du parti à discuter, tous étant d'accord que, si Strasser entrait dans le ministère, ce serait un rude coup pour le parti.

C'était également l'avis de Schleicher et, le 15 janvier, quand Kurt von Schuschnigg, alors ministre de la Justice en Autriche, vint lui rendre visite, il lui assura que Herr Hitler ne constituait plus un problème, que son mouvement avait cessé d'être un danger politique et que toute la question avait été réglée, que c'était maintenant du passé.

Mais, le 15 janvier, au moment même où Schleicher se vantait devant Schuschnigg de la fin de Hitler, les nazis enregistrèrent un succès local aux élections du petit Etat de Lippe. Ce n'était pas grand-chose. L'ensemble des voix atteignait seulement le total de 90.000, sur lesquelles les nazis en recueillaient 38.000, soit 39 %, en augmentation de quelque 17 % sur le scrutin précédent.

Mais, menés par Gœbbels, les dirigeants nazis firent un battage monstre de leur « victoire », et, chose étrange, cette propagande impressionna, semble-t-il, un certain nombre de conservateurs, y compris les hommes de l'entourage de Hindenburg, parmi lesquels se trouvaient le secrétaire d'Etat Meissner et Oskar, le propre fils du président.

Dans la soirée du 22 janvier ces deux messieurs sortirent furtivement du palais présidentiel, sautèrent dans un taxi pour éviter de se faire remarquer et se rendirent à la maison de banlieue d'un nazi jusque-là inconnu, du nom de Joachim von Ribbentrop. Ils rencontrèrent là Papen, Hitler, Gœring et Frick.

AVANT LE PERE, HITLER CHARME LE FILS

Selon Meissner, Oskar von Hindenburg, jusqu'à cette soirée fatidique, s'était toujours opposé à un accord avec les nazis. Hitler le savait peut-être ; en tout cas, il insista pour avoir avec lui une « conversation entre quatre yeux ».

Ce que Hitler dit au fils du président, qui n'avait pas la réputation d'être un brillant esprit ni une forte personnalité, n'a jamais été révélé. On estimait généralement dans les milieux nazis que Hitler avait mêlé les offres et les menaces, ces dernières touchant la révélation du rôle joué par Oskar dans le scandale de l'Osthilfe (1). On ne peut juger des offres positives que par le fait que, quelques mois plus tard, 2.000 hectares de terres exempts d'impôts vinrent s'ajouter à la propriété de famille des Hindenburg à Neudeck, et qu'en août 1934, Oskar passa du grade de colonel à celui de général de brigade.

« Dans le taxi qui nous ramenait, raconta plus tard Meissner devant le tribunal de Nuremberg, Oskar von Hindenburg demeurait très silencieux, et la seule remarque qu'il fit, ce fut qu'on ne pouvait lutter, que les nazis devaient entrer dans le gouvernement. Il me parut que Hitler avait réussi à le faire tomber sous son charme. »

Il ne restait plus à Hitler qu'à charmer aussi le père. Papen, avec un acharnement de castor, travaillait chaque jour le vieil homme.

Le 23 janvier, Schleicher se rendit chez Hindenburg et reconnut qu'il ne pouvait recueillir de majorité au Reichstag ; il demandait la dissolution de l'Assemblée et avoua franchement qu'il devrait transformer son gouvernement en une « dictature militaire ».

Hindenburg lui ordonna de reprendre ses consultations afin de trouver une majorité au Reichstag. Schleicher était fini.

AU POUVOIR PAR LA PETITE PORTE

Le 28 janvier, il alla remettre au président la démission de son cabinet. « J'ai déjà un pied dans la tombe, et je ne sais pas si je ne regretterai pas ce geste au Ciel par la suite », déclara Hindenburg au général déçu. « Après cette trahison, monsieur le maréchal, je ne suis pas sûr que vous alliez au Ciel », répliqua Schleicher.

Le lendemain à midi, Papen se voyait confier par le président une mission d'information sur les possibilités de former un gouvernement présidé par Hitler « dans le cadre de la Constitution ».

Le 30 janvier 1933, le cabinet Hitler était formé.

Ce fut ainsi, par la petite porte, grâce à de sordides négociations politiques avec les réactionnaires de l'ancienne école qu'il détestait, que l'ancien vagabond de Vienne, épave de la Première Guerre Mondiale, le violent révolutionnaire, devint chancelier de la Grande Nation.

Les ministères importants allèrent aux conservateurs, qui étaient certains d'avoir muselé les nazis ; les autres ministères restèrent aux mains « d'experts » sans appartenance politique. Papen, pour sa part, était vice-chancelier du Reich et Premier ministre de Prusse. Il était certain qu'avec l'aide de l'inébranlable vieux président, qui était son ami, son admirateur et son protecteur, et avec l'appui éclairé de ses collègues conservateurs, qui l'emportaient en nombre sur les turbulents nazis, à raison de 8 contre 3, il dominerait ce cabinet.

Mais ce politicien superficiel et sans envergure ne connaissait pas Hitler — personne, en fait, ne le connaissait.

(A suivre.)

Ce récit est extrait du livre de William Shirer, « LE TROISIEME REICH DES ORIGINES A LA CHUTE », publié par les éditions STOCK et actuellement en vente (chapitre 6, premier tome).

Parce qu'il faut lire et faire lire cet ouvrage monumental qui permet de comprendre comment, au XXe siècle, l'impossible est arrivé, comment une nation devenue folle peut sombrer dans le fascisme, « L'Express » en publiera régulièrement des morceaux choisis.

© William S. Shirer, 1960-61. Ed. Stock ag. Bradley.

(1) L'Organisation de secours de l'Allemagne de l'Est. Des centaines des plus vieilles familles propriétaires terriennes s'étaient engraissées grâce aux « prêts » gouvernementaux. Dans ce scandale trempait indirectement le Président lui-même puisque le domaine de Prusse-Orientale qu'on lui avait offert avait fait l'objet d'une donation illégale en faveur de son fils, afin d'éviter les droits de succession.

La semaine prochaine :

Les illusions tombent

Paris a vu Paris a lu cette semaine

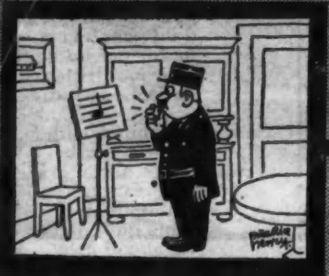
DANS LE COLLIMATEUR

ERNEST LUBITSCH (mort en 1947), père épicurien des cinéastes. Son film, « To be or nót to be » est le plus divertissant que l'on puisse voir en ce moment à Paris. (Voir p. 23 l'article de Jean Douchet.)

MAX FRISCH (50 ans). Cet écrivain de langue allemande a une façon à lui de vous mettre sur un toboggan pour explorer les régions ténébreuses de l'inconscient, dit Maurice Nadeau qui vient de lire son dernier roman (« Homo Faber ») publié en France. (Voir p. 27.)

JEAN POUGNY (mort en 1956). 227 de ses toiles sont à la Galerie Charpentier. Avant d'être un peintre français, il a été un adolescent russe portant sous sa veste un renard rouge et furieux. (Voir p. 26.)

ROLAND DUBILLARD (39 ans). Il jouait sa pièce devant trois spectateurs. Maintenant, il faut rajouter des chaises. Ça n'a pas l'air de lui faire tellement plaisir. (Voir l'article de Michèle Manceaux, p. 24.)



L'HUMOUR (éternel)... Ce dessin (et quelques autres, voir p. 29) illustre celui (moderne) de Maurice Henry, qui publie une rétrospective de sa dangereuse activité.

THÉATRE

« Noir sur blanc »

Droit au but.

DEBUTANT de soixante-cinq ans, M. Brice Parain va droit au but. Sa première pièce, «Noir sur blanc », remet en question l'essence du théâtre, et bien plus l'essence de la parole. Et c'est une des pièces les plus riches et les plus intéressantes de la saison (1).

Cela commence un peu comme le théâtre du silence d'il y a trente ou quarante ans, un petit bistrot à la Vildrac, le patron, les habitués, les conversations de tous les jours. Mais l'un des clients, M. Jamet, s'intéresse à l'art de la parole, rêve de fonder une sorte d'école littéraire dans l'arrière-salle. Et le voici au cours d'un long et très beau deuxième acte qui s'en explique avec sa femme. La parole n'est pas nécessaire à l'amour qui peut être reconnaissance sentie, vécue, mais elle est nécessaire au couple qui inscrit l'amour dans la durée. Et le drame c'est qu'elle n'est pas nécessaire de la même façon au mari et à la femme.

Peut-être parce que les Jamet ont une petite fille dont l'existence change leur rapport mutuel. L'homme s'enfante dans la parole, comme la femme dans l'enfant. La femme la plus tendre ne peut comprendre ce que l'homme cherche dans l'exercice de la liberté de parler, et qui est peut-être *« une sorte de virée dans les zones du mal, pour rencontrer la mort et m'habituer à elle. »* Mais peut-être aussi autre chose parce que la parole est liberté permanente de l'esprit par opposition à la stabilité nécessaire à la vie sociale : donner votre parole à une femme, elle essaiera de l'enchaîner.

Mais parler, qu'est-ce que c'est ? et quels sont les rapports que la parole peut établir entre notre vérité et notre solitude ?

C'est là-dessus que M. Jamet a des idées, c'est ce qu'il rêve d'enseigner. Il veut être un guérisseur du langage, il veut apprendre à « mentir » : parce qu'on ne cherche pas la vérité, on la connaît, on cherche comment la dire, et pour cela il ne faut point procéder par tâtonnements, par approximations, par erreurs, il faut apprendre d'un coup ce qui est mensonge et ce qui est vérité et soumettre patiemment tout le discours à cette distinction. Méthode socratique qui conduira peut-être à réinventer le logos platonicien. Ou à retrouver, à travers la liberté de la parole, l'esprit *« cette espèce de fluide qu'on ne peut pas saisir et qui échappe à tout »*. Peut-être cela mettra-t-il fin un jour à la guerre des sexes : mais sans doute cela ne peut pas mettre fin maintenant à l'antagonisme de M. Jamet et de sa femme.

Chaude générosité

On le voit, M. Brice Parain reprend le problème du langage et de la communication fondamentale dans le théâtre de M. Ionesco ou de Mme Duras, mais au lieu de se borner à un constat d'insuffisance et de faillite, il le pousse jusque sur le plan métaphysique. C'est en ce sens que « Noir sur blanc » est une pièce plus riche, et aussi parce qu'elle est animée d'une certaine sympathie pour la vie, d'une sorte de chaude générosité. Mais c'est une pièce plus maladroite parce qu'elle se laisse envahir par le dialogue philosophique ou la leçon, et aussi parce que le projet de M. Jamet, cette école littéraire, n'a pas beaucoup de crédibilité et ne crée pas assez de suspense. On ne peut en incriminer M. Raymond Gerome, parfait metteur en scène et parfait interprète (auquel Mme Bernadette Lange répond fort bien). Il ne manque à M. Parain que de savoir un peu mieux mentir d'une manière théâtrale.

(1) Théâtre des Mathurins, jeudi et samedi en matinée, et dimanche 31 décembre en soirée. Cf. l'interview de M. Parain dans le précédent numéro de « L'Express ».

« La Paix »

Du miroton pour tout le monde.

CHER vieux T.N.P. ! A force de rouler sa bosse, voici qu'il retrouve des allures de boy-scout. Comme c'est bien ! On veut la paix, tout le monde veut la paix, et si tous les braves gens se mettent ensemble, les paysans, les comédiens-choreutes, les professeurs, les o.s. (ouvriers spécialisés : hi ! hi ! hi !), on fera sortir la paix de son trou, malgré les généraux, les politiciens, les profiteurs, et il y aura du miroton de bœuf pour tout le monde et des subventions plus élevées que celles de Malraux, Cornu et Marie. Que des beaux sentiments ! Et quel mauvais théâtre ! (2).

Aristophane est grossier, obscène et scatologique à la fois, et M. Jean Vilar en a gardé le plus possible. Il a bien fait, mais qui pourrait en être choqué aujourd'hui ? La guerre du Péloponnèse est bien loin, la paix est un sujet éternel et actuel, il était bon, il pouvait être drôle de rafraîchir les allusions. Mais alors il fallait peut-être y aller plus hardiment : M. Hubert Gignoux a raison quand il dit que toute la seconde partie de la pièce se réfère à une société agraire qui est aussi loin de nous que la bataille d'Amphipolis. Et surtout, s'il y a quelques répliques qui amusent, ces allusions éculées aux mots les plus rabâchés du général de Gaulle, est-ce de la satire ? est-ce que le moindre numéro du « Canard » (ou de « L'Express ») n'est pas mille fois plus virulent ? y a-t-il du courage à servir à son auditoire exactement ce qu'il a envie d'entendre ?

Mieux encore : n'est-ce pas faire injure à ceux qui ont fait le succès de « La Mort de Danton », de « Don Juan », de « Mère Courage », d' « Ubu », que leur servir ce brouet pour public intellectuellement sous-développé ?

Collégiens et vieux comédiens

Et de le servir comment ! Trois éléments de décor hideux attristent dès l'abord. Mais il faut voir ce chœur de bons jeunes gens qui entrent en scène en disant « mon cœur jubile, je pète » et puis qui ne savent plus que faire. Il faut voir les allures de bon petit compagnon de la chanson de M. Dominique Paturel en coryphée. Il faut entendre ce texte truffé, pour faire force, de réminiscences classiques comme il en flotte dans la mémoire des collégiens et des vieux comédiens : *« Nous partîmes cinq cents... Restait cette infanterie... Serre-lui bien la haire... »*

Auteur et metteur en scène, M. Jean Vilar, trop préoccupé de ce qu'il voulait fait dire sur le théâtre, a oublié de s'inquiéter de ce qu'il voulait y faire faire. Et comme il a l'air malheureux lui-même, empoté, triste. Je crois bien que c'est l'homme de théâtre que j'aime le plus. Mais sur ce bidet ridicule que Trygée chevauche, je ne reconnais plus Henri IV, Becket, Prospero, Arturo Ui...

(2) Théâtre National Populaire. « La Paix » d'Aristophane doit également être montée cette saison par le Théâtre Quotidien de Marseille et par le Centre de l'Est.

LA PAGODE
LES BOURREAUX MEURENT AUSSI
F. LANG et B. BRECHT, v.o.

FOLIES-BERGÈRE
Ts l. soirs 20 h. 30 - Mat. dim. et fêtes 14 h. 30
M. PAUL DERVAL présente
le nouveau spectacle
de Michel Gyarmathy
FOLIES CHÉRIES

« LE TEMPS DU GHETTO »
de FREDERIC ROSSIF
Un témoignage bouleversant sur l'histoire du Ghetto de Varsovie, mais aussi un film sur l'homme, un film d'espoir...
En exclusivité au cinéma
AVENUE

Vient de paraître
cinéma 62
avec :
PERSPECTIVES 1962
*
QU'EST CE QU'UN FILM MODERNE ?
*
LE DRAPEAU NOIR DE RENÉ CLÉMENT
et
LA CRITIQUE DE TOUS LES FILMS DU MOIS
cinéma 62
EN KIOSQUE : 2 NF

« Spéciale Dernière »

● *Journalisme à sensation.*

UNE affaire judiciaire (un condamné à mort s'est échappé à Chicago, vers 1925) et une peinture drôle et cynique du journalisme à sensation à l'américaine (3). C'est mené tambour battant avec une science diabolique des effets de théâtre, du rire et de l'émotion : c'est le genre d'histoire qui ne perd rien à passer du théâtre au cinéma (« Frontpage »), ou vice versa, et qui grâce à M. Jacques Deval ne semble avoir rien perdu à passer de l'américain de MM. Ben Hecht et Mac Arthur au français. Et c'est mis en scène et joué dans le rythme par M. Pierre Mondy, petit Napoléon de la presse, et par MM. Philippe Nicaud, Hubert de Lapparent, Mmes Pascale Roberts, Fanny Robiane, etc.

« Coralie et Cie »

● *Feydeau ? plutôt « Feydeaudo ».*

UNE maison de couture et de passe vers 1900 : trois maris, des femmes, des amants, un placard, un lit escamotable, le vaudeville classique réduit à son matériel et à sa mécanique. Feydeau ? « Feydeaudo » comme chante imprudemment un personnage. Seule Mme Léonor Fini semble avoir compris le sens de l'entreprise : pas un pli, pas une plume qui n'ait de l'esprit dans ses décors et ses costumes. Dans le désert créé par l'indigence du texte, quelques bons amuseurs essaient de faire leur numéro : Jean Parédès, Jeanne Fusier-Gir, Yvonne Clech, Marthe Mercadier, René Clermont, Armande Navarre (4).

« Iphigénie en Tauride »

● *« Puisqu'on est en Tauride, agissons en taurin. »*

EST-CE légitime, est-il même possible de transcrire l' « Iphigénie en Tauride » de Gœthe en vers français pseudo-classiques, comme Ducis au XVIII[e] siècle le faisait pour Shakespeare : *« Puisqu'on est en Tauride, agissons en taurin... Mon sort tient à ton sort de façon authentique... Je te serai cautère, je te serai benjoin... »* ? Pourtant, quand on cesse d'entendre les vers, quelque chose de la noble émotion tragique passe dans la représentation de M. Christian Lude, surtout peut-être grâce à Mme Dominique Vincent (5).

ROBERT KANTERS.

(3) Théâtre de la Renaissance.
(4) Théâtre Sarah-Bernhardt.
(5) Mardis de l'Œuvre.

CINÉMA

« Jugement à Nuremberg »

● *Hitler est mort. Que veut-on de plus ?*

A la distribution nombreuse de ce film (1), il convient d'ajouter deux personnages qui ne figurent pas au générique : Justice et Raison d'Etat. Elles président à ce long procès en images qui serait au cinéma ce que les pièces à thèse de Brieux étaient au théâtre, si la chose ici jugée ne nous concernait pas aussi tragiquement.

Au lendemain de la guerre, l'Allemagne « qui n'a rien su » estime n'avoir rien à connaître : Hitler est mort, que veut-on de plus ? Cependant, l'instruction internationale des crimes de guerre continue d'envoyer des fournées d'accusés au tribunal de Nuremberg et, parmi eux, quatre juristes inculpés « d'assassinat légal » sous le III[e] Reich. Sur ces quatre hommes, un seul est lucide — et repentant ; les trois autres ne comprennent même pas pourquoi on leur demande des comptes : qu'ont-ils fait d'autre qu'obéir aux lois de leur pays ? Sur ce, éclate la première affaire de Berlin : pont aérien, menaces de guerre. Dilemme : faut-il condamner ces hommes et s'attirer la rancune des Allemands, devenus subitement de précieux alliés contre les Russes ? Ou bien, faut-il les acquitter, passer l'éponge et admettre, dès lors, que l'Occident s'est battu pour rien ?

Le Pentagone, lui, n'hésite pas. Stratégie d'abord ! Il ordonne à l'officier chargé du ministère public d'abandonner l'accusation. Et si les quatre criminels sont finalement condamnés — une condamnation, d'ailleurs, amnistiée à bref délai — la Justice ne le devra qu'au vieux président du tribunal, pas assez « raisonnable » pour agir contre sa conscience.

(Holmès.)
SPENCER TRACY (AU CENTRE) DANS « JUGEMENT A NUREMBERG ».
Insoucieux du malaise ou du scandale.

(1) George V, Marbeuf.

Cruelles blessures

Film massif, au déroulement minutieux et implacable, « Jugement à Nuremberg » ne touchera que les spectateurs qui ont le sens de la justice, cette maladie plus rare que le cancer. Mais, après tout, c'est pour eux qu'il a été fait. Et bien fait : la rigueur du métier cinématographique se confond ici avec le courage et l'honnêteté de l'entreprise. Stanley Kramer n'est ni un esthète ni un sentimental (sur le plan du cinéma pur, il n'innove en rien ; sur celui de l'intrigue, il se montre gauche dès qu'il s'essaie à des fioritures romanesques) ; mais ce qui lui tient à cœur, il le dit franchement, insoucieux du malaise ou du scandale. C'est un homme loyal qui va jusqu'au bout de ses idées, qui mène toutes ses démonstrations à terme ; et ainsi, il réveille en nous de très cruelles blessures. *« Je n'ai rien à me reprocher,* déclare un des accusés de Nuremberg. *La patrie commandait, j'ai exécuté ses ordres. Tous les juristes m'approuveront. »* Le drame est, en effet, qu'ils approuvent.

Il est certain que le cinéma ne saurait se réduire à de tels débats, mais non moins sûr que s'il ne les soulevait pas de temps en temps, il perdrait une de ses plus nobles raisons d'être.

Un rôle en or

Une demi-douzaine de monstres sacrés se partagent la tribune de « Jugement à Nuremberg ». Les uns incarnent leurs personnages, les autres exécutent plus ou moins brillamment un numéro personnel. Parmi ces derniers, Marlène Dietrich, assez peu convaincante, Richard Widmark et Spencer Tracy en font parfois un peu trop, et l'on regrette que Judy Garland ait été condamnée à une scène ingrate où l'on ne peut guère la juger. En revanche, Montgomery Clift demeure excellent et Maximilien Schell est la révélation de ce film.

Il est vrai qu'on lui a confié un rôle en or : celui du jeune avocat allemand chargé de rapprendre au monde prétendu civilisé qu'il fut le fourrier du nazisme et que la bombe

Plus de mèches folles...
AVEC LAQUE-GIVRE

1° En flacon-vaporisateur souple se rechargeant indéfiniment.
2° En "AEROSOL" petit et grand modèle.
C'est une création
LABORATOIRE R. A. P.
13, Rue Tronchet (8e) - ANJ. 35-87

(Archives.)

CAROLE LOMBARD DANS « JEUX DANGEREUX ».
Aucun passé, aucun avenir.

d'Hiroshima, après tout, n'était pas signée Hitler. N'importe : la beauté, la flamme et le regard prodigieux de ce jeune comédien lui assurent une carrière éblouissante.

« Le Tracassin, ou les plaisirs de la ville »

● *« Je vous ai compris. »*

VOUS pensez bien que le mot « tracassin », un mot que des quantités de producteurs se mordent les doigts de n'avoir pas trouvé tout seuls, avait d'emblée carrière toute faite au cinéma. Pour la bonne mesure, on dessina sur une affiche deux grands bras qui ébauchaient un geste familier aux chansonniers et aux foules provinciales. Du coup, le public trépigna : « Je vous ai compris ! » et il n'y eut plus qu'à y ajouter la tête de Bourvil, laquelle ne dépare point l'ensemble.

Histoire d'un Français moyen aux prises avec les embarras de la circulation et les difficultés de la vie. Hargne et grogne comme s'il en pleuvait. En fait, il n'y a guère là-dedans qu'une scène vraiment drôle (la dame inconnue qui accouche — ou presque — dans la 2 CV du héros). Mais cela suffit pour amuser le bon peuple. Lui, d'ailleurs, s'amuse d'un rien, c'est connu.

Une question, pourtant. Est-il sûr que Bourvil — ses yeux étroits, ses lèvres rusées, son visage de guingois — se réduise à un seul personnage, naïf, bon enfant et persécuté ? Pour moi, j'attends le cinéaste de génie qui lui confiera un rôle *méchant*. Ce serait, je crois, une révélation.

(2) Marignan, Français.

« Tire-au-flanc 62 »

● *« Ah ! c'était le bon temps ! »*

EN avance d'une semaine sur son millésime, « Tire-au-flanc 62 » est, toutes proportions gardées, au célèbre vaudeville de Mouézy-Eon ce que « Les Liaisons dangereuses » de Vadim étaient à Laclos. En bref, Claude de Givray et son « coréalisateur » François Truffaut ont pieusement respecté le titre...

Ils ne pouvaient guère faire autrement : la caserne d'aujourd'hui est infiniment moins pittoresque que celle de 1900. Au colonel Ronchonot a succédé le colonel Putsch, qu'il vaut mieux ne pas évoquer pour la carrière du film. Alors on s'en est tiré par une suite de sketches anodins sur la vie militaire, centrés autour d'un « bleu » qui a l'air d'un petit frère de Marie Laforêt : même expression de simplicité angélique... Certains de ces sketches sont amusants, d'autres à peine passables. A la longue, pourtant, on s'y laisse prendre et on rit.

Je suppose que ce film (3) connaîtra un solide succès auprès de tous ceux qui passent deux ans à réclamer éperdument « la quille » et tout le reste de leur vie à se taper joyeusement sur les cuisses en se rappelant la garnison : « Ah ! c'était le bon temps ! »

Seuls les amateurs de vaudeville seront déçus. Mais il faut en prendre son parti : l'armée n'est plus vaudevillesque. Pas comme l'entendait Mouézy-Eon, en tout cas.

MORVAN LEBESQUE.

HOMMES

Ernst Lubitsch

● *Le succès d'un film vieux de dix-neuf ans fait redécouvrir avec émerveillement le maître allemand de la comédie américaine.*

ON avait oublié Ernst Lubitsch. On le redécouvre avec émerveillement. Deux de ses films, « To be or not to be » (« Jeux dangereux ») et « Le Ciel peut attendre », viennent, dans deux petites salles de répertoire, d'obtenir un succès considérable qui laisse augurer d'autres reprises.

Depuis un mois, en effet, le seul film à Paris que l'on ose recommander sans réserve à ses amis est « To be or not to be » (4). Ce film, qui date de 1942, était sorti en France en 1948. Il avait plu à l'époque, mais aussi choqué. Cette histoire de comédiens polonais qui, à Varsovie, se lancent dans la résistance et dupent la Gestapo en jouant les Allemands et même Hitler, avait paru scabreuse.

Or, avec le recul, l'audace de Lubitsch se révèle payante. Les plaisanteries sur la Gestapo, Hitler et les camps de concentration prennent une force accrue aujourd'hui que nous connaissons mieux les événements. Le rire peut s'épanouir et se transformer sans entrave en une arme vengeresse comme l'avait désiré Lubitsch. Sous sa caméra à l'ironie impitoyable, le régime aberrant de Hitler est mis à nu comme dans « Le Dictateur » de Chaplin. L'esprit, dans ce film, trouve sa véritable justification ; il force à s'effondrer les apparences, il vainc la bêtise, il tue le crime. Le rire retourne à sa fonction essentielle : il est une force libératrice parce que destructrice.

D'où vient alors l'éclipse relative qu'a subie Lubitsch depuis sa mort survenue en 1947 ? Peut-être, simplement, de la gloire qu'il connut de son vivant, et qui ne fut pas sans équivoques. Les auteurs de comédies à succès sont à la fois très prisés et peu pris au sérieux. Même des cinéphiles avertis, des rats de cinémathèque donnent rarement le nom de Lubitsch parmi leurs cinéastes préférés.

Non pas qu'il soit méprisé ou méconnu. A sa mort, « La Revue du Cinéma » lui a consacré un numéro spécial. Mais, d'une part, on voit assez rarement ses films. Ensuite, on a pris l'habitude de ne louer Lubitsch que pour son génie de scénariste, son

(Keystone.)

ERNST LUBITSCH.
Pour un instant de plaisir.

sens de l'ellipse, sa fameuse « touche » et sa prodigieuse direction d'acteurs. Mais peu de gens se sont aperçus que le véritable sujet traité par Lubitsch réside à l'intérieur de sa mise en scène ; qu'il est donc un grand cinéaste. Il est inutile, pour s'en rendre compte, de connaître toute son œuvre. Une vision attentive de « To be or not to be » ou du « Ciel peut attendre » suffit.

Ces films sont du reste les deux derniers d'une carrière particulièrement abondante (une quarantaine de films) et on peut les considérer comme ses testaments artistiques. Lubitsch, ce représentant type de l'esprit d'Europe centrale, et particulièrement viennois, naquit, en fait, à Berlin, le 28 janvier 1892. Sa famille, d'origine israélite, appartenait à ce milieu très particulier qu'on appelait « Konfectionare ». Ces marchands de tissus étaient groupés autour de la Hausvogteiplatz et avaient une mentalité bien à eux, aimant la bonne vie et les bons mots. Mais l'esprit qui y régnait était un esprit typiquement berlinois (du Berlin d'avant 14). C'était un esprit frondeur, prompt à la répartie cinglante, aussi fin mais plus dur et cruel que l'esprit parisien. De ce milieu devaient sortir nombre de cinéastes dont le plus grand fut Lubitsch.

A Hollywood

A partir de 1911, Lubitsch étudie la comédie puis entre dans la troupe théâtrale de Max Reinhardt. Mais en même temps, il devient acteur de cinéma dans une série de →

(3) Capri, Cinémonde - Opéra, Ritz.
(4) Studio Etoile.

RESTAURANT
CHEZ MURIEL
47, rue Damrémont - MON. 07-41
DEJEUNERS d'AFFAIRES, DINERS d'AMBIANCE
Chandelles et Guitares
avec
SARANE FERRET
100 NF
TOUT COMPRIS
REVEILLONS menu gastronomique

LA SEMAINE

L'INDUSTRIE du cinéma français est, d'après les Américains (« New-York Herald Tribune »), bien plus florissante que la leur.

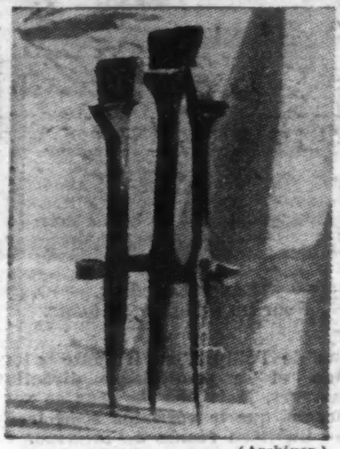
Si les Français, disent-ils, vont moins au cinéma que dans les années précédentes, en revanche, ils exportent plus de films à travers le monde. Pendant ces trois dernières années, les salles de cinéma ont perdu 20 millions de spectateurs, mais les taxes sont restées, proportionnellement, les plus élevées du monde. En 1960, les Français ont laissé 153 millions de dollars dans les 5821 cinémas français et produit 158 films.

D'autre part, ajoutent-ils, si les Français vont moins au cinéma, ce n'est pas à cause de la T.V., mais parce qu'ils achètent des voitures. C'est beaucoup moins grave.

VIEUX FERS, vieux outils, vieux clous, telle est la matière première des sculptures particulièrement suggestives, qu'expose R.-L. Dupuy à la Galerie Dulac (17, avenue Rapp). Une pioche et une fourche deviennent « Tango d'amour », quatre pelles forment « Concile de jeunes aigles », trois clous suffisent à rendre l'attitude de trois dames sortant de la messe.

Ainsi de vieux outils, R.-L. Dupuy a fait son violon d'Ingres.

L'auteur de ces formes évocatrices, jolies et souvent amusantes, est un célèbre conseil en publicité.



(Archives.)

R.-L. DUPUY : *« Ces dames Fenouillard sortant de la messe. »*

SANG NEUF pour la haute couture : le couturier italien Capucci ouvre à Paris une succursale de sa maison de Rome. Il vient d'avoir trente et un ans. A le voir, on croirait qu'il a abandonné cette année son train électrique. Or Capucci est le fondateur de la mode italienne. Nommé en 1956 le meilleur couturier italien, il vient de recevoir en 1961 l'Oscar de la presse italienne.

Il dessine aussi chapeaux et chaussures. Il présentera à Rome, pour ses clientes, la même collection qu'à Paris. Selon lui, toutes les femmes élégantes s'habillent de la même façon.

ON ATTENDAIT le réalisateur Marcel Bluwal au tournant du « Mariage de Figaro », présenté le soir de Noël à la T.V. Le jeune réalisateur a du talent, donc des ennemis.

Il a démontré avec éclat qu'on peut faire découvrir au public les grandes pièces classiques en le divertissant, en rendant aux textes leur jeunesse, par la vivacité, le brio et le rythme des images.

Marcel Bluwal prépare en ce moment ses débuts sur le grand écran en tournant (la nuit, par — 12°) « Le Monte-Charge », avec Robert Hossein et Léa Massari.

FAVORI final pour le Prix Delluc : le film de François Truffaut « Jules et Jim » avec Jeanne Moreau qui chante en costumes 1925.

---

petites bandes comiques dont il compose plus ou moins le scénario, et que, dès 1915, il dirige lui-même. A partir de 1918, il abandonne définitivement le théâtre pour le cinéma.

Une étonnante faculté d'adaptation lui permet de passer avec aisance de la tragédie à la comédie, du drame historique au mélodrame. De 1918 à 1923, il réalise en Allemagne douze films dont « Madame du Barry » et « Anne de Boleyn ». Sa réputation s'étend vite au monde entier et, en 1923, Hollywood l'appelle. Il sera ainsi le premier cinéaste célèbre d'Europe à s'installer dans la Mecque du cinéma avant Stiller, Sjostrom, Murnau, Sternberg et Fritz Lang.

Deux jeunes inconnus

A Hollywood, Lubitsch épure rapidement son style. Il apprend à manier l'ellipse et à esquisser un trait rapide. Le film le plus intéressant sur le plan de cette recherche formelle reste « L'Eventail de Lady Windermere » (1925), à partir duquel Lubitsch semble avoir trouvé définitivement sa voie. Dès lors se succèdent une avalanche de succès : « Le Prince Etudiant » (1927), « Parade d'Amour » (1929), « Le Lieutenant souriant » (1931), « Sérénade à trois » (1933), « La Huitième Femme de Barbe-Bleue », avec Gary Cooper et Claudette Colbert (1938), « Ninotchka », avec Greta Garbo (1939), « To be or not to be » (1942), « Le Ciel peut attendre » (1943).

Après ce film, sorte de confession de l'artiste (il s'agit d'un jouisseur qui aime profondément sa femme et pourtant ne peut s'empêcher de goûter aux joies de la vie), Lubitsch tombe gravement malade. Il se remet très difficilement et laisse à deux jeunes inconnus, Otto Preminger et Joseph Mankiewicz, le soin de diriger les films qu'il a conçus. Il a pourtant la force de tourner son tout dernier film, « Cluny Brown », en 1947, mais ne peut achever « Lady in Hermine ». Il meurt le 30 novembre 1947.

Ainsi disparut à 55 ans ce bon vivant dont l'œuvre n'est qu'un hymne au plaisir de vivre. Le plus épicurien des cinéastes a consacré en effet son œuvre à chanter, non seulement la joie de l'existence, mais le charme de l'instant. La morale de ses films est simple et a passé dans l'Amérique puritaine des années trente pour un immoralisme d'autant plus dangereux qu'il était souriant : la vie est le bien le plus précieux, la caméra du cinéaste s'attache à saisir l'extrême pointe de ses manifestations comme une flamme qui se meurt à chaque instant et que chaque instant ravive.

On a reproché à Lubitsch de tout sacrifier au trait, au mot d'esprit, à l'ellipse visuelle, au jeu d'acteur. C'est une accusation absurde, puisqu'il s'agit là de l'essence même de son style. Si tout chez Lubitsch est lié et n'est lié qu'à l'instant, il est normal qu'il préfère le trait qui résume une situation à la situation elle-même, le geste significatif à l'attitude signifiante, le jeu extérieur au jeu intérieur, l'esprit vif et prompt à l'esprit profond.

Seule chance de survie

Un exemple de cette vivacité ? Dans « La Huitième Femme de Barbe-Bleue », on voit un couple se disputant entrer dans une pièce et fermer la porte. La caméra regarde cette porte close, pendant que l'on entend les bruits de la dispute. Le plan suivant retrouve ce couple, tendrement enlacé. Un seul instant rend compte de deux instants, celui d'une dispute, celui de la réconciliation, en nous épargnant les étapes intermédiaires.

De même, les personnages de « To be or not to be » n'ont au début du film aucun passé, n'auront à la fin aucun avenir, et ne sont même point liés au présent pendant le déroulement du film. Ils n'ont pour vivre que l'instant, et chacun de ces instants devient même leur seule chance de survie. Etre ou ne pas être, tel est en effet le problème qui se pose à ces « éphémères » (ce sont des comédiens, c'est-à-dire les êtres considérés comme les plus superficiels). Or la seule façon qu'ils ont d'éprouver leur existence, ce n'est point de se livrer à la vie professionnelle, purement conventionnelle, ni à la vie privée, aux sentiments plus durables mais difficiles pour des personnages aussi légers, c'est de défendre le bien le plus précieux, leur vie, par une action politique qui ramasse la vie professionnelle et la vie privée en un tout, pour le sublimer en une conscience aiguë de la vie *dans* et *par* chaque instant.

Le côté coupe de champagne de l'œuvre de Lubitsch ne doit pas faire oublier que ce style mordant, vif, élégant, trahit son but : une réflexion sur la vie considérée comme un art d'agrément. Ses derniers films, et en particulier « Le Ciel peut attendre », posent de plus en plus nettement un autre problème : comment concilier cette façon de se livrer tout entier à la griserie de l'instant, et par là à la discontinuité, et le sentiment de la permanence de la vie ?

Dans l'ascenseur

« Le Ciel peut attendre » raconte l'histoire d'une vie, de la naissance à la mort, et cette vie est jugée par le Diable.

Le héros éprouve pour sa femme une passion profonde et durable, mais ne peut s'empêcher de jouir, instant par instant, de la vie qui passe. Avoir su apprécier la vie dans toute son étendue, l'avoir goûtée à la fois intensément et jusqu'à ses plus infimes sensations ne mérite que le Paradis, avec un petit stage au Purgatoire : l'hiatus entre le durable et l'éphémère n'a contraint le héros qu'à quelques mensonges légers. Le Diable y envoie donc notre héros. Mais, dans l'ascenseur qui l'y conduit, prend place une très jolie fille qui, elle, descend en Enfer (ce trait final est inexplicablement coupé dans la version du film exploitée en France). Notre héros redescend avec elle.

Pour un instant de plaisir, le Ciel, l'éternité, la femme adorée, les sentiments profonds, la permanence de la vie, tout cela peut attendre.

JEAN DOUCHET.

Roland Dubillard

● *Michèle Manceaux a tenté de faire parler l'auteur de « Naïves hirondelles », lancé par Ionesco et Roussin.*

DANS le minuscule et glacé Théâtre de Poche, il se jouait une pièce, « Naïves hirondelles », de Roland Dubillard. Chaque soir, l'auteur et trois acteurs jouaient cette pièce devant deux ou trois spectateurs. Il y avait à peu près autant de monde dans la salle que sur la scène, jusqu'au jour où André Roussin vint voir « Naïves hirondelles ». Il écrivit le lendemain dans « Le Figaro » un article, recommandant à son public d'aller applaudir le spectacle du Théâtre de Poche.

Ce que Marcel Aymé avait fait dans « L'Express » pour « Tchin-Tchin », de François Billetdoux, était renouvelé. Roland Dubillard,

(J.R. Roustan.)

ROLAND DUBILLARD.
« J'aimerais mieux être tout seul. »

dont Eugène Ionesco avait aussi vanté, dans « Combat », « *le talent insolite, drôle, tendre, désespéré* », devient presque un auteur à succès.

Maintenant, les manteaux de vison s'accumulent dans le vestiaire du Théâtre de Poche. On a rajouté des chaises dans la salle. De bizarres chaises Henri II en cuir repoussé, sur lesquelles s'assoient des spectateurs de quatre races : « Une race qui part au troisième acte, explique Dubillard. Une autre qui reste en réaction contre celle qui part. Celle qui subit et, enfin, celle qui participe. »

Roland Dubillard qui fut Grégoire (du tandem radiophonique « Grégoire et Amédée », la logique poussée jusqu'à l'absurde) est un insaisissable personnage qui regarde toujours là où vous n'êtes pas. Licencié de philosophie, il est acteur avant tout : « C'est le seul métier que je fasse spontanément, dit-il.

EXPOSITIONS

JEUX ET FUMÉES

PARIS nous offre en ce moment deux des plus gracieuses et amusantes expositions qui se puissent voir : l'une est consacrée au tabac (Musée des Arts décoratifs), l'autre aux Jeux et Jouets d'autrefois (Institut pédagogique national). Elles ont plus d'un caractère commun, en particulier la fragilité.

Le tabac, introduit en

(Réalités.)

PIPES EN ÉCUME (XIX^e).

France par Jean Nicot, en 1561, fut d'abord prisé : d'où les râpes, les moulinets et les tabatières indispensables à toute personne de la bonne société.

La Révolution fit triompher les fumeurs : en attendant d'être introduits dans le Jeu de Paume, les membres du tiers état tiraient sur leurs pipes. La pipe, dans toute sa fantaisie, régna au XIX^e siècle. Au XX^e, le cigare et la cigarette fonctionnels prennent le dessus : désormais, le tabac s'en va en fumée.

Quant aux jouets, ils pèsent si peu devant la férocité des enfants qu'ils survivent rarement à l'usage. Gardez-les, même s'ils semblent dénués de valeur : dans quelques années, ils constitueront une collection précieuse.

Le cheval de Troie

Est-ce parce qu'ils sont fragiles qu'on dit tabacs et jouets frivoles ? En tout cas, on se trompe. Ils ont pesé, parfois lourdement, sur l'Histoire. Si vous fumez — 46 milliards de cigarettes « grillées » en France par année — c'est parce que Catherine de Médicis prisait. Jacques I^{er} d'Angleterre fit décapiter sir Walter Raleigh moins parce qu'il avait participé au Complot des Poudres que parce qu'il avait introduit outre-Manche le tabac, que Sa Majesté abhorrait. La pipe servait, chez les Indiens, à signer la paix : elle accompagnait les grognards à la guerre.

Les jeux et jouets ne sont pas moins sérieux. C'est un jouet qui décida de l'issue de la première grande guerre occidentale : le cheval de Troie. Le nourrisson qui brandit son hochet répète le geste des initiés en transe célébrant le culte de Bacchus. La marelle, apportée d'Orient par les Phéniciens, devint l'un des jeux préférés des Basques : pour leur plaire, Henri IV, devenu roi de France, introduisit la marelle dans le blason royal. Peut-être le sort de la France eût été différent si Louis XIV n'avait pris le goût des armes en jouant, enfant, avec une armée miniature en argent (elle coûta 50.000 écus). Et ce fut avec des soldats de plomb fabriqués sur l'ordre de Napoléon, puis maquillés en Autrichiens après sa défaite, que le duc de Reichstadt chercha vainement à tromper son ennui.

LE JEU DE LA FRANCISQUE.

Cette adaptation vichyste du Jeu de l'Oie est un document étonnant sur la morale du pétainisme.

2. Confiance, va au 15. — 3. Découragement, retourne au 0. — 4. Esprit d'équipe, va au 7. — 5. Paresse, retourne au 0. — 7. Mouvements de Jeunesse, va au 21. — 8. Entraide, va au 21. — 9. Egoïsme, retourne au 0. — 11. Etude, va au 20. — 12. Hôpital, reste un tour. — 13. Culture physique, va au 16. — 15. Jardin familial, va au 19. — 16. Champion, va au 38. — 17. Imprudence, retourne au 12. — 19. Abondance. — 20. Prison, reste un tour. — 21. Solidarité, va au 29. — 22. Misère, reste un tour. — 24. Collecte agricole, va au 30. — 25. Intempérance, retourne au 12. — 26. Apprentis, va au 30. — 27. Marché noir, retourne au 20. — 28. Retour à la terre, va au 36. — 29. Colonie de vacances. — 30. Cuisine d'entraide. — 32. Mensonges, retourne au 20. — 33. Le métier, va au 40. — 34. L'oisiveté, retourne au 27. — 35. Gaspillage, retourne au 20. — 36. Vie heureuse. — 38. Mariage, va au 44. — 39. Service civique, va au 45. — 40. Maîtrise, va au 56. — 41. Désordres, retourne au 20. — 42. Bons d'Epargne, va au 58. — 44. Premier enfant, va au 53. — 45. Charte du Travail. — 46. Appât du gain, retourne au 20. — 47. Jeanne d'Arc. — 49. Deuxième enfant, va au 56. — 50. Attentisme, retourne au 22. — 51. Louis XIV. — 52. Ingénieur, va au 58. — 53. Discipline, va au 62. — 55. Bourreaux d'enfants, retourne au 20. — 56. Troisième enfant, va au 62. — 57. Napoléon. — 58. Chef, va au 63. — 60. Renégat, retourne au 22. — 61. Lyautey. — 62. Obéir.

Ainsi, nous aurions tort de ne pas prendre au sérieux la fumée des rêves et les divertissements e n f a n t i n s. C'est pourtant grâce à eux que l'Histoire, qui les ignore, a le plus de chances de n'être pas oubliée. Le jour viendra où il n'y aura plus de rois, de reines et de valets que sur les cartes à jouer et où il faudra regarder le couvercle d'une tabatière pour trouver l'image d'une guillotine.

Mince consolation — consolation quand même : les grands de ce monde, les cataclysmes les plus terribles, les problèmes les plus brûlants finissent en têtes de pipe ou en cases de jeu de l'oie.

PIERRE SCHNEIDER.

mais on ne me demande pas beaucoup de jouer. On croit que je ne veux jouer que ce que j'écris. »

Epuisé par la longue phrase qu'il vient de prononcer à voix basse avec la main devant sa bouche, Dubillard retombe dans sa rêverie. Je dis :

— Vous n'êtes pas bien ici (au café de Flore) ?

— J'aimerais mieux être tout seul.

— Est-ce que vous vous sentez bien parfois, quelque part ?

— Ah ! vous n'allez pas commencer à faire ma psychanalyse. Vous croyez à la psychanalyse, vous ?

— Pas beaucoup.

— Ah ! bon. Eh bien ! je me sens mal partout, si vous voulez savoir, et je ne supporte pas d'être avec plus d'une personne. A trois, j'ai immédiatement envie d'être la quatrième.

— Là, nous ne sommes que deux.

— Bon, fait Dubillard.

Il frotte ses yeux bleus, masse son visage élastique, triture ses cheveux fins.

— Est-ce que vous avez écrit d'autres choses ?

La voix de Dubillard a des accès de fièvre. Par moments, elle monte à 40°. Généralement, elle est à 36°.

— Oui, j'écris beaucoup. Mais je n'ai pas envie d'être lu.

A l'eau

— Pourquoi écrivez-vous ?

— Pour être avec. Vous permettez, il faut que j'aille donner un coup de téléphone.

Il revient une minute plus tard. « C'est pas libre. »

— Vous n'avez pas envie de partager, de faire participer ? Tout à l'heure, vous employiez ce mot.

— Oui, peut-être.

— De voir enfin les gens applaudir votre pièce, cela ne vous fait pas un peu plaisir ?

— Si. Cela fait si longtemps que je ne gagne pas assez d'argent. J'aimerais même que ce petit succès dure.

— Vous voulez bien me confier le manuscrit de votre pièce ?

— Pardon ?

— Est-ce que vous pourriez me prêter votre manuscrit pour noter quelques répliques ?

— Oui.

Silence. Dubillard enlève et remet ses lunettes. Il se frotte les yeux.

— Je suis désolée de vous imposer cette interview, mais...

— Oh ! je me demande comment vous allez pouvoir faire. Je suis désolé.

Silence. Nous sommes désolés. Il se jette à l'eau.

— Vous comprenez. Tout ça, au fond, ça me dérange.

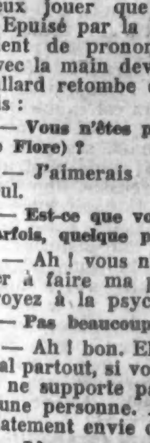
— Oui, je comprends. Passez-moi donc le manuscrit.

— Bien sûr. Bien sûr.

Il me tend sa tasse de café noir. Je lui montre le manuscrit.

— Oh ! pardon, fait-il, sans me donner le manuscrit, avant de repartir, pour la sixième fois, essayer de téléphoner.

MICHÈLE MANCEAUX.



Fin, élégant
COGNAC
PARIAS
UN BOUQUET INCOMPARABLE

Cabarets Dancings
ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants
JACQUES BREL
A LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39

CALAVADOS Réveillon dansant à la carte - Réservation
ELY. 27-28 - BAL. 95-38 - 40, av. Pierre-I^{er}-de-Serbie

LIDO 20 h. 30 DINER DANSE
23 h. LA REVUE "POUR VOUS"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. par personne donnant droit à ½ bout. de champagne

les petits pavés
vous proposent
POUR LE REVEILLON
leurs huîtres - la dinde
le poulet au boudin
AMBIANCE DOUCE
4, rue Bernard-Palissy
Réservations : LIT. 99-58

DISQUES

● **POUR CEUX QUI AIMENT J.S. BACH**, importation d'Allemagne par les soins de Lumen d'une série de cinq disques des cantates n° 127 et 171, 169 et 157, 175 et 100, 189 et 199 : une interprétation hors de pair pour ces enregistrements réalisés avec un soin tout particulier.

La qualité technique de la gravure et du pressage est à l'égal de la marque pilote Archiv, bien connue des spécialistes.

Disques Cantate Bach Studio, 33 tours, 30 cm. Numéros dans l'ordre : 641.209, CAN 12-01, CAN 12-02, 651.208 stéréo, 641.207.

● **POUR CEUX QUI AIMENT MOZART**, parution simultanée de deux versions des « Noces de Figaro ».

1° Edition Columbia. Album de quatre disques 30 cm, 33 tours, avec un livret italien-français, chanté en italien par Eberhard Wachter, Elisabeth Schwarzkopf et Giuseppe Taddei (Philharmonia Orchestra, sous la direction de Carlo Maria Giulini).

2° Edition Deutsche Grammophon. Album de trois disques 30 cm, 33 tours, avec un livret en italien, allemand, anglais, français, chanté en italien par Dietrich Fischer Dieskau, Maria Stader et Renato Capecchi. (Orchestre radio-symphonique de Berlin, direction Ferenc Fricsay.)

La version Columbia semble plus chaude et nuancée, plus « opéra-bouffe », tandis que la version Deutsche Grammophon est plus sérieuse, moins frémissante. Mais toutes deux servent admirablement l'art de Mozart.

Seul avantage en faveur de la version Deutsche Grammophon : trois disques contre quatre chez Columbia. Soit une différence de 31.90 NF.

Edition Columbia n° FCX 862 à 865 (accouplement ordinaire).

Edition Deutsche Grammophon n° LPM 18.697 à 699 (accouplement automatique).

● **POUR LES FANATIQUES DE BILLIE HOLIDAY**, voici le deuxième disque du « Billie Holiday memorial », dix-huit morceaux enregistrés de 1935 à 1938.

Ceux qui aiment moins la célèbre chanteuse apprécieront en tout cas les musiciens qui l'accompagnent : le pianiste Teddy Wilson et son orchestre avec Roy Eldridge, Ben Webster, « Chu » Berry, « Red » Allen, Cootie Williams, Johnny Hodges et, pour quelques « plages », l'orchestre de Billie Holiday avec Buck Clayton et Lester Young.

Disque Philips « Jazz Gallery », 33 tours, 30 cm, n° 47015 L.

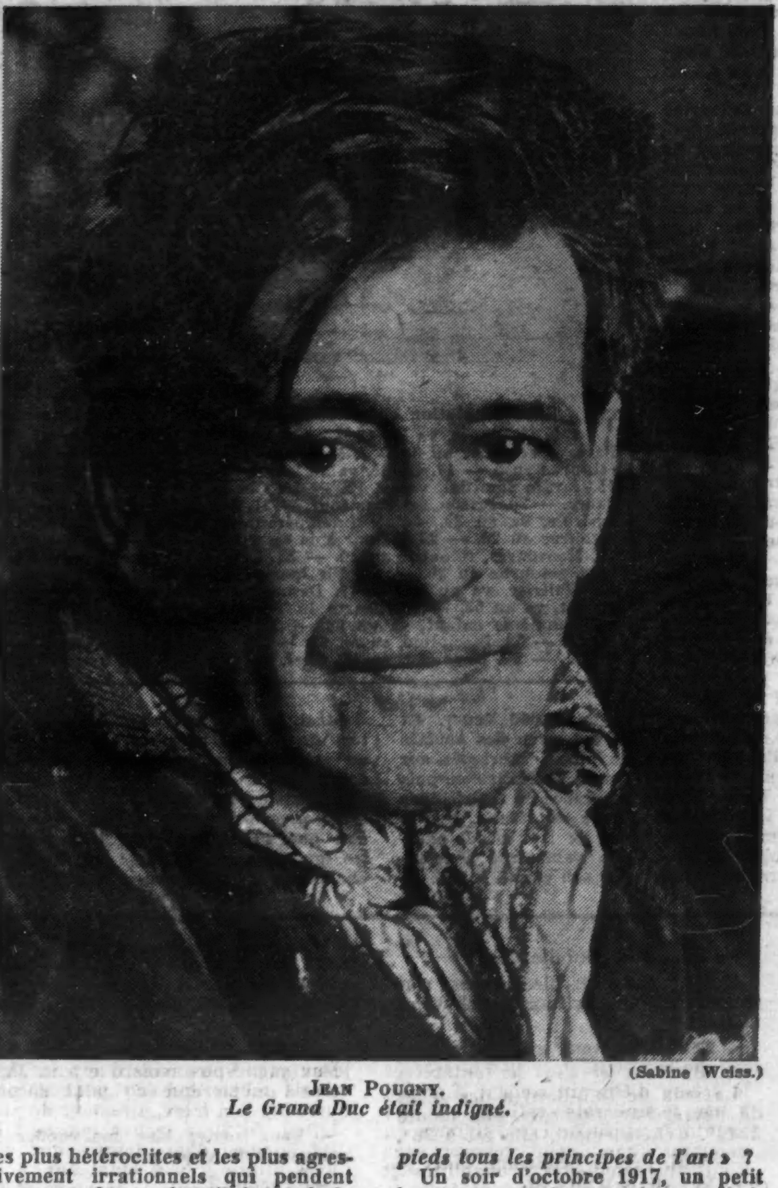
PICK-UP.

EXPOSITIONS

Jean Pougny

● *« Il portait toujours, sous sa veste grise, un renard rouge et furieux qui le mordait doucement en guise de hors-d'œuvre. »*

La Galerie Charpentier expose actuellement 227 toiles et dessins, et 6 sculptures de Jean Pougny. Au début du siècle, il ne s'appelait pas ainsi.



(Sabine Weiss.)

JEAN POUGNY.
Le Grand Duc était indigné.

LE poète Maïakovski, les sculpteurs Zadkine, Pevzner, les peintres Chagall, Malevitch : dans les années qui précédèrent la révolution russe de 1917, la présence tapageuse de ces jeunes gens insolites dans les rues de Moscou et de Pétrograd témoigne que l'ordre du temps des tsars, dans le domaine artistique aussi, touchait à sa fin. Beau comme un Prince de Grande-Bohême, les yeux sombres et rêveurs, le plus jeune d'entre eux, à Pétrograd, où son grand-père s'est autrefois installé venant d'Italie, prend, en 1910, le train pour Paris. Son nom est Iwan Puni et il a seize ans.

Quand, après deux ans d'absence, il revient en Russie, l'agitation est à son comble. Le cubisme et le futurisme se sont rencontrés dans les cénacles de Moscou et de Pétrograd et fécondent la marche orientale de l'Europe.

De l'abstraction géométrique au tachisme en passant par l' « action-painting », le monochromisme, le lettrisme et l'art informel, tous les procédés d'expression aujourd'hui exploités par des fabricants spécialisés ont été expérimentés en Italie, en France et en Russie, surtout en Russie, de 1910 à 1917.

Tramway W

L'ordre est menacé. Puni et ses amis, après avoir rompu avec « L'Union de la Jeunesse » jugée trop timorée et trop éclectique (elle va jusqu'à grouper des peintres d'esprit impressionniste), organisent le 3 mars 1915, à Pétrograd, une exposition baptisée « Tramway W ». C'est le nom du véhicule de transport en commun qui fait le tour complet de la ville. Le Grand-Duc en personne va présider la cérémonie de vernissage au Palais des Beaux-Arts. Brève présidence. A la seule vue des figures géométriques et des objets les plus hétéroclites et les plus agressivement irrationnels qui pendent aux murs, le membre éminent de la famille impériale crache par terre et tourne les talons. Mille cinq cents visiteurs, presque tous jeunes, se précicipent, le même jour, pour manifester l'intérêt qu'ils portent aux œuvres méprisées par le Grand-Duc. Le lendemain « Les Nouvelles de Pétrograd » s'indignent. Les bons citoyens écrivent aux journaux qui publient aussitôt leurs lettres. Elles posent toutes la même angoissante question : comment la Société Impériale des Beaux-Arts a-t-elle pu mettre ses salles à la disposition de *« présumés artistes qui foulent aux pieds tous les principes de l'art »* ?

Un soir d'octobre 1917, un petit homme trapu, chauve et les yeux bridés nommé Lénine sort de la gare de Pétrograd, monte dans une auto blindée et, sous le feu des projecteurs qui convergent sur lui, au lieu de prononcer le grand discours qu'on attend, déclare simplement : *« Camarades, la Révolution est là ! »*

Agents du désordre

Il reste à l'imposer. Pour le premier anniversaire de la Révolution, en octobre 1918, Pétrograd tremble sous le feu des canons de l'armée blanche.

Les « futuristes » savent que si la ville est investie, ils seront pendus par les « bonnes gens » qui les dénonçaient comme de dangereux agents du désordre, quelques mois auparavant.

Pendus pour pendus, ils décident de l'être — le cas échéant — dans une ville décorée à leur convenance. Et Pétrograd, qui ne s'appelait pas encore Léningrad, se couvre d'immenses panneaux peints dans la fièvre d'une inspiration résolument para-et même antiréaliste. Les bons sujets de l'ancien régime qui sont en train de devenir les mauvais citoyens du nouveau se signent, épouvantés.

Avec l'aide de l'Armée rouge qui fit le reste, l'art moderne vient d'entrer dans l'Histoire.

Mais, quelques mois après, les jeunes « futuristes » vont partir un à un pour Berlin, New York ou Paris, pour Paris surtout.

Et l'afflux massif des anciens « futuristes » russes dans la capitale française où ils rejoignent leurs camarades espagnols, italiens, allemands, anglo-saxons ou suisses transforme brusquement le caractère jusqu'alors à dominante latine de « L'Ecole de Paris ». Elle devient une véritable « Internationale de la Peinture ».

Dans cette Internationale, pour ne citer que deux exemples, Soutine apporte l'humanisme expressionniste et Chagall la fantasque poésie populaire que l'un et l'autre doivent aux peuples de l'Europe Orientale parmi lesquels ils sont nés.

Puni, qui n'est russe que par sa mère, trouvera moins facilement sa place dans cet orchestre international. Pourquoi ? Précisément parce qu'il n'a rien de spectaculairement exotique à proposer à l'inlassable dévoreuse de nouveautés qu'est l'Ecole de Paris.

Dans la corbeille

A partir de 1923, Iwan Puni, devenu Jean Pougny, est donc chez lui, mais tout en n'y étant pas encore. Ses compagnons d'adolescence déposent directement ou presque leurs somptueux cadeaux d'Orient dans la corbeille du goût français. Lui ne peut qu'évoluer à l'intérieur de ce goût qui est le sien, sans qu'il ait tout de même eu la possibilité de le laisser mûrir en lui comme s'il avait vécu en terre latine son adolescence et ses premiers âges d'homme.

« Il porte toujours, a écrit de lui son ami Victor Chklovski, *sous sa veste grise, un renard rouge et furieux qui le mord doucement en guise de hors-d'œuvre.* » Mais ce renard ne symbolise plus seulement l'ambition de juvéniles ardeurs révolutionnaires, il symbolise également une ambition démesurée dont il est à peine conscient et dont il est loin de deviner que, finalement, il la réalisera : devenir le Watteau du XX° siècle.

C'est devenu un poncif que de classer Pougny parmi les « intimistes » : un « sous-Vuillard ». La rétrospective de ses œuvres (de 1910 à sa mort, en 1956) qui vient d'ouvrir ses portes, pour trois mois, à la Galerie Charpentier, fait d'elle-même justice de ce jugement.

Pougny est un moderne. La démarche qui préside à l'élaboration de ses derniers tableaux est exactement la même que celle qui lui servait à motiver, jeune homme, ses productions « futuristes », mais c'est une démarche aboutie, réussie, humainement « réalisée ». Il s'agit toujours d'obéir au vieil adage : « Ne plus expliquer le monde, le transformer. »

La gaieté de ses tableaux, et notamment de ses « plages », n'exclut cependant ni l'humour ni le désespoir. Pougny s'apparente alors beaucoup plus à Toulouse-Lautrec, qu'il admirait entre tous, qu'à Vuillard dont l'humour est presque aussi — mais inconsciemment — féroce.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(Extrait de « Bonjour, Monsieur Pougny », sous presse aux éditions « Ides et Calendes ».)

LE FILM ILLUSTRÉ 6 nouveaux films par le texte et par l'image
En vente partout - 1 NF Le 1er et 15 de chaque mois

TRADUCTIONS

« Homo Faber » par Max Frisch

● *Le technocrate et l'inconscient : un roman-toboggan sur lequel, dit Maurice Nadeau, il n'y a qu'à se laisser glisser.*

MAX FRISCH est cet écrivain suisse de langue allemande qu'il ne faut pas confondre avec Friedrich Dürrenmatt, autre écrivain suisse de langue allemande. Ils ont pénétré en France ensemble et ils sont tous deux célèbres. Ils écrivent tous deux des romans et des pièces de théâtre. Ils sont tous deux caustiques à l'égard de leur patrie et de ses mœurs généralement enviées. Ils ne se ressemblent pourtant pas.

De Max Frisch, on se rappelle un gros roman, publié il y a quatre ans : « Je ne suis pas Stiller », qui roulait sur la double personnalité d'un homme, celle que la vie lui façonne et celle qu'il se choisit. Il y a quelques mois, on pouvait voir sur scène « Les Incendiaires », sorte d'allégorie politico-domestique bien impressionnante. Le registre de Max Frisch est étendu, mais ce qu'il préfère, c'est explorer les régions réputées ténébreuses de l'inconscient, l'envers des pensées, les assises des sentiments ; il semble notamment que les monstres débusqués par la recherche psychanalytique lui soient tout à fait familiers.

Sentiments et fatigue

« Homo Faber » (1) raconte l'histoire d'un ingénieur utilisé par l'Unesco pour l'assistance technique aux pays sous-développés. Il monte des turbines. A Caracas, par exemple. La plus grande partie de son temps se passe pourtant en avion, entre l'Europe et les deux Amériques, pour les contacts, conférences et rapports indispensables.

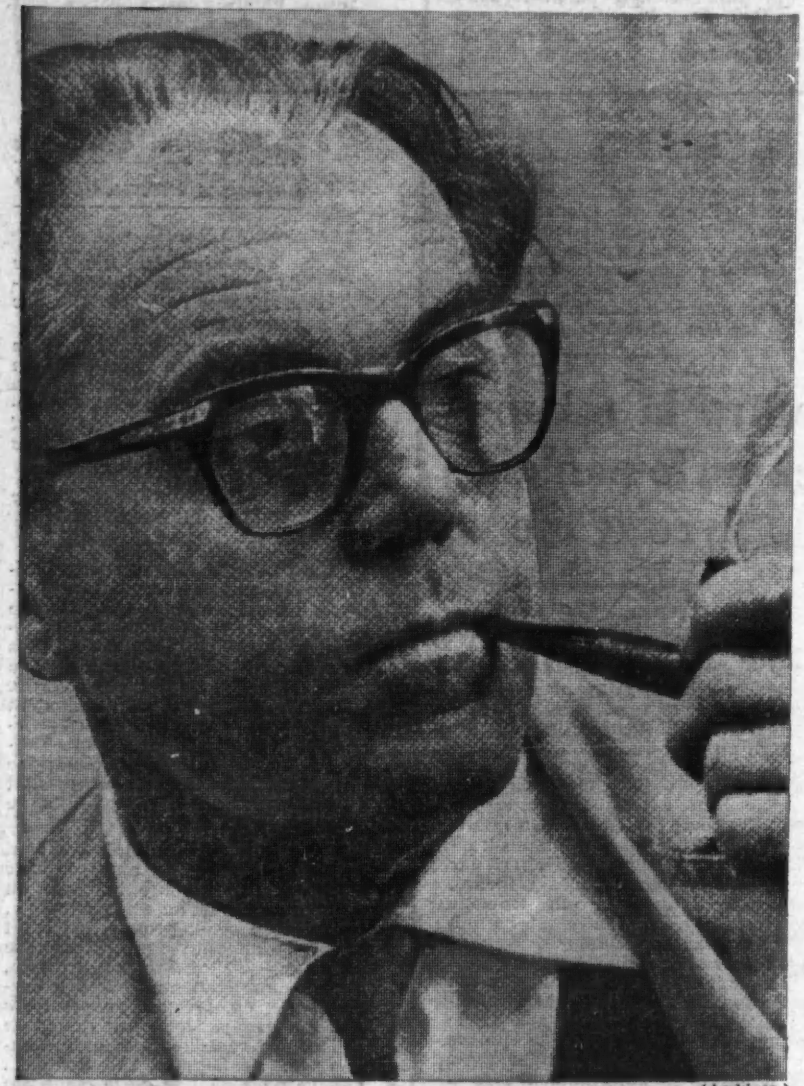
Walter Faber (Homo Faber est le surnom que lui donnait autrefois sa fiancée, mais patience, nous y viendrons) aime son métier et la vie que ce métier lui fait mener. Il croit à la science, à la technique et au bonheur qui en résulte pour les hommes. Un croquis lui en dit plus qu'un long rapport et il n'est pas de ceux qui invoquent la fatalité ou le destin quand on peut se fonder sur le calcul des probabilités ou les statistiques. Il est matérialiste et « efficient ». Il se vante de n'être jamais entré au Louvre et de tenir les différentes manifestations de l'art pour les efflorescences d'une civilisation efféminée.

Les spectacles les plus impressionnants de la nature peuvent être « réduits à leurs caractères matériels ou statistiques » (ainsi que les sensations qu'on risque d'éprouver dans le désert du Mexique quand un avion en panne vous oblige à y séjourner durant quatre jours et trois nuits) et, quant aux rapports humains qui ne relèvent pas de la hiérarchie des fonctions ou de la pro-

(1) Traduit de l'allemand par Philippe Pilliod. Gallimard éd., 248 pages, 9,50 NF.

une femme, par exemple, ils appartiennent à des catégories dont la connaissance vous met à l'abri de toute surprise.

Walter Faber n'est pas un imbécile. Ses limites garantissent sa force et la connaissance qu'il a des unes l'empêche d'afficher la suffisance qu'engendrerait l'autre. Il se tient à sa place et il n'est rien de plus ou de moins, en définitive, qu'un de ces millions de technocrates qui, par le monde, régissent notre existence. L'auteur le dessine à gros traits, mais on ne peut pas dire qu'il le caricature. Il existe, après tout, de ces célibataires endurcis qui ne peuvent pas vivre plus de trois semaines avec une femme, « sauf pendant les vacances », et qui, au moment des caresses, se disent *in petto* : « J'ai hâte de voir mes turbines », ou qui pensent à autre chose, ou qui sont persuadés que « les sentiments sont un symptôme de fatigue ».



(Archives.)

MAX FRISCH.
Du côté de Corinthe, une morsure d'aspic.

Oui, mais, et c'est là l'intérêt et la raison d'être du roman, il arrive à ce technocrate rationaliste des aventures si singulières, si hors du commun, que, pour relever sans doute du calcul des probabilités et de la statistique, elles ont tout de même de quoi faire chavirer l'entendement. Les retracer dans leur enchaînement diabolique nous mènerait loin et gâterait le plaisir du lecteur. Il faut croire qu'elles ont ébranlé jusqu'à notre héros pour qu'il les consigne après coup, et alors qu'il lui reste peu de temps à vivre, dans ce qu'il appelle, avec l'auteur, « un rapport ».

Un avion en panne

Il y a beaucoup de faits importants dans ce rapport, mais le fait essentiel, le nœud du drame, l'événement statistique rarissime, c'est que Walter Faber a couché avec sa fille. Sans le savoir ? Heu... Peut-être en le sachant, ou en se cachant qu'il le sait. Non, décidément, les choses sont moins simples que ne se les figure un ingénieur requis pour l'assistance technique aux pays sous-développés.

Suivez-moi bien. Un avion, donc, tombe en panne dans le désert du Mexique. Votre voisin est un Allemand qui se rend au Guatemala pour y visiter son frère, directeur de plantation. Or il se trouve que ce frère est le mari d'une femme que vous avez aimée il y a vingt ans, à qui vous avez promis le mariage et fait un enfant que vous n'avez jamais vu. Qui vous empêche de tomber amoureux de cet enfant, une belle fille, ma foi, sur un bateau qui fait route vers l'Europe ? Elle retourne en Grèce où est sa mère. « Permettez que je vous accompagne. » Du côté d'Avignon, avant de passer à la visite des villes d'Italie... oui. C'est elle qui l'a voulu, qui s'est précipitée, cheveux au vent, haletante, dans la chambre du quinquagénaire. Il s'était bien gardé, le filou, de l'interroger sur cette mère dont il redoute, précisément, qu'elle ne soit Hanna Landsberg, la femme qu'il a aimée. Filou ? Non, même pas. C'est plus compliqué que cela. Il a agi comme si le menait une fatalité, comme s'il obéissait à un destin, lequel, désormais, n'a pas fini de disposer de lui.

En effet, du côté de Corinthe, sur une plage, la pétulante Sabeth est piquée par un aspic. Walter se précipite, dans un trop simple appareil. Sabeth tombe à la renverse, au bord d'un talus, et se rompt littéralement le cou. Elle mourra de cela, alors qu'on la soigne pour la piqûre. Quant à Hanna Landsberg, voici qu'elle fait une solennelle entrée. On imagine la suite. Elle est affreuse. Mais affreuse également la fin qui attend le père incestueux, retourné entre temps à New York, et qui, pendant quelques jours, à Cuba, découvre le mensonge et la fragilité des principes sur lesquels il a bâti sa vie. Trop tard. Atteint d'un mal qui ne pardonne pas, il retourne en Grèce, pays des dieux, pour expier.

La vie « lolitesque »

L'auteur a mis quelque malice dans ce récit qui tourne tantôt à la fable, tantôt au conte philosophique avec grand remuement de symboles. Ce n'est pas par là qu'il touche. Pas plus que par cette moralité un peu simple et fort antique selon laquelle qui veut gagner sa vie la perdra, comme dit à peu près l'Evangile. Tout cela, et jusqu'à ce surnom transparent d'Homo Faber, c'est un « bâti » de couturière qui disparaît dans le vêtement achevé. Et le vêtement, le tissu du conte, c'est, par exemple, quelques peintures saisissantes, hallucinantes.

Celle d'un amour à l'américaine : Walter avec son amie Ivy, appartement et jardin en terrasse, Studebaker couleur framboise, saouleries, solitude et sensualité. C'est la marche dans le désert marécageux, sous un ciel livide, du Guatemala, pour tomber à la fin sur un pendu qui se balance au bout de son fil de fer et que guettent les urubus, dégustateurs de charogne. C'est la cour que fait un quinquagénaire à une beauté de vingt ans qui l'excite, sur un bateau, entre ciel et mer, pendant des jours et des jours. C'est la vie « lolitesque » que mènent les amants dans des lieux consacrés par l'art ou l'histoire.

L'aveu à la mer

L' « accident » enfin, cette morsure de vipère dans la chaleur de midi, au bord de l'eau bleue, et tout ce qui s'ensuit, avec une rapidité folle, dans un décor de tragédie antique qui côtoie le sordide : l'aveu à la mer reconnue comme l'ancienne fiancée, le déferlement de la honte, du désespoir, la vie subie comme un écrasement. Mais voyez comme la nature humaine est élastique : tout rebondit encore une fois, faiblement il est vrai, avant que les mannequins re-

→

GRAND PRIX DU ROMAN
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
PHAM VAN KY
Perdre la demeure
nrf

PRIX FÉMINA
HENRI THOMAS
Le promontoire
nrf

A PROPOS

FROMAGES

par ROBERT KANTERS

Il n'est bruit que des fromages. Non point de ces fromages qui, depuis que le bon La Fontaine y installa un rat, sont synonymes de prébendes et de sinécures. On sait bien que nous vivons sous des princes trop ennemis de ces fromages-là.

Non parce que nous lisons dans Littré : « Manger du fromage, être mécontent », le peuple est sur ce point pâte molle ou pâte pressée. Et d'ailleurs parce que Littré dit encore : « Faire des fromages, jeu des petites filles qui, tournant rapidement sur elles-mêmes, se baissent tout à coup, si bien que le jupon se gonfle et présente une forme ronde, comme celle d'un fromage », nous voyez-vous disant : « Mlle Bardot fait des fromages » ? Non, il s'agit des fromages au propre, des vrais fromages qui intéressent deux grands corps de l'Etat, la Magistrature et l'Eglise.

Justice de classe

Les fromages sont heureux, il y a une justice pour les fromages, le procureur général Raymond Lindon vient d'en publier le code, « Le Livre de l'amateur de fromages » (1). Et il y a une religion pour les fromages, le R.P. Maurice Lelong o.p. vient d'en publier la Bible, « Célébration du Fromage » (2).

Vous me direz que du point de vue des fromages, avec ses indications sur les meilleures saisons, sur les vins d'accompagnement, ce code-là est surtout un art d'être mangés. Eh bien ? Si le recensement des fromages ne semble pas très au point (en trois lignes p. 7 on passe de 483 à 443 comme si cela n'avait pas plus d'importance judiciaire qu'un dosage d'arsenic), que de soins pour fixer leur identité !

Savez-vous que le seul roquefort a fait l'objet de décisions des tribunaux correctionnels de Marseille, de Millau, de Lodève, des tribunaux civils de la Seine, de Lyon, de Saint-Affrique, des cours d'appel de Montpellier, d'Aix, de Nîmes ? Et de même pour le gruyère de Comté, pour le gex-septmoncel. Justice de classe d'ailleurs, on a le regret de le dire, non point que le procureur Lindon soit de ces Fouquier-Tinville qui font rouler les têtes comme boules de Hollande, mais l'humble reblochon, le démocratique camembert ne sont point protégés...

Ils iront au ciel avec le père Lelong, qui est démocrate, lui, et le fait bien voir dans la plaquette et le sermon qu'il a consacrés au maroilles pour son millénaire. Le bon père ne peut pas sentir François Mauriac (le maroilles se mange surtout avec de la bière, si j'en crois Lindon, ou avec des vins dont la liste est d'ailleurs radicalement différente selon que l'on consulte la Cour ou l'Eglise : mais jamais avec du bordeaux), ni ces aristocrates dont la mémoire est réveillée par une madeleine trempée dans le thé : quand on est peuple, on a des souvenirs qui puent et qui puent le maroilles.

Pour un peu, le bon apôtre demanderait au général de Gaulle, qui est un peu de la région, d'imiter le vœu de Louis XIII en consacrant la France au maroilles. D'autant qu'il y a aussi une politique internationale des fromages.

Regardez la carte. Dans notre « minuscule hexagone », quelle variété ! Tandis que l'Amérique du Nord est « ignorée de tous les fromages vivants, les pâtes molles, les pâtes persillées ou les fondues ». Les Etats-Unis ne connaissent qu'un pseudo-hollande, autant dire un machin. Et le bon père, qui se moque chrétiennement des franciscains américains réduits à déguster des assiettées d'ice-cream le vendredi saint, semble bien persuadé que si nous n'avons pas la bombe atomique, ou si peu, ceci tuera cela, et le maroilles l'emportera au jour du Jugement.

L'ordre règne entre la mimolette et le chabichou, le nantais du curé et le poivre d'âne

Saint-Denis

Espérons-le. Je sais bien que le père Lelong lui-même nous rappelle que le lait caillé offert par Abraham à ses célestes visiteurs, première mention du fromage dans la Bible, n'a point suffi à faire épargner Sodome. Mais c'est déjà beaucoup de savoir que dans la république des fromages, au moins, l'ordre règne, entre la mimolette et le chabichou, entre le nantais du curé et le poivre d'âne... Et que Dieu nous fasse la grâce de nous admettre dans son paradis où nous serons accueillis par le procureur Lindon, le pèse-fromages de la justice à la main, et par le père Lelong qui portera son maroilles comme saint Denis porte sa tête...

(1) Raymond Lindon. « Le livre de l'amateur de fromages » (Robert Laffont, 128 p., 25 NF).

(2) Maurice Lelong o.p. « Célébration du Fromage » (Robert Morel, au Jas du Revest-Saint-Martin, Haute-Provence).

---

tombent et s'étalent dans la poussière. Pauvres de nous !

Max Frisch est aussi un technicien à sa manière. Alors que nous savons presque tout dès les premières pages et que nous devinons le reste, nous allons de découverte en découverte selon les lois éprouvées du suspense. Il a une façon à lui de disposer courroies et engrenages qui fait que tout marche rondement à l'intérieur d'une nature émiettée, d'un temps concassé et souvent placé cul par-dessus tête, d'une histoire infiniment rapiécée. On est dans le toboggan, il n'y a qu'à se laisser glisser.

MAURICE NADEAU.

DOCUMENT

« Médecin à Auschwitz » par Miklos Nyiszli

● *Kafka ou « Alice au pays des merveilles » ?*

« Le régulateur du tirage de la cheminée doit être ouvert avant l'alimentation des deux générateurs à coke...

« ... Quand les chambres d'incinération sont bien chauffées au rouge (environ 800° centigrades), les cadavres peuvent successivement être introduits dans les trois chambres... »

(Instructions pour l'usage du four d'incinération.)

En mars 1944, alors que les Anglo-Américains sont en train d'investir l'Italie du Sud, que l'Armée rouge approche et qu'un autre débarquement se prépare sur les côtes de France, l'Armée allemande, avec la complicité et l'appui des « Croix fléchées » de Szalasi — l'équivalent hongrois des croix gammées — occupe le territoire hongrois et entreprend l'extermination systématique des Juifs. Des convois sont aussitôt acheminés vers les camps dits de rassemblement.

L'auteur de ce livre (1), le médecin Miklos Nyiszli, a été ainsi déporté à Auschwitz. Il conte l'arrivée au camp : les gens qu'on « sélectionne », partagés en deux groupes, et dont certains s'en vont aussitôt prendre un bain — « c'est l'usage ». Au loin, s'élève « *une immense cheminée carrée bâtie en briques rouges... Ce qui me frappe le plus,* remarque Nyiszli, *ce sont les immenses flammes qui s'échappent du sommet... l'odeur nauséabonde de la chair qui brûle et des cheveux qui grillent...* » Et cependant, personne ne comprend, personne n'ose imaginer.

Le chef des SS, le sélectionneur aussi, est également médecin : la grande mission du docteur Mengele consiste à expérimenter sur la grande réserve humaine dont il dispose, pour démontrer l'infériorité de la « race » juive et, conjointement, la supériorité et la noblesse de la race en chemises brunes. Le docteur Nyiszli, spécialiste d'anatomie pathologique et médecin légiste, est ainsi sélectionné pour participer à ces recherches. Il fera partie du Sonderkommando.

Le Sonderkommando, c'est l'équipe de prisonniers — plusieurs centaines d'hommes — chargés d'assurer le bon fonctionnement des fours crématoires. Retranchés du camp dans des enclos isolés, leur vie est, si l'on peut dire, un peu meilleure que celle des autres prisonniers, mais — ils le savent, et le docteur Nyiszli le sait comme les autres — tous les quatre mois, le SS Mengele fait « relever » le Sonderkommando, c'est-à-dire le fait exterminer : de ce qui se fait à Auschwitz, il ne doit pas y avoir de témoin.

L'auteur va donc vivre cette vie de mort en sursis, mort-fossoyeur pourrait-on dire. Il s'en sortira, presque banalement, et ses seuls mots seront pour dire : *J'ai vu.* Tous les modes d'extermination — de la balle dans la nuque, désormais anodine, à l'asphyxie, au feu, à la piqûre dans le cœur des nouveau-nés — l'insurrection manquée du Sonderkommando et son châtiment ; les expériences absurdes du docteur Mengele ; le temps immobile des cauchemars et de l'absurde : on s'étonne qu'un homme ait pu survivre, oui, simplement survivre, à de telles expériences.

Car ce simple récit fait mal à l'âme (je dis bien : l'âme, et non le foie ou l'estomac). Inutile de préciser, évidemment, que ceux qui le liront ne se demanderont pas si le livre est bien ou mal écrit, ni d'autres calembredaines de cet ordre. Il ne s'agit plus de littérature.

Un caprice

Le plus absurde, bien plus, le plus horrible n'est pas, comme on voudrait le croire, le récit de ces agonies, de ces supplices, de ces morts. C'est, si l'on veut, le sentiment d'un caprice, et d'un caprice terriblement humain. Non seulement les caprices des SS, du docteur Mengele, cet homme étrange que l'auteur ne hait plus, ne trouve même plus antipathique, mais cet immense caprice qui paraît présider ici à une sorte de grand jeu futile.

Certains penseront aussitôt à Kafka et à sa colonie pénitentiaire. Pour ma part, ce serait plutôt à l'univers schizophrénique de « Alice au pays des merveilles », à ces personnages transformés en cartes à jouer, qui voltigent, voltigent, comme des feuilles mortes. Ce monde invraisemblable, ce vivant au-delà des SS et des fours crématoires ont-ils été, sont-ils ce monde à nous ? On souffre de le croire. On souhaiterait jeter une cloison de verre entre ces hommes — et tous, les victimes et les bourreaux — entre ce cauchemar et soi-même ; se persuader qu'il y a, d'une part, l'absurde, le cauchemar et la démence, et ailleurs, là où nous sommes, la clarté, le soleil, l'espace. Mais ces souvenirs l'interdisent.

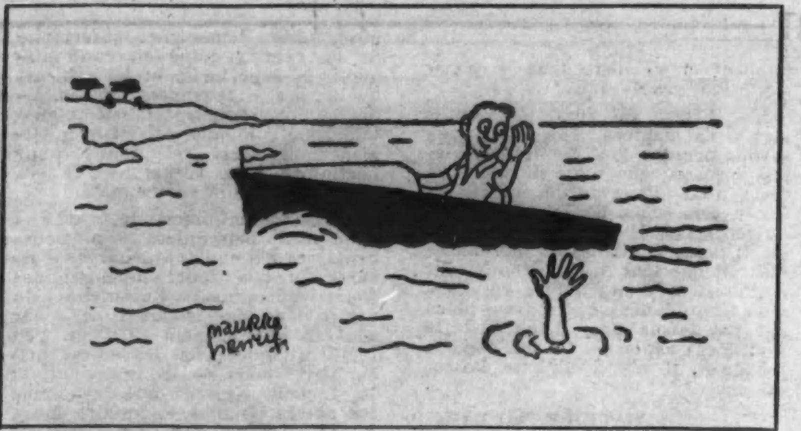
Ces caprices sont trop humains, ressemblent trop aux cauchemars des hommes. Comment philosopher encore après de telles évidences ?

ROBERT PARIS.

(1) Souvenirs d'un médecin déporté, traduits et adaptés du hongrois par Tibère Kremer. Julliard, 256 pages, 9,90 NF.

PRIX INTERALLIÉ
JEAN FERNIOT
L'ombre portée
nrf

PRIX GONCOURT
JEAN CAU
La pitié de Dieu
nrf



— Va donc, eh cocu !

HUMOUR

Arrabal, Ribaud, Maurice Henry, Topor

● ***Du culte du macabre à un catalogue de très mauvaises farces.***

ARRABAL, en mars 1958, fut un choc. On venait de voir son nom pour la première fois dans « Les Lettres Nouvelles » où était publié ce « Pique-nique en campagne », pièce en un acte qui pulvérisait à bout portant le mythe de la guerre sans employer les armes tapageuses de la colère, mais simplement les boulets glacés de l'humour. La pièce était courte, mais le choc fut violent pour quelques-uns. On en parla.

Virtuose de l'absurde

Puis on attendit. Et comme le talent finit toujours par s'imposer bon an mal an, contre le silence des critiques, contre l'indifférence du public, contre vent debout et marées mortes, Arrabal a fini par se faire un petit passé et même une sorte d'avenir. Ne pouvant songer à être prophète en son pays — cet écrivain de langue française est espagnol et très agressif — Arrabal a choisi tout naturellement la France. Cela lui permet d'y être publié et méconnu, alors que ses pièces sont régulièrement montées à l'étranger, particulièrement en Allemagne, en Scandinavie, en Belgique, en Angleterre et même aux États-Unis.

Après le premier tome de son Théâtre et deux romans, dont le dernier, « L'Enterrement de la Sardine », valait son pesant d'horreur, voici le tome II de son « Théâtre », sans doute le plus significatif (1) — comme on dit — de son œuvre : cinq pièces — « Le Tricycle », « Guernica », « Le Labyrinthe », « Pique-nique en campagne » et « La Bicyclette du condamné » — qui ne se ressemblent guère entre elles et donnent une idée précise du clavier de l'absurde sur lequel Arrabal joue en virtuose.

Hantise de la dérision perpétuelle d'un monde qui oscille entre le cauchemar et le vaudeville, héros demeurés hébétés au seuil de l'incompréhensible jeu qu'ont inventé les adultes, présence obsédante de la loi qui dérange l'ordre déjà troublé des choses, lutte à but perdu contre les rêves, les ambitions impossibles à décrocher ou l'échafaudage menaçant des valeurs établies, on trouve tout cela dans Arrabal, mis à vif dans le très beau texte de son Théâtre, résumé dans la préface que Geneviève Serreau lui a accordée.

Cela dit, pour « expliquer » Arrabal, était-ce lui rendre un tel service que d'appeler à la rescousse Kafka et Vitrac, Beckett et Jarry, avec lesquels on se propose de lui découvrir des affinités ? A ce prix-là, on aurait également pu citer

Vian et Ionesco, Obaldia, Prévert et Pinget, bref tout le bataillon de l'absurde.

Côté « La Cour » (2) signé André Ribaud, illustré par Moisan, le ton change : des reflets inquiétants de l'humour, nous passons aux étincelles rassurantes de l'esprit. On peut leur faire confiance : elles rassurent, elles plaisent, elles séduisent ces mêmes lecteurs que le second degré et le culte du macabre ne peuvent que rebuter. C'est dire que « La Cour » est promise à un succès certain.

Succès qui n'étonnera personne. Il y a longtemps que cette « Chronique du Royaume » publiée chaque semaine dans « Le Canard Enchaîné » a ses fanatiques ou ses simples lecteurs. Les chroniques de Ribaud se nourrissent exclusivement d'actualité à la petite semaine, de détails parfois érodés par le temps et de bribes dont on ne retrouve plus très bien le nerf vital. Car il faut bien reconnaître que cette longue histoire élyséenne, vide de bruit et de fureur, simplement lardée de trépignements gouvernementaux, d'incidents médiocres qui se veulent plus gros que des événements, de mots pour rien et de maux ignorés, a en bien des endroits beaucoup moins d'intérêt qu'on ne pourrait le croire. Il paraît que l'impertinent André Ribaud n'est pas un très bon sujet de Sa Majesté. Eh bien ! tout compte fait, cette V^e^ République n'est pas non plus un tellement bon sujet.

Mais Ribaud a, on le sait, de la patte. Il a aussi sa licence de lettres, et cela se sent. Il a à son actif dix-sept ans de chasse à l'information et cela se sent également. Il a eu l'idée simple, et frappante, de la rédiger en un français démodé et châtié imité de Saint-Simon. Ribaud tire ses effets de ce procédé, avec une seule corde à son arc, mais une corde bien tendue.

L'art d'aller trop loin

Au sommaire de cette fin d'année, deux preuves de la vitalité du dessin humoristique. Une rétrospective de Maurice Henry (3) qui va de 1930 à 1960, cela pour nous permettre de survoler à vive allure l'œuvre d'un pionnier de l'humour moderne. Et chez le même éditeur, une « Anthologie », malheureusement un peu mince, de dessins de Topor qui est, avec Ylipe, la grande révélation depuis la bombe S (lire Siné) en 1956.

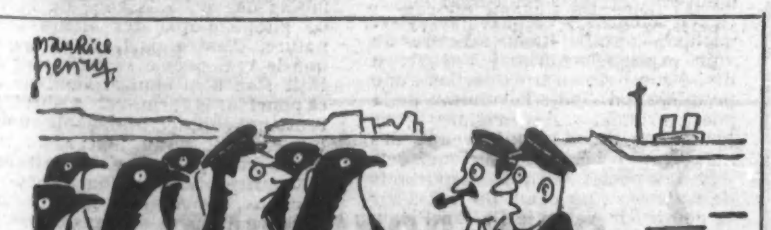
De Maurice Henry, célèbre et célébré, il n'y a guère de surprises à attendre. Simplement la preuve par quelques centaines de dessins remarquablement choisis qu'il avait déjà conquis son style et son terrain d'attaque en 1934, donc à une épo-

→

(1) Julliard, 240 pages, 12 NF.

(2) Julliard, 216 pages, 12 NF.

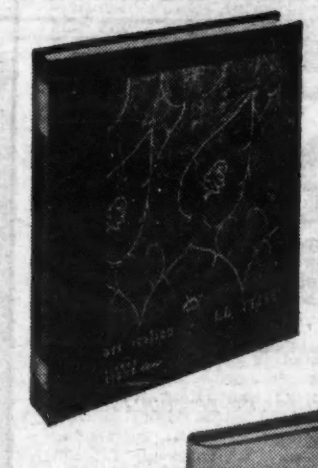
(3) Pauvert, 224 pages, 21 NF.
(4) Pauvert, 64 pages, 6 NF.



— Mais si, il faut venir avec nous, votre famille vous attend depuis quinze ans.

2 livres

somptueusement illustrés. Les plus grands artistes italiens (Ghirlandajo, Pisanello, Botticelli...) ont pris goût à créer eux-mêmes des tissus ou à en reproduire la magnificence dans les costumes dont ils parent madones ou princes chevauchant ● De la pureté des lignes romaines au baroque de la lustrerie de Venise et de Murano, l'art du Verre se développe avec une diversité et une richesse incomparables. Art italien : LE TISSU, par Antonino Santangelo — LE VERRE, par Giovanni Mariacher. Chaque volume, format 29 x 25, 228 pages, 30 pl. noir, 90 pl. hors-texte en couleurs, 150 NF.



Les beautés du Verre et du Tissu fournissent une inspiration majeure à un genre que présente Charles Sterling, Conservateur au Musée du Louvre. LA NATURE MORTE de l'Antiquité à nos jours, format 26 x 22, 328 pages, 120 pl. noir, 37 couleurs, 78 NF.

"... Rien qu'un verre que traverse un rayon de soleil, un fruit ou une fleur à côté... humbles ou superbes, voici les compagnons silencieux de notre vie".

TISNÉ *éditeur*

que où seule la gaudriole faisait la loi en un grand déploiement de belles-mères, de petites femmes en combinaison et de gauloiseries. On y découvre un Maurice Henry multiforme ; surréalisant parfois, polémiste par conviction, poète à ses heures, onirique dans ses meilleurs moments, grand dévoreur de « non-sens » bien souvent et particulièrement en forme quand il allie son dessin un peu trop « gentil » à sa cruauté mentale pour déboulonner des mythes aussi sacrés que le Christ, la mort, les Beaux-Arts ou la Police.

Quant à Topor, prix de l'Humour 1961, encore mal connu, presque méconnu, adoré par les uns, vomi par les autres, il reste encore à découvrir. Et ce n'est pas sans effroi que la plupart des lecteurs le découvriront. A tous ceux qui croyaient avoir vu toutes les images, Topor aura appris qu'il n'y a décidément aucune frontière dans l'art d'aller trop loin. Et depuis « Les Masochistes » (5) jusqu'à ses derniers dessins, Topor aura miraculeusement réussi à se battre lui-même sur son propre terrain : celui de la démence et de la désintégration d'un monde qu'il semble considérer comme un simple catalogue de très mauvaises farces, dans lequel nous sommes insérés de force, à titre de bourreaux et de cobayes.

Un certain Flora

Un mot encore pour rendre à l'art ce qui appartient à l'art : mal diffusées en France, les éditions Diogenes (Zurich) viennent de publier le dernier recueil d'un certain Paul Flora, caricaturiste autrichien, sous le titre « Der Zahn der Zeit ». Recommandé aux chercheurs, car le livre est difficile à trouver. Egalement recommandé à ceux qui ne jurent que par Steinberg : quand il est en forme, Paul Flora a la plume assez habile, l'arabesque assez fulgurante et le trait assez génial pour égaler certaines réussites du même Steinberg.

JACQUES STERNBERG.

(5) Le Terrain Vague, 72 pages, 7,50 NF.

LIVRES D'ART

« LES FEMMES CÉLÈBRES »

« IL ne faut pas choisir entre les femmes : aucune ne vaut rien. » Cette phrase définitive est de Plaute et elle ouvre les 1.000 pages que Lucienne Mazenod consacre aux femmes célèbres.

L'éditeur a d'ailleurs le courage du paradoxe : deux autres citations qui se trouvent à côté de celle de Plaute nous avertissent que « la femme est ce qu'il y a au monde de plus corrupteur et de plus corruptible » (Confucius) et que « les femmes et les parfums sont subtils : aussi faut-il les enfermer » (Mahomet).

Nantis de ces avertissements, dus aux représentants des civilisations les plus diverses, nous nous consacrons quand même à l'étude des belles qui, de la Vénus de Milo à Brigitte Bardot et d'Aasland (Aaslaug) à Zuloaga (Elisa Elvira), enchantent et empoisonnent notre existence.

Cette encyclopédie les classe dans des chapitres fort divers : les femmes de lettres, les saintes, les sportives et les femmes de science côtoient les grandes amoureuses. Et l'on sent que ces milliers d'exemples tentent de nous convaincre que Plante, Mahomet, Confucius et bien d'autres, dont les pensées se trouvent en exergue, se sont tous trompés et que seul Lessing a eu raison lorsqu'il a affirmé que « la femme est le chef-d'œuvre de l'univers ».

(Archives.)

SÉVERINE.
Plaute, Mahomet...

n° 463 S.A. AU CAPITAL DE 1 970 000 NF — FONDEE EN 1920

BANQUE IMMOBILIA

crédits jusqu'à 7 et 10 ans — *Possibilités de remboursement anticipé avec ristourne d'intérêts.*

pour achat d'appartements anciens — *de pavillons et d'immeubles*

réponse en 3 jours — *Assurance vie-maladie comprise. Crédit atteignant 75% du prix.*

prêts possibles — *Résidences secondaires. Parts et actions de Sociétés Immobilières. Terrains et Murs de boutique*

étude des demandes — *de consolidation des prêts notariés.*

25, BOULEVARD MALESHERBES — PARIS 8e — ANJOU 48-65

POÉSIE

« Verbe et Vertige » par Alain Bosquet

Faut-il reprocher à Bossuet de n'avoir pas mâché de haschich ?

« VERBE ET VERTIGE » (1) est un ouvrage à ne pas mettre entre les mains de tout le monde, je veux dire de n'importe qui, surtout si les mains en question sont celles d'un candidat au baccalauréat : selon Alain Bosquet, en effet, la poésie, la vraie, la bonne, l'incomparable, la poésie, quoi, commence avec Nerval et Baudelaire et ne trouve qu'aujourd'hui ses hérauts : Saint-John Perse, Henri Michaux, Yves Bonnefoy et quelques autres. Cette manière de voir explique pourquoi Bosquet a divisé son livre en trois parties : une première qui étudie l'évolution de la poésie française, des origines à nos jours, une seconde qui groupe des monographies critiques sur quelques-uns des poètes les plus importants de ce temps ; un choix de textes sur la poésie, de Valéry à Gaétan Picon, compose la dernière partie.

Un procès

Naturellement, le propos de l'auteur est des plus sérieux. Le procès qu'il intente à la poésie française, du XVIe au XIXe siècle, n'a de sens que parce que l'auteur veut donner à entendre, comprendre cette poésie d'aujourd'hui qui, toujours difficile, souvent obscure, rebute les âmes simples. De là que Bosquet, dans la poésie du passé, condamne ces vices dont les poètes contemporains se gardent : les rimes, les soupirs amoureux et les paysages. Non pas que le surréalisme fût la panacée. Bosquet rejette avec la même vigueur « les licences excessives de l'imaginaire ». Mais alors, où est la poésie moderne (la vraie) ? Quels traits la définissent ?

Bosquet croit pouvoir en nommer trois (et même quatre). La poésie moderne : 1° illustre « une définition cosmique de l'homme » ; 2° s'érige en « concurrente de la science et de la philosophie » ; 3° permet plusieurs explications ; 4° reste poétique dans les traductions.

La même exaltation

Une définition (surtout s'il s'agit d'une définition de la poésie) donne toujours à sourire, mais on reconnaîtra à celle-là quelques mérites qui ne sont pas minces ; il est vrai que le poète de nos jours ne nous intéresse qu'à proportion qu'il offre une vision personnelle du monde et des rapports de l'homme et du monde, par la suite, nous attendons de la poésie moins une connaissance de l'intime de l'homme que des lueurs sur sa nature, d'autre part, il est évident que le vrai poème se reconnaît à ce trait : on n'en épuise jamais le sens et pourtant la forme est la plus rigoureuse qui soit, irremplaçable au point que substituer un mot à un autre altère son pouvoir ; on sait enfin, qu'à lire Saint-John Perse ou Michaux, les Anglais, les Allemands éprouvent la même exaltation que nous.

Certes, les partis pris de Bosquet, qu'on peut dire « modernistes », sont parfois irritants : faut-il reprocher à Bossuet de ne pas avoir, comme Michaux, mâché du hachisch ? Et que Valéry n'ait pas connu la bombe atomique (il s'en est fallu de peu), sa poésie nous touche-t-elle moins que celle de Popa ? Reste que « Verbe et Vertige » sera lu par ceux que préoccupe la poésie moderne dont les arcanes, après ce livre, sont un peu plus clairs.

THOMAS LENOIR.

(1) Ed. Hachette, 357 p., 18 NF.

(Archives.)

AGNÈS SOREL.
...et Confucius...

(Archives.)

AMELIA EARHART (*).
...se sont tous trompés.

HISTOIRE

« Un bourgeois sous trois républiques » par Ch. Braibant

● *Mémoires d'un libéral.*

QU'UN bourgeois parle et prenne la parole, la chose est malgré tout plus rare qu'on ne croit. Et sans doute est-ce là une vertu première que Ch. Braibant (1) pratique avec talent : assez conscient de son état ou de sa situation pour ne les point mettre entre parenthèses ou les oublier, il s'efforce de parler un langage de transparence, comme pour être compris jusque chez les non-bourgeois. Ainsi, plutôt qu'un mémorialiste, Ch. Braibant serait-il un narrateur.

Des Thomas Mann

« Je suis né le... » C'est là un de ces livres qui s'ouvrent sur une date de naissance : une façon de dater, si l'on veut, et le style et le ton. Quoiqu'il ait vécu « sous trois républiques », destiné peut-être à en connaître une « quatrième », Ch. Braibant apparaît ici comme un homme de la III[e]. Et ce, non seulement parce que sa formation, ses années d'apprentissage sont contemporaines de l'affaire Dreyfus, contemporaines aussi du « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine », mais surtout parce que ce « bourgeois » représente un moment de « l'esprit bourgeois », dans ce que ce dernier avait de meilleur, et, parfois, sinon de révolutionnaire, de progressiste : un libéralisme humaniste et, quelquefois, humanitaire — un certain style de culture et de vie qui a produit, dans ses moments suprêmes, des Thomas Mann, des Max Weber.

Ch. Braibant appartient, en effet, à cette bourgeoisie libérale qui, par exemple, chercha à s'opposer à la politique coloniale de Jules Ferry. Le colonialisme — et l'on sent combien toutes les crises coloniales de la France furent et restent, pour lui, autant de crises personnelles ou presque — lui apparaît comme un élément illogique et absurde, voire une sorte de trahison des vocations de la nation. On ne trouvera certes point ici d'analyse de classe ou simplement économique de faits comme le colonialisme, la fièvre boulangiste ou l'affaire Dreyfus, mais plutôt un mélange d'indignation et d'étonnement douloureux et l'on découvrira que Ch. Braibant est de ceux qui croient à la magie des mots sur les portes des mairies : « Liberté, Egalité, Fraternité ».

Presque inentamé

Témoignage précieux, donc, que celui de ce libéral. « La bourgeoisie, écrit Marx, a joué un rôle révolutionnaire » : survivant de cette bourgeoisie, le groupe auquel appartient Ch. Braibant se découvre incapable aujourd'hui de jouer un tel rôle et le découvre avec un mélange d'angoisse et de résignation. C'est là une tristesse que l'on pourra comprendre, sinon partager : celle d'un humanisme, de ce qui voulait être un humanisme, qui découvre n'être pas parvenu à ses fins, avoir été trahi, et trahi par les siens. L'Italie, vers 1920, connut un phénomène de cet ordre : des libéraux, bourgeois « inconséquents », qui voulurent faire œuvre d'humanisme et de rénovation. Ils furent les premiers à tomber sous les coups du fascisme.

Ce bourgeois qui, ainsi, traverse, presque inentamé, trois républiques, n'appartient déjà plus à cette Histoire qui se fait. Et ce détachement est l'occasion d'un témoignage : témoin à charge des crimes de sa classe, à décharge des intentions, ce libéral.

ROBERT PARIS.

(1) Ed. Buchet-Chastel, 432 p., 16,50 NF.

ROMANS

« Le Vésuve » par Emmanuel Roblès

● *Toutes les qualités du conteur authentique.*

UN Algérien, d'origine « européenne » comme on dit maintenant, découvre l'Europe à la faveur de la campagne d'Italie à laquelle il participe en 1943. Il a été blessé, il est convalescent : une chose l'obsède, les femmes.

Mais Longereau a ceci de commun avec bien des Méditerranéens dévorés par la sensualité, c'est qu'il est aussi une sorte de puritain. Si charnelle que soit sa passion pour le moment indifférenciée, aucune des filles à soldats que la misère napolitaine conduit à la prostitution ne saurait l'assouvir. Tandis que ses amis, équilibrés, jouisseurs et raisonnables changent chaque jour de compagne, Serge attend. Il sait qu'il doit rencontrer Sylvia. Il la rencontre.

Le plus noble des soucis

Mais Sylvia mériterait davantage d'être Sicilienne que Napolitaine : elle est, en effet, la femme d'un seul homme, éprise d'absolu, incapable d'accepter aucun compromis, sauvage Antigone mais qui aurait les apparences d'Hélène de Troie. Sylvia voudrait que Longereau déserte, comme le héros de Hemmingway dans « L'Adieu aux armes ». Mais le lieutenant, après en avoir accepté le principe, s'y refuse. Il retournera au feu et sera à nouveau blessé.

Ce retour d'Emmanuel Roblès (1), après un trop long silence, force la sympathie. Ce mot n'a rien, à mes yeux, de condescendant. Ce qui touche le plus, en effet, chez l'auteur de « Montserrat », c'est la modestie artisanale, le courage du feuilleton, bref toutes les qualités qui sont celles du conteur authentique. Comme le Balzac des débuts, comme Simenon. Comme eux, Roblès a le plus noble des soucis : se faire lire. Et il y réussit magistralement.

J. D.

(*) Séverine, née Caroline Rémy, journaliste politique (1855-1929). Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII (1422-1450). Amelia Earhart, aviatrice américaine (1897-1927).

« Journal d'un être humain » par Robert Quatrepoint

● *Un homme et une fusée dans le désert de Gobbi.*

LE mot « roman » est bien commode. Appliqué au « Journal d'un être humain » (2), il tranche un difficile débat car ce livre est à la fois une chronique de la vie et de la mort, le journal d'une agonie, la pro-

(1) Ed. du Seuil. 256 p., 9,50 NF.
(2) Ed. Denoël, 163 pages, 7 NF.

JEAN-JACQUES PAUVERT
éditeur
catalogue gratuit sur demande
8 rue de Nesle - Paris 6e

LA SEMAINE

AVANT ET APRES les grands prix, voici les tirages de cinq romans couronnés :

Jean Cau : «La Pitié de Dieu» : avant le Goncourt, 25.000 exemplaires. Aujourd'hui, 175.000.

Henri Thomas, « Le Promontoire » : avant le Femina, 7.000 exemplaires. Aujourd'hui, 63.000.

Philippe Sollers, « Le Parc » : avant le Médicis, 7.500 exemplaires. Aujourd'hui, 28.000.

Roger Bordier, « Les Blés » : avant le Renaudot, 10.000 exemplaires. Aujourd'hui, 70.000.

Jean Ferniot, « L'Ombre portée » : avant l'Interallié, 5.000 exemplaires. Aujourd'hui, 57.000.

CONNAISSEZ - VOUS ces mots : **écroûteuse, péculat, quichua, amouillante et fuchsienne ?** Ce sont, avec le mot « décolonisation », quelques-uns des nouveaux admis au « Petit Larousse 1962 » (1). Nombreux anglicismes, dont **call girl** et **blue jeans**. Dans les notices biographiques, on trouve pour la première fois Castro, Kennedy, Diem et le R.P. Pire.

A NEW YORK, la guerre des prix des livres bat son plein. « Franny and Zooey », le dernier ouvrage de J.-D. Salinger, coûte 4 dollars (20 NF) chez un libraire de la Cinquième Avenue, 3 dollars dans la Quarante-deuxième Rue et 2 dollars 79 cents dans les grands magasins et les « discount houses » (magasins spécialisés dans la vent au rabais). De nombreux libraires sont en danger de faire banqueroute, mais les éditeurs sont ravis : avec la multiplication des points de vente, les ventes elles-mêmes ont augmenté : **de 14 % entre 1959 et 1960.**

DROLE DE RECLAME : « L'énorme et passionnante « Encyclopédie des Citations »... mérite mieux que de figurer dans nos bibliothèques : elle permettrait, en cas de besoin, de liquider, vendre ou brûler sa bibliothèque. » L'encyclopédie ainsi vantée contient « 4.750 citations en langue française, de Clovis à Françoise Sagan ». (Trévise, éd.)

« TOUT PARIS » (titre provisoire, Grasset) permettra, selon le « Bulletin du Livre », d'être « dans le coup », ou tout au moins d'en avoir l'air. Initiation à la vie parisienne, cette collection sera écrite par des journalistes et dirigée par Roger Thérond (de « Paris-Match »). A paraître au printemps : « Les Voitures de la séduction » par Olivier Merlin.

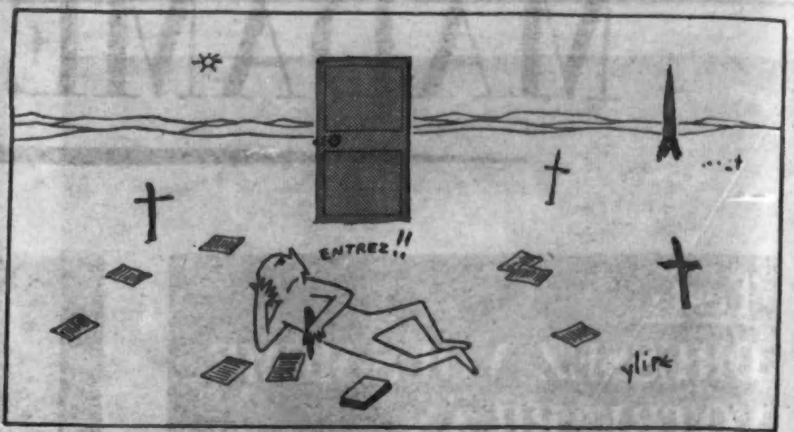
PLUS ENTHOUSIASTE que la critique française, la critique américaine applaudit à pleines mains le dernier roman de Michel Butor, « Degrés ». « Butor a d'excellentes chances d'être rangé parmi les plus grands écrivains de son pays, de tous les temps » écrit L. Roudiez (professeur de littérature française à l'université de Columbia) dans le « New York Times ».

(1) *Ecroûteuse* : sorte de herse. *Péculat* : vol des deniers publics. *Quichua* : langue indigène du Pérou. *Amouillante* : se dit d'une vache sur le point de vêler. *Fuchsienne* : nom donné par H. Poincaré à des transcendantes définies par la condition de rester invariables lorsqu'on fait sur la variable certaines substitutions bien déterminées.

testation d'un moraliste, l'hymne et l'hosanna d'un croyant, le message d'un voyant, le chant d'un poète. Et je n'oublie pas qu'il touche, sur un point, à la science-fiction : le narrateur et ses quatre compagnons sont contraints de poser leur fusée dans le désert de Gobi. Tous meurent et même le narrateur, qui leur survit le temps d'écrire son « journal ».

C'est, on le voit, d'une grande invraisemblance et désinvolture. Mais l'essentiel est ailleurs, hors le roman.

D'abord, pourquoi une fusée ? Parce qu'elle est « l'humanisme de la Renaissance parvenu à son zénith ». Nous voici, par cette phrase, à même de comprendre la nature de ce livre curieux et déconcertant que l'on pourrait aussi bien dire une allégorie de l'homme moderne.



Vu par Ylipe : « Le Journal d'un être humain. »

Aux osselets

Seul dans le désert, seul dans son « habitacle métallique » (la fusée), le narrateur lutte contre la saleté, la vermine, une implacable et lente cécité, lutte malgré ses doigts, ses lèvres qui saignent, ses dents qui se déchaussent.

Les moyens de bord sont peut-être les nôtres, demain : une pitance vitaminée, sans goût, sans prestige. Ajoutons le vent, le sable, une tempête sans fin qui dérobe le ciel, arase les formes, détruit la perspective.

Il semble que le narrateur soit voué au désespoir ou bien à cette démission de l'esprit et à cette frivolité que symbolisent ses deux derniers compagnons, qui jouent aux osselets à l'heure de la mort.

C'est le contraire qui se produit. Déchu, sans espérance, le narrateur prolonge « un sursaut de l'esprit » et malgré ses maux, malgré la mort, écrit à la gloire de l'obstination de l'homme et à la grandeur du Créateur.

Ses doigts d'où la chair se détache par lambeaux tiennent un crayon : *« Je crois aux mots qui sont la chair et le sang des hommes. Je crois en une sorte d'eucharistie, de transsubstantiation, par laquelle les mots que j'écris m'abreuvent et me nourrissent du mystère humain. »* Contre le néant il en appelle : *« à la somme fabuleuse d'actes et de pensées, dont je suis l'héritier, pour me soutenir dans la bataille ».*

Il découvre que l'homme, chaque homme est à lui seul la condition humaine en son entier, par-delà les races, les millénaires, le temps. *« Je suis le passé, le présent et l'avenir en un même instant, les futures générations, les vivants et les morts en une seule personne. »*

« La Mort du Loup »

Plus la mort le presse et plus il exalte la vie. Au siècle de la fusée il se connaît pareil au premier homme. Rien ne compte, rien ne dure que « le prodige humain » : l'homme triomphe du désert aujourd'hui comme hier et son dernier souffle est pour dire la beauté de l'esprit, de la chair, de l'herbe...

Un tel livre ne se raconte pas pour la raison que son élément dramatique n'est jamais renouvelé par la surprise, l'inattendu, le possible. Un homme dans un désert, c'est toujours le même homme, toujours le même désert et si la lutte, à mesure que la fin approche, gagne en intensité, c'est toujours la même lutte. De là que seul importe le style de ce livre.

Ce n'est pas qu'il soit toujours de qualité. Trop de vocabulaire abstrait et ailleurs des formules naïves et sentimentales, d'un romantisme suranné : la mort du narrateur c'est un peu trop « La Mort du Loup ». Mais on ne marchandera pas à Robert Quatrepoint ses dons d'écrivain. Voici la phrase qui ouvre son livre : *« Le vent continuel soulève cette poussière, et la charrie très haut au-dessus de nous, si bien qu'entièrement masquée la voûte céleste ne nous est pas ce réconfort des marins égarés et des enfants perdus. »*

Voici l'une des phrases qui le ferment : *« Je me soulève un peu pour mieux la regarder, et elle dépose avec une douceur irréelle les seules pierres que le silence admet en son pâturage, où nos baisers sont des brebis. »*

Il y a cent autres phrases de la même encre inspirée et le total fait bien cent deux raisons de se rappeler ce nouvel écrivain : Quatrepoint.

YVES BERGER.

MADAME EXPRESS

Test :
DRESSEZ VOUS-MÊME VOTRE BILAN *(voir pp. 34-35)*

Cette semaine Mme Express a :

● ***relevé*** quelques chiffres qui amuseront les femmes (et feront peut-être sourire les hommes). Ils révèlent les dépenses de beauté des Françaises en 1961. Sachez donc qu'elles ont enjolivé :

— leurs lèvres avec 27.211.000 tubes de rouge à lèvres (soit 80 millions de NF) ;

— leurs joues avec 7.364.000 pots de crème, et 11.226.000 boîtes de poudre (soit un total de 186 millions de NF) ;

— leurs ongles avec 10.111.000 flacons de vernis (soit 20 millions de NF).

Quant aux ventes de parfums et de produits antisolaires, elles se chiffrent respectivement à 70 et 18 millions de NF, mais les femmes n'ont sans doute pas été les seuls acheteurs. (Ces chiffres sont extraits du livre « L'Argent », par Henri Trinchet, 250 p., 9,75 NF, Hachette).

● ***noté*** l'apparition d'une nouvelle forme de loisirs éducatifs pour les jeunes de 12 à 18 ans. Un club inaugure en effet à la rentrée de janvier un « studio » de photographie. Les jeunes amateurs y apprendront la technique de la mise au point, de la prise de vues et du développement. Ils feront à la fois des photos en intérieur et des sorties aux beaux jours. Le studio fonctionnera tous les jeudis de 17 h. 45 à 19 h. 15. Prix : 65 NF par trimestre, plus 5 NF d'inscription au club et les frais de papier d. tirage. (Atelier du Bac, 46, rue du Bac.)

● ***timbré*** ses lettres de vœux avec les timbres de Noël de la Croix-Rouge Française. Deux vignettes au choix, d'après deux tableaux de Rouault, sont en vente jusqu'à la fin janvier dans les bureaux de poste et les grands débits de tabacs. Il n'en coûte que 10 centimes supplémentaires pour faire preuve d'un peu de générosité.

● ***signalé*** à ses lecteurs que des milliers d'étudiants étrangers vont passer loin de leur foyer les fêtes du Nouvel An. Les familles parisiennes (ou banlieusardes) qui voudraient inviter l'un de ces isolés à une petite fête de fin d'année peuvent se faire connaître au Service Parisien de l'Accueil aux Etudiants Etrangers, section du Centre Régional des Œuvres Universitaires, 15, rue Soufflot, Tél. : ODE. 34-85.

● ***souhaité*** que le service téléphonique des abonnés absents qui, surchargé, ne peut pas toujours répondre rapidement à la première sonnerie trouve un moyen (par le truchement d'un disque, par exemple) pour indiquer que le numéro demandé est branché sur le service des abonnés absents. Le demandeur attendrait ainsi patiemment et ce serait en tout cas très rassurant pour le malade qui, à la quinzième sonnerie sans réponse, croit à tort que son médecin négligent a déserté son poste.

● ***assisté*** au lancement d'une nouvelle revue destinée à l'information des consommateurs. Editée par l'Union Fédérale de la Consommation, elle publiera, chaque mois, les résultats de tests et d'essais comparatifs effectués sur des produits de consommation courante. Au sommaire du premier numéro : les détergents. Prévus pour les mois à venir : les potages en sachet, les fers électriques, les fruits en conserve au sirop, les casseroles en aluminium, les bas nylon, etc. L'adhésion à l'U.F.C. (10 NF) donne droit à l'envoi de 6 numéros. Prix de vente au numéro (pour les adhérents seulement) : 2,50 NF. (21, rue Clément-Marot, C.C.P. Paris 947142.)

SANTÉ

Les ennemis du Nouvel An

(voir p. 36)

(J.-R. Roustan.)

DRESSEZ VOUS-M

UNE année, qu'est-ce que c'est ? 12 mois, 52 semaines, 365 jours.

Au cours des heures, certains jours changent de nom et deviennent des dates. 1961, c'est le 8 Janvier (référendum), c'est le 22 Février (mort du marquis de Cuevas), c'est le 12 Avril (Gagarine dans le cosmos) et le 22 avril (Putsch). 1961, c'est la mort de Céline et de Hemingway (1er et 2 juillet), la victoire d'Anquetil dans le Tour de France (16 juillet), la naissance du fils de Margaret (13 novembre).

Et comme on ne se souvient jamais des prédictions du mois de janvier précédent, les marchands d'horoscopes brandissent leurs boules de cristal et déclarent : « Nous vous l'avions bien dit ! »

Mais une année, en fait, c'est souvent autre chose : c'est une première dent, c'est une première ride, c'est un gros chagrin, c'est une petite joie.

A l'échelon mondial, il se produit des « mouvements » ; à l'échelon national, des événements ; mais à l'échelon familial, il n'y a que des jours qui se suivent et se ressemblent rarement, des jours qui s'ajoutent et que le soir du 31 décembre on additionne en tirant un beau trait. On a coutume de qualifier cette opération de bilan.

Madame Express a décidé de vous aider à dresser le vôtre. En répondant aux questions ci-contre, vous prendrez peut-être conscience que l'année 61 n'a pas été si mauvaise que vous le craigniez... ou pas si bonne que vous l'espériez !

FINANCES

● Avez-vous demandé une avance à votre employeur pour finir le mois ?

1 fois	0
De 1 à 3 fois.	5
Plus de 10 fois.	10

● Avez-vous reçu un coup de téléphone (courtois) de votre banque vous signalant que votre compte était (légèrement) à découvert ?

1 fois	0
Moins de 3 fois	5
Plus de 5 fois.	10

● Vos impôts ont-ils été augmentés de :

10 %	0
20 %	5
30 %	10

(Au-delà, vous avez gagné beaucoup plus d'argent que l'année précédente.)

● Votre salaire a-t-il été augmenté en cours d'année ?

Oui	0
Non	10

● Avez-vous eu des rentrées d'argent imprévues (Loterie Nationale, héritage, découverte d'un billet de 100 NF économisé et oublié, don inattendu d'une mère généreuse, etc.) ?

Oui	0
Non	5

● Votre téléphone a-t-il été coupé ?

1 fois	5
Plus de 2 fois.	10

● Votre loyer a-t-il été « réajusté » ?

Oui	5
Non	0

● Combien de fois avez-vous été déçue par le taux de remboursement de la Sécurité Sociale ?

1 fois	0
Plus de 3 fois.	5

Toutes les fois (vous êtes ingénus !).

SANTÉ

● Combien de fois avez-vous eu la grippe ou un très gros rhume ?

1 fois	0
2 fois	5
3 fois	10

● Avez-vous été obligés de prendre (compter 1 point par drogue) :

— des tranquillisants ?
— des euphorisants ?
— des somnifères ?
— des déconnectants ?
— des fortifiants ?
— des remontants ?
— des analgésiques ?
— des antibiotiques ?
— des antihistaminiques ?
— du bismuth ?

● Avez-vous souffert de petits maux persistants que personne ne prend (vraiment) au sérieux (compter 2 points par douleur) :

— Rage de dents ?
— Cors aux pieds ou ongles incarnés ?
— Migraine ?
— Crise de foie ?

● Etes-vous passé sur le billard ?

Oui	30
Non	0

CŒUR

● Avez-vous trouvé en 1961 l'homme (la femme) de votre vie ?

Oui	0
Non	10

(Si vous ne l'avez pas déjà, à moins que vous ne le (ou la) cherchiez pas !).

● Combien avez-vous eu de petites scènes de ménage ?

De 25 à 50	10
De 10 à 25	5
Moins de 10	0

● Avez-vous eu des raisons d'être jalouse (ou jaloux) ?

Oui	10
Non	0

● Avez-vous été jalouse (ou jaloux) sans raison ?

Oui	20
Non	0

DISTRACTIONS

● Combien de mauvais livres avez-vous lus ?

Moins de 2	0
Plus de 3	5

● Combien de mauvais films avez-vous vus ?

Moins de 2	0
Plus de 5	5

● Combien de bons livres n'avez-vous pas lus, combien de bonnes pièces, de bons films n'avez-vous pas vus ?

Moins de 2	0
De 5 à 10	5
Plus de 10	10

● Combien de fois vous êtes-vous *ennuyés* chez des « amis » ?

Moins de 2	0
De 5 à 10	5
Plus de 10	10

● Combien de fois votre mari vous a-t-il laissée seule le dimanche pour aller à la chasse, à la pêche, « au match »... au bureau (pour femme seulement) ?

Moins de 2	0
De 2 à 5	5
De 5 à 10	10

● Combien de fois votre femme vous a-t-elle demandé de promener les enfants le dimanche après-midi (pour homme seulement) ?

Moins de 2	0
De 2 à 5	5
De 5 à 10	10

S-MEME VOTRE BILAN

POLITIQUE

● Avez-vous cru que la guerre d'Algérie serait terminée au mois de (compter un point par mois et par déception) :

Janvier.
Février.
Mars.
Avril.
Mai.
Juin, etc.

● Avez-vous été plastiqué ?

Oui 50
Non 0

● Pensiez-vous qu'il y aurait un putsch et avez-vous fait des provisions ?

1 fois 0
2 fois 5
3 fois 10

● Vous êtes-vous fait matraquer par la police ?

1 fois 5
2 fois 10

BEAUTÉ

● Combien de nouvelles rides avez-vous vu apparaître ? (pour les femmes seulement).

0 0
2 5
Beaucoup 10

● Combien de cheveux avez-vous trouvés quotidiennement sur votre oreiller le matin ? (pour les hommes seulement).

0 0
De 10 à 20 5
Plus de 20 10

● Combien de kilos avez-vous pris ?

De 0 à 2 0
De 2 à 4 5
De 4 à 10

● Avez-vous été mal coiffée ?

6 jours sur 8 10
4 jours sur 8 5
2 jours sur 8 0

ENFANTS

● Un de vos enfants a-t-il été collé au bac ?

Non 0
Oui 20

● Un de vos enfants a-t-il raté son examen d'entrée en sixième ?

Non 0
Oui 5

● Un de vos enfants est-il un cancre ?

Non 0
Oui 10

● Vos enfants ont-ils eu ?

Pas de maladie du tout .. 0
1 maladie d'enfant 5
3 maladies d'enfant 10

● Si vous avez un bébé, vous a-t-il réveillée plus d'une fois par semaine la nuit ?

Non 0
Oui 10

● Votre fils ou votre fille écoutent-ils toute la journée des disques de Rock and Roll, ou n'arrivez-vous pas à les arracher au petit écran ?

Non 0
Oui 5

VOITURE

● Avez-vous une voiture ?

Oui 0
Non 30

● Avez-vous changé de voiture pendant l'année ?

Oui 0
Non 5

● Avez-vous eu un accident de voiture ?

Non 0
Oui 5

● Combien d'accrochages ?

1 0
1 à 3 5
3 à 6 10

● Combien de pannes ?

Moins de 2.... 0
De 2 à 5 5
De 5 à 10 10

● Combien de contraventions ?

Moins de 3.... 0
De 3 à 10 5
De 10 à 10

● Combien d'altercations avec des représentants de l'ordre ?

1 0
2 5
3 10

● Combien de pneus crevés (sous la pluie, dans les embouteillages) ?

1 0
De 2 à 4 5
Plus de 5 10

VIE QUOTIDIENNE

● Combien de fois avez-vous cassé vos talons ? (dans les grilles d'arbres, les trous de macadam, etc.) (pour les femmes seulement).

De 10 à 15 10
De 5 à 10 5
Moins de 5 0

● Combien de fois avez-vous cassé votre lacet au moment de partir pour le bureau ? (pour les hommes seulement).

Plus de 5 .... 10 (changez de marque !)
De 3 à 5 5
Moins de 3 0

● Combien de fois avez-vous égaré vos clés, vos lunettes, votre briquet, votre stylo, votre parapluie, etc. ?

De 8 à 12 10
De 5 à 8 5
Moins de 5 0

● Combien de bibelots vous a-t-on cassés ou avez-vous cassés ?

De 3 à 5 10
De 1 à 3 5
1 0

● Avez-vous « consommé » ?

1 paire de bas par jour 20
1 paire de bas par semaine .. 5
1 paire de bas par mois .. 0

● Votre tailleur vous a-t-il raté un costume, ou avez-vous acheté une robe que vous n'avez pas portée ?

Oui 10
Non 0

● Avez-vous manqué dans l'année ?

Plus de 5 rendez-vous 10
Plus de 3 rendez-vous 5
Moins de 2 rendez-vous .. 0

● Avez-vous laissé sans réponse ?

Plus de 10 lettres 10
Plus de 6 lettres 5
Moins de 3 lettres 0

● Vous êtes-vous trouvée en « désaccord » complet avec votre chef de service ?

Souvent 10
Rarement 5
Jamais 0

MAISON

● Avez-vous un appartement ?

Oui 0
Non 50

● Cherchez-vous un appartement ?

Depuis 1 an 5
Depuis 3 ans 10
Depuis 10 ans 20

● Combien de fois vous êtes-vous trouvée en panne d'aide ménagère ?

0 fois 0
De 1 à 3 fois 5
Plus de 3 fois 10

● Avez-vous été inondés par les voisins (ou par vous-mêmes) ?

Non 0
Oui 5

● Avez-vous fait appel aux pompiers ?

Non 0
Oui 5

● Avez-vous été plus de huit jours sans cumulus, sans chauffage, sans machine à laver (si vous en possédez une), sans four à votre cuisinière, sans moulin à café, sans aspirateur, etc. ?

Non 0
Oui 5

VACANCES

● Avez-vous eu plus de 10 jours de pluie pendant vos vacances d'été ou avez-vous passé plus de 8 jours à l'ombre avec d'horribles coups de soleil ?

Oui 10
Non 0

● Vous êtes-vous cassé quelque chose aux sports d'hiver ?

Oui 20
Non 0

● Avez-vous vécu 3 semaines dans un hôtel dont « la vue sur la mer » se réduisait à un vis-à-vis de mur de brique ?

Oui 10
Non 0

RÉSULTATS

● Si vous totalisez moins de 100 points : ou vous n'avez pas été honnêtes dans vos réponses, ou une myriade de fées bienfaisantes se sont penchées, à votre naissance, sur votre berceau ou encore vous êtes doués d'une nature exceptionnelle.

● Entre 100 et 250 points : bilan positif, moyenne satisfaisante, dose de soucis classique. La seule chose que puisse vous souhaiter Madame Express c'est que l'année presque prochaine vous soit aussi bénéfique que l'année dernière.

● Entre 250 et 400 points : vous ne prenez sûrement pas la vie en douceur, mais la vie vous le rend bien. Essayez de réviser l'organisation matérielle de votre existence en lisant — par exemple — les pages de Madame Express. D'autre part, demandez à votre médecin des tranquillisants.

● De 400 a 550 points : refaites votre total. Il parait surprenant que vous ayez accumulé tant d'ennuis. Faut-il en accuser seulement la malchance ? A vous de répondre.

● De 550 a 650 points : ...et vous avez eu le courage de faire ce test ? Félicitations !... Tenez bon. L'année prochaine sera meilleure.

actuellement chez GREEN 48 bis, r. François-1er
LE COUTURIER DU CUIR
SOLDES EXCEPTIONNELS
sur tous les vêtements de peau

le Style
MADD
est pour Vous!
avec
les plus jolies robes
à danser de Paris...
20, RUE TRONCHET

Tout nouveau...
ATOMIZER doseur rechargeable
EAU DE TOILETTE CONCENTREE
Bandit - Visa - Fracas
Calypso - Baghari
Prix : 24 ou 25 NF selon parfums
Recharge : 18,50 ou 19,50 NF
Parfums Robert PIGUET - Paris

nouveaux
grands magasins
Face à la Tour S^t Jacques

COLLIER PERLES DE CULTURE VERITABLE, MONTE AVEC FERMOIR ET CHAINETTE OR 18 CARATS
EXCEPTIONNEL
65 NF
CREDIT 0,25% PAR MOIS
MIEUX, MEILLEUR MARCHÉ, AU COMPTANT ou à...
Enfants de la Chapelle
88 RUE DE RIVOLI métro Châtelet
MAGASINS OUVERTS DE 9 A 19 HEURES
ET LE LUNDI DE 13 H. 30 A 19 HEURES

LA GRANDE MAISON DE BLANC PARIS
Place de l'Opéra
A PARTIR DU
MARDI 2 JANVIER
Exposition
de
Blanc
CATALOGUE GRATUIT
SUR DEMANDE
A OPE 08-60

BEAUTÉ

Une peau emmitouflée

● *Protégez vos joues, vos mains, vos lèvres : elles ont peur de l'hiver.*

CONTRE le froid, vous vous habillez plus chaudement. Mettez aussi ses vêtements d'hiver à votre peau. Sinon, elle souffrira.

Les peaux grasses supportent bien le froid ; elles sont protégées par un film huileux naturel. Mais attention en cas de :

1 PEAU SÈCHE. — Employez une base de poudre grasse, bien ferme. Les crèmes molles et contenant trop d'eau augmentent la sensation de froid, les crèmes onctueuses, à forte proportion d'huile, protègent moins que les crèmes épaisses (*Skiniva* Mila, *Crème Sport* Innoxa, *Précieuse Jeunesse* Chen Yu).

Le froid gerce

Si vous n'employez qu'un fond de teint, qui ne saurait être ni gras ni épais, prenez au moins un produit hydratant. Le froid déshydrate et gerce. (*Contempera* Revlon, *Sheer Genius* Max Factor, *Fluide Make up* Gemey.)

2 COUPEROSE. — Les crèmes dites anticouperose n'effacent pas les rougeurs (seules, l'électro-coagulation ou la neige carbonique peuvent rétracter les parois des vaisseaux trop dilatés, où le sang stagne) mais elles en empêchent l'aggravation. En hiver, elles sont indispensables pour isoler la peau du froid et des brusques changements de température, et pour décongestionner. (*Couperosys* Stendhal, *Crème à l'Hamamélis* Vichy.)

Si vous voulez dissimuler les rougeurs, employez le *Compact aux marrons d'Inde* Claire Fontaine, fard couvrant et traitant, ou l'*Azulène Color* Club de Beauté, crème teintée adoucissante, étudiée aussi pour protéger du soleil aux sports d'hiver, ou encore, avant maquillage, le *Baume contre la Couperose* Lancaster, vasoconstricteur, qui resserre (momentanément) les vaisseaux.

POUR TOUTES. — Evitez savonnages du matin, astringents et toniques alcoolisés, ils dégraissent et laissent la peau à nu.

LES LÈVRES. — Beaucoup de jeunes filles ne mettent pas de rouge. Pour ne pas gercer, qu'elles emploient au moins une base protectrice, incolore (*Sous-rouge* J. Piaubert, *Special Base* H. Hubbard Ayer, *Stick Solaire* B. Gould, *Crackless* ou *Lipaide* Roger et Gallet, qui existe aussi en rose et en rouge).

Pour les autres, plusieurs solutions :

1° Le rouge « traitant » (*Rouge Tissulaire* Lancaster, *Treatment Lipstick* Ch. of the Ritz, *Rouge Special* G. Stendhal) ;

2° Les bases incolores, employées sous le rouge habituel ;

3° Le sur-rouge, qui donne en outre de l'éclat aux lèvres (*Cristal pour les lèvres* Vichy, *Lip-gloss* Max Factor).

Un gant invisible

LES MAINS. — Si elles sont rèches, employez une crème plus grasse que vos crèmes citronnées habituelles (*Douce Amie* Coty, *Crème pour les mains n° 2* Ella Baché, *Hand Cream* H. Hubbard Ayer. Si elles rougissent au froid, employez un « gant invisible », crème isolante aux silicones, qui les imperméabilise contre les morsures du froid (*Isobelle, Crème au Protidol* Coty, *Nutrimain* Aubry). Frictionnez-les à l'alcool camphré puis poudrez-les de talc avant d'enfiler vos gants.

En somme, par — 7°, ne vous promenez ni en robe ni en produits d'été...

SANTÉ

Les indigestions de fêtes

● *Trois ennemis vous guettent le soir du Nouvel An : la fatigue, les agapes et le froid.*

LES soirs de fêtes, il y a davantage d'accidents de la circulation, de bagarres dans les rues, de morts subites et de malades qu'on transporte dans les hôpitaux. Le lendemain, les médecins sont appelés souvent au téléphone. Neuf fois sur dix, ils se trouvent en face d'un « syndrome » si banal qu'ils l'ont baptisé : « l'indigestion des lendemains de fêtes », mais parfois il s'agit d'un accident plus sérieux. Quels sont les risques que nous fait courir la célébration traditionnelle du Jour de l'An ? Y a-t-il moyen de les éviter ?

(J.-R. Roustan.)
UN CANDIDAT-RÉVEILLONNEUR.
En attendant la diète.

Les trois dangers

Les adultes, les soirs de fêtes carillonnées, ont trois ennemis : la fatigue, les agapes alimentaires, le froid. Il est évident que la fatigue prédispose à tous les autres accidents. Au lieu de se « mettre au vert » pendant trois ou quatre jours (sommeil plus long, alimentation plus légère) pour se préparer à franchir le cap des fêtes, beaucoup de gens, à la veille d'une nuit à peu près blanche (celle du Réveillon), en passent une autre pour préparer celle-ci. Dernière ressource : on se dope... et on a encore moins de chances de supporter le repas de gala.

Sur le plan strictement diététique, le repas de réveillon traditionnel constitue une véritable monstruosité. Huîtres avec pain de seigle et beurre, boudin blanc et noir, dinde aux marrons, foie gras et bûche de Noël représentent, avec les vins, une ration de plus de 5.000 calories, soit le double de la ration normale pour une journée (100 gr de foie gras apportent à eux seuls 700 calories). Si on ajoute les apéritifs (1 whisky : 150 calories) et qu'on grignote en même temps des amandes salées ou des crottes en chocolat (300 à 400 calories aux 100 gr), on arrive au chiffre fantastique de 6.000 à 7.000 calories, fournies par des aliments particulièrement lourds et gras. D'où : les indigestions des lendemains. Les crises hépatiques et les crises néphrétiques apparaissent 3 à 4 jours plus tard. Les comas diabétiques sont également fréquents au moment des fêtes.

Ménager une transition

Le froid est un facteur aggravant. Il favorise les crises cardiaques et les accidents circulatoires, surtout chez les personnes âgées. Les « attaques » (apoplexie, hémiplégie), les infarctus du myocarde ne sont pas rares à ces périodes. L'hypertendu d'une cinquantaine d'années qui passe sa soirée de réveillon dans une salle de cabaret bien chauffée, à bien manger et bien boire, et à regarder des spectacles... également échauffants, multiplie les chances d'un accident circulatoire. Il va sortir dans l'air glacé avec une tension à 20 ou 24 : il peut s'écrouler, victime de ce que les gens appellent un « coup de sang ».

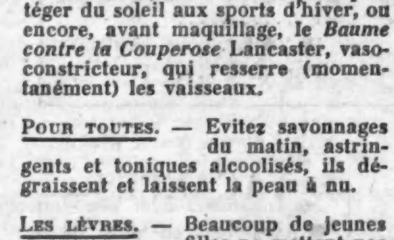
La prévention se résume en deux mots : sagesse et modération. Il n'existe, hélas ! aucun remède miracle qui permette de supporter allégrement ces excès conjugués. Ceux qui se bourrent de protecteurs hépatiques en pensant qu'ils vont agir comme antidotes, commettent une lourde erreur :

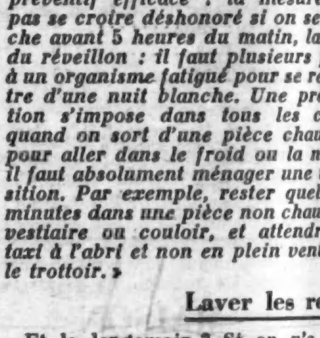
« *Ce serait trop commode de pouvoir avaler une pilule, une cuisse de faisan, une pilule, une tranche de foie gras*, nous dit un médecin. *Un seul préventif efficace : la mesure. Ne pas se croire déshonoré si on se couche avant 5 heures du matin, la nuit du réveillon : il faut plusieurs jours à un organisme fatigué pour se remettre d'une nuit blanche. Une précaution s'impose dans tous les cas : quand on sort d'une pièce chauffée, pour aller dans le froid ou la neige, il faut absolument ménager une transition. Par exemple, rester quelques minutes dans une pièce non chauffée, vestiaire ou couloir, et attendre le taxi à l'abri et non en plein vent sur le trottoir.* »

Laver les reins

Et le lendemain ? Si on n'a pas été très prudent le jour de la fête, y a-t-il un moyen de réparer ? Un seul, selon les médecins : le repos et la diète. Au lieu d'accumuler visites et distractions, essayer de passer une journée tranquille chez soi, à se relaxer. Quant à la diète, chacun peut la concevoir selon ses goûts : tisanes (désintoxiquants), bouillons de légumes (diurétiques), jus de fruits (vitaminés), jus de légumes (ceux de carottes pour le teint, de cresson contre les cernes des yeux et même de chou, qui a la réputation de lutter contre la « gueule de bois », ont de chauds partisans), eaux minérales, etc. Toutes ces boissons lavent les reins et les organes digestifs.

ROSIE MAUREL.


Féminin, racé,
signé HERMÈS
Calèche
le plus "Faubourg S^t-Honoré"
des parfums de Paris.

EAU DE
JOY
LE PARFUM ROI

JEAN PATOU
Eau de Joy, "Le Parfum Roi"
33 NF. 61 NF. En vente chez les
Parfumeurs dépositaires JEAN PATOU.

AUTOMOBILES

Comment conduire par temps froid

Le verglas le plus sournois est celui qui fait briller la route.

LES grands froids sont revenus et, avec eux, les moteurs grippés, les routes glissantes et la mauvaise visibilité.

Nous sommes allés demander des conseils d'hiver à la « Sécurité Routière », sur l'art et la manière d'utiliser sa voiture par temps froid.

Voici les consignes que tout automobiliste doit observer :

LA MÉCANIQUE.

● Le matin, lorsque vous partez, prenez le temps de laisser chauffer votre moteur (de 5 à 10 minutes). En démarrant sans prendre cette précaution élémentaire, vous risquez de vous énervez : parce que le moteur « aura des ratés », parce que les vitesses seront difficiles à passer, parce que le chauffage déversera sur vos jambes un vent glacé. En outre, vous fatiguerez le moteur.

● S'il fait vraiment très froid, évitez de serrer le frein à main sur une auto à l'arrêt. Il peut rester coincé. Enclenchez plutôt une vitesse.

● Si votre chauffage est insuffisant, fixez du papier-journal sur l'avant du radiateur. Il y aura moins de déperdition de chaleur.

● Les skieurs qui ont l'intention de laisser leur voiture séjourner longuement dans la neige, feront bien de laisser tourner le moteur quelques minutes chaque jour s'ils ne veulent pas retrouver la batterie « à plat » le jour du départ.

LA VISIBILITÉ.

A L'EXTÉRIEUR :

● Appliquer sur les vitres un produit antibuée. Il est efficace mais difficile à enlever quand vous nettoierez les vitres, parce qu'il est gras.

● Si vous stationnez en campagne et un certain temps, recouvrir de papier-journal les vitres avant et arrière. Le givre ne s'y déposera pas.

A L'INTÉRIEUR :

● Utiliser, bien sûr, le dégivreur, mais il n'évacuera la buée que lorsque le moteur sera chaud et l'intérieur de la voiture à douce température. Entrouvrez légèrement une fenêtre pour accélérer l'évacuation.

● Lorsque vous roulez dans le brouillard, n'oubliez pas qu'il est obligatoire d'allumer les phares anti-brouillard ; à défaut, les codes. Dans une totale « purée de pois », repérez-vous en suivant les bas-côtés de la route, actionnez les essuie-glaces, vous enlèverez l'humidité.

LA CONDUITE.

Contre le verglas et la neige, il est des précautions à prendre, des réflexes à avoir, des « trucs » à connaître. Si vous devez faire un voyage, prévoyez :

AVANT DE PARTIR :

● Des chaînes pour les roues motrices de la voiture (avant ou arrière, selon les modèles). Très utiles dans la neige, elles n'évitent pas les dérapages sur verglas.

● Deux petites planches de 20 cm sur 20 cm qui se casent sans encombre dans le coffre et dont vous bénirez les avantages si vous crevez sur neige ou verglas. L'une se pose sous le cric, l'empêchant de déraper, l'autre calera la roue.

● Des pneus neufs, si les vôtres sont usés. Les vieux pneus n'ont aucune prise sur la neige, encore moins sur le verglas.

● Toujours à propos des pneus : dégonflez-les légèrement, ils adhéreront mieux au sol.

● Prévoyez une paire de lunettes de soleil dans votre poche à gants. Rien n'est aveuglant comme les flocons de neige qui virevoltent contre la vitre d'un conducteur.

● Ne chargez pas tous les bagages à l'arrière. Répartissez le poids sur l'ensemble de la voiture, sinon vous « chasserez » encore plus en dérapant.

(Holmes.)

UNE HIVERNANTE MALGRÉ ELLE.
Des précautions à prendre, des réflexes à avoir.

EN ROUTE :

● Roulez très doucement, très régulièrement.

● Méfiez-vous de l'état de la route qui change d'un mètre à l'autre selon son exposition au soleil ou au nord, selon que la route est ou n'est pas bordée d'arbres, selon le vent, selon l'heure.

● Méfiez-vous également de la route luisante des matins en banlieue. C'est le pire des verglas. On y patine sans rémission. Roulez le plus possible sur le bas-côté. La terre retient mieux que le bitume.

Même conseil sur une route bombée.

● Conduisez avec une douceur et une régularité irréprochables. Tout geste un peu vif, de la main ou du pied, vous fera déraper. Sur du verglas, jamais de coups de frein, jamais d'accélération brusque, jamais de ralentissement rapide. Chaque fois que le régime de la voiture est changé brutalement, vous dérapez.

● Effectuez les descentes et les montées au même régime : première ou seconde, rarement troisième, sauf en neige molle.

● Malgré votre douceur et votre compétence, il se peut que vous dérapiez quand même. Mettez alors le volant dans le sens contraire au dérapage et accélérez légèrement. Ne freinez en aucun cas.

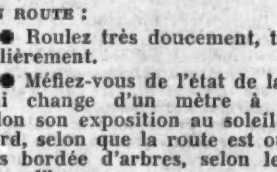
● Et si vous ne pouvez absolument plus repartir, après un arrêt, il vous reste l'ultime ressource d'entourer vos roues de cordes, d'une couverture ou, au pire, d'un vêtement qui sera sacrifié. Un petit « truc » qui peut vous servir : avant de vous résigner à gâcher un vêtement, essayez donc de repartir en seconde. Cette vitesse fait démarrer moins vivement, elle peut donc être une bonne solution.

Enfin, prévoyez d'arriver en retard. L'énervement et le verglas sont complètement incompatibles.

Les Boutiques Desfossé
19, avenue Matignon - ELY. 92-93
sont ouvertes toute la journée du 31 décembre
CADEAUX DE DERNIERE HEURE
PARFUMS

Técla
Joailliers
Perles de Culture
2, RUE DE LA PAIX OPÉ. 79-93

Vous êtes pressée ?
il est gourmand ?
Ce livre est fait pour vous...
LES RECETTES
DE MADAME EXPRESS
par SUZANNE et HENRIETTE
des plats savoureux et vite faits
1 volume relié plastic lavable
10,80 NF.


SOLDES
A partir du 3 janvier
SWEATERS DE LUXE
laine, soie
MANTEAUX
TAILLEURS
ENSEMBLES et JUPES
RAMUZ
261, RUE SAINT-HONORÉ
(ANGLE RUE CAMBON)

MOQUETTES - VOILAGES
TISSUS et
TOUT CE QUI CONCERNE
L'AMEUBLEMENT
* Installation d'appartements
* Confection et pose de rideaux, voilages
* Pose de tringles
* Devis et conseils gratuits
Un spécialiste vous attend à TEXTILAM
Magasins ouverts du lundi au samedi
de 9 heures à 19 heures sans interruption
Conditions spéciales aux lecteurs de « L'Express »
TEXTILAM
NOUVELLE DIRECTION
3, rue Richelieu (à 20 m. du Th. Français)
RIC. 00-45

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

JUGEMENT A NUREMBERG : trois heures de plaidoiries et de plaidoyers sur les crimes nazis. De grands acteurs. On écoute. (*George V, BAL.* 41-46 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19.)

TIRE-AU-FLANC 62 : si vous pensez qu'un vaudeville militaire, aujourd'hui ça peut être drôle. (*Capri, LOU.* 11-69 ; *Monte-Carlo, BAL.* 69-83 ; *Cinémonde-Opéra, PRO.* 01-90 ; *Ritz, MON.* 58-60.)

Pour ces deux films, voir la critique de Morvan Lebesque, p. 22.

LE CID : d'une longueur démesurée, mais se laisse voir et entendre. Bon spectacle pour les fêtes. (*Paris, ELY.* 53-99.)

PARIS NOUS APPARTIENT : un des films précurseurs du nouveau cinéma (1958). Historique et passionnant, selon les uns. Abstrait et ennuyeux, selon les autres. (*Agriculteurs-Cinéma d'essai, TRI.* 96-48.)

L'ILE NUE : grand prix du Festival de Moscou, un film japonais qui décrit la vie d'une famille paysanne. Ennuyeux, disent certains. Un chef-d'œuvre, répond Morvan Lebesque. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19 ; *Biarritz, ELY.* 42-33.)

LE TEMPS DU GHETTO : évoquées par Frédéric Rossif et Madeleine Chapsal, la vie et la mort au ghetto de Varsovie. (*Avenue, ELY.* 49-34.)

RECENT

L'ANNÉE DERNIÈRE A MARIENBAD : le célèbre film d'Alain Robbe-Grillet et d'Alain Resnais. Lion d'Or au dernier Festival de Venise. (*Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Hollywood, OPE.* 28-03 ; *Calypso, GAL.* 10-68.)

LA PYRAMIDE HUMAINE : Jean Rouch met face à face des élèves blancs et noirs du lycée d'Abidjan et leur apprend à se connaître. (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

LES LIAISONS DANGEREUSES 1960 : Gérard Philipe dans le grand succès de Vadim, lancé par la censure. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

LA DERNIÈRE CHASSE : un solide western de Richard Brooks sur la disparition des bisons. (*Mac-Mahon, ETO.* 24-81.)

ANCIEN

LES BOURREAUX MEURENT AUSSI : d'après un scénario de Bertolt Brecht, un film de Fritz Lang sur la résistance tchèque (1942). Admirablement délirant. (*Pagode, INV.* 12-15.)

AUTANT EN EMPORTE LE VENT : 1939. Le célèbre film qui nous fit connaître Vivien Leigh, le plus beau rôle de Clark Gable. (*Triomphe, BAL.* 45-76.)

L'ASSASSIN HABITE AU 21 : 1942. Un policier classique, la première mise en scène de Clouzot. (*Champollion, ODE.* 51-60.)

POUR RIRE

FANTOME A VENDRE : 1938. René Clair s'exerce à l'humour écossais. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72 ; *Reflets, GAL.* 99-91.)

FESTIVAL DE DESSINS ANIMÉS ET DU RIRE. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

LA DOUBLURE DU GÉNÉRAL : pour les amateurs de Danny Kaye. (*Elysées-Cinéma, BAL.* 37-90 ; *Paramount, OPE.* 34-37 ; *Lutétia, ETO.* 12-71 ; *Sélect-Pathé, LAB.* 37-41.)

FRA DIAVOLO : beaucoup de mauvais bel canto et quelques-uns des meilleurs sketches de Laurel et Hardy. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

CERTAINS L'AIMENT CHAUD : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn Monroe, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Quartier-Latin, DAN.* 84-65.)

LA BELLE AMÉRICAINE : douze ans après, un bon retour de l'équipe des Branquignols, regroupée autour de Robert Dhéry. (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Le Mercury, BAL.* 75-90; *Images, LAB.* 47-94.)

TO BE OR NOT TO BE (Jeux dangereux) : 1942. Hamlet et Hitler dans une comédie du grand Lubitsch. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

UNE NUIT A L'OPÉRA : 1934. L'impérissable burlesque des Marx Brothers. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

FRANÇOIS Ier : 1937. Fernandel, le Larousse à la main, en pleine Renaissance. Son film le plus drôle. (*Nord-Actua, TRU.* 51-91 ; *Mambo, MEN.* 98-53.)

SUPER-SHOW LAUREL ET HARDY. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

NOBLESSE OBLIGE : 1949. Le plus beau fleuron de l'humour noir britannique. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

ZAZIE DANS LE MÉTRO : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

LA GRANDE EPOQUE : l'âge d'or du burlesque américain présenté par René Clair. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

théâtre

NOIR SUR BLANC : une pièce un peu philosophique, mais l'une des plus riches de la saison. (*Théâtre des Mathurins, ANJ.* 90-00, *le 31 décembre en soirée, tous les jeudis et samedis à 15 h.*)

SPÉCIALE DERNIÈRE : le journalisme à sensation à l'américaine. (*Renaissance, BOT.* 18-50.)

Pour ces deux pièces, voir la critique de Robert Kanters, p. 21.

LA PENSÉE : Laurent Terzieff ressuscite l'âme russe. (*Théâtre de Lutèce, ODE.* 61-67.)

LES VIOLONS... PARFOIS : des personnages vivants, mais ce n'est pas le « Château en Suède ». (*Gymnase, PRO.* 16-15.) En alternance avec ADIEU PRUDENCE...

JUDITH : la résurrection de la pièce la plus méconnue de Giraudoux. (*Théâtre de France, DAN.* 58-13, *les 28 et 31 décembre.*)

MIRACLE EN ALABAMA : l'histoire de Helen Keller, sourde, aveugle et muette. Un document pathétique. (*Hébertot, EUR.* 23-23.)

REQUIEM POUR UNE NONNE : en hommage à Albert Camus, reprise de sa célèbre adaptation de l'œuvre de Faulkner. (*Théâtre des Mathurins, ANJ.* 90-00.)

LA MOUETTE : de Tchékhov. Une parfaite réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne, TRI.* 94-28, *jusqu'au 1er janvier en matinée.*)

LA RÉSISTIBLE ASCENSION D'ARTURO UI : Hitler vu par Bertolt Brecht, à travers l'histoire d'un gang des choux-fleurs à Chicago. Un des meilleurs rôles de Jean Vilar. (*T.N.P., PAS.* 56-31, *dernières les 30 et 31 décembre.*)

GEORGE DANDIN : Molière parfois, Planchon toujours. (*Théâtre des Champs-Elysées, ELY.* 72-42, *les 29 décembre et 3 janvier, à 20 h. 30*)

EDOUARD II : d'après Marlowe. Une démonstration à l'état pur de l'art de la mise en scène. (*Théâtre des Champs-Elysées, ELY.* 72-42, *le 30 décembre, à 20 h. 30.*)

SCHWEYK DANS LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE : une grande mise en scène de Roger Planchon et un merveilleux comédien, Jean Bouise. (*Théâtre des Champs-Elysées, ELY.* 72-42, *le 31 décembre et les 1er et 2 janvier.*)

POUR RIRE

UN FIL A LA PATTE (Feydeau) (*Comédie-Française, RIC.* 22-70.)

HÉLÈNE OU LA JOIE DE VIVRE (Roussin) (*Madeleine, ANJ.* 07-09.)

LOIN DE RUEIL (Queneau) (*T.N.P., PAS.* 56-31, *le 29 décembre.*)

LES TROIS MOUSQUETAIRES (Planchon) (*Théâtre des Champs-Elysées, ELY.* 72-42.)

LES PUPITRES (Devos) (*Théâtre Fontaine, TRI.* 74-40.)

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR (Fabbri). (*Ambigu, BOT.* 78-05.)

LES MAXIBULES (Dufilho). (*Bouffes-Parisiens, OPE.* 87-94.)

ADIEU PRUDENCE (S. Desmarets). (*Gymnase, PRO.* 16-15.)

LA CANTATRICE CHAUVE (Ionesco). (*Huchette, DAN.* 38-99.)

MONSIEUR CHASSE (Feydeau). (*La Bruyère, TRI.* 76-99.)

GOG ET MAGOG (F. Périer). (*Michodière, RIC.* 95-23.)

NAIVES HIRONDELLES (Grégoire sans Amédée). Voir p. 24. (*Poche-Montparnasse, LIT.* 92.97.)

télévision

JEUDI 28 DÉCEMBRE, A 21 H. 30 : « Edition spéciale : Pearl Harbor ». Emission de Frédéric Rossif.

VENDREDI 29 DÉCEMBRE, A 21 H. 15 : « Regain », film de Marcel Pagnol, d'après le roman de Jean Giono.

SAMEDI 30 DÉCEMBRE, A 20 H. 30 : « Les Mystères de Paris », d'après Eugène Sue, adaptation de Claude Santelli.

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE, A 17 H. 15 : « L'Extravagant M. Deeds », film de Frank Capra.

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE, A 18 H. 45 : « La Méchante Reine ». Emission-ballet réalisée par la télévision suédoise, prix Italia 1961.

A partir de 20 h. 45 : « Vœux à tous vents », émission de variétés réalisée par René et Hubert Lucot, présentée par Henri Guisol, avec Bourvil, Brassens, Belmondo, etc.

LUNDI 1er JANVIER, A 16 H. 30 : « Fanfan la Tulipe », film de Christian-Jaque, avec Gérard Philipe.

LUNDI 1er JANVIER, A 20 H. 30 : « Bonne année, Brigitte », variétés présentées par François Chatel, avec Brigitte Bardot, les Frères Jacques, etc.

LUNDI 1er JANVIER, A 20 H. 50 : « Les Casse-Pieds », film de Jean Dréville et Noël-Noël.

MARDI 2 JANVIER, A 20 H. 30 : « Gringoire », de Théodore de Banville.

MARDI 2 JANVIER, A 22 H. : « Le voleur de blues », fragment du spectacle d'Akakia Viala, donné par la Compagnie Nicolas Bataille : « Paris 1925 ».

MERCREDI 3 JANVIER, A 21 H. 55 : « Lectures pour tous ».

expositions

A NE PAS MANQUER

7.000 ANS D'ART EN IRAN : à la frontière de l'Orient et de l'Occident, un art jusqu'alors méconnu. (*Petit-Palais, clôture le 7 janvier.*)

ART CORÉEN : un moment majeur de l'esthétique extrême-orientale. (*Musée Cernuschi, 7, rue Velasquez, clôture le 29 janvier.*)

SALON DES TUILERIES : un salon d'une calme confrontation entre les meilleurs des figuratifs et des non-figuratifs contemporains. (*Musée Galliera, 10, avenue Pierre-Ier-de-Serbie, sauf mardi, clôture le 8 janvier.*)

ART YOUGOSLAVE : un ensemble de peintures, sculptures et tapisseries contemporaines. (*Musée d'Art moderne, av. du Président-Wilson.*)

BRAQUE : pour la première fois, un artiste vivant expose au Louvre.

GOYA : la première grande exposition Goya organisée à Paris. (*Musée Jacquemart-André, 158, bd Haussmann.*)

POUGNY : une rétrospective complète d'un ancien dadaïste passé à l'intimisme. (*Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré.*) Voir p. 26 la chronique de J.-F. Chabrun.

A VOIR

Petits formats :

PEINTURE DE POCHE : figuratifs, de Brayer à Grau-Sala. (*Epona, 8, rue Monsieur-le-Prince.*)

POSSIBILITÉS DU PETIT FORMAT ; non-figuratifs, entre Hartung et Manessier. (*Fleuve, 9, avenue de l'Opéra.*)

PETITS FORMATS : un panorama de toutes les tendances. (*Montmorency, 85, rue du Cherche-Midi.*)

GRAVURES EN PETITS FORMATS : non-figuratifs, de Arp à Zao-Wou-Ki. (*La Hune, 180, bld Saint-Germain.*)

Sculpture :

ART MONUMENTAL OCÉANIEN : un saisissant ensemble de vingt poteaux et faîtes de cases sculptés de Nouvelle-Guinée et des Nouvelles-Hébrides. (*Jeanne Bucher, 53, rue de Seine.*)

CONDÉ : première exposition parisienne d'un sculpteur suisse de 40 ans, élève de Germaine Richier, mais qui s'est dégagé de son influence. (*Namher, 13, rue des Canettes.*)

Divers :

LOUIS JOUVET : à l'occasion du 10e anniversaire de sa mort, une exposition de maquettes, décors et mises en scène évoque la carrière du grand comédien. (*Bibliothèque Nationale, 58, rue de Richelieu.*)

LE TABAC DANS L'ART : une amusante collection d'objets et d'œuvres d'art suscités par le tabac. (*Musée des Arts décoratifs, 107, rue de Rivoli.*)

JEUX ET JOUETS D'AUTREFOIS : comment s'amusaient nos grands-pères et comment s'amusent nos enfants. (*Musée Pédagogique, 29, rue d'Ulm.*)

Pour ces deux dernières expositions, voir l'article de P. Schneider, p. 25.

GALERIE MAEGHT

UBAC

L'exposition BETTENCOURT est prolongée jusqu'au 13 janvier à la Galerie René DROUIN, 5, rue Visconti (6e).

Galerie DINA VIERNY
36, rue Jacob - PARIS (6e)
André BAUCHANT

GALERIE ADRIEN MAEGHT
42, rue du Bac (7e) - LIT. 46-15
LITHOGRAPHIES ORIGINALES DE
BRAQUE - CHAGALL - MIRO
PICASSO - UBAC - GIACOMETTI

GALERIE JEANNE BUCHER
53, rue de Seine (VIe)
20 SCULPTURES MONUMENTALES D'OCÉANIE

DENISE RENE, 124, r. La Boétie
Structures
L'ART ABSTRAIT CONSTRUCTIF DES PIONNIERS A NOS JOURS

GALERIE CHARPENTIER
POUGNY
1894-1956
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

L'EXPRESS

Petites annonces

L'EXPRESS

NOS PETITES ANNONCES
sont reçues
aux guichets
RÉGIE-PRESSE
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)
Par téléphone :
GUTenberg
50-94, 56-20 et 99-30
TOUS LES JOURS
9 à 12 h. - 14 à 18 h.
sauf samedis après-midi
dimanches et fêtes
Par correspondance :
Service des Petites Annonces
REGIE-PRESSE L'EXPRESS
85 bis, rue Réaumur
PARIS (2e)

TARIFS :
DEMANDES D'EMPLOI : La ligne 3 NF.
OFFRES D'EMPLOI : La ligne 7 NF.
CAPITAUX, SITUATIONS La ligne 15 NF
AUTRES RUBRIQUES : La ligne 7,50 NF
TAXES : 8,52 % en plus

OFFRES D'EMPLOI

CADRES

IMPORTANTE AGENCE DE PUBLICITE recherche... **REDACTEUR** PUBLICITAIRE ayant expérience RADIO, qualités de méthode et d'organisation forte culture générale (Licence Lettres ou équivalent) Anglais souhaitable

Ecrire avec curriculum vitae à AJAX Publicité (n° 180-YG) 15, rue Taitbout, Paris (9e) qui transmettra.

IBM FRANCE
recherche
pour son Institut de Calcul Scientifique
2 JEUNES AGREGES DE MATHEMATIQUES
Libérés du Service Militaire
Ecrire avec C. V. très précis au CHEF DU PERSONNEL
153 bis, rue Saint-Honoré - PARIS (1er)

HISPANO-SUIZA
BOIS-COLOMBES
recherche :
JEUNE INGENIEUR
formation
E.N.R.E.A.
(ou simil.), ayt connaiss. électronique et métallurgie pour poste fabrication
Ecr. CHEF du PERSONNEL
Rue du Capitaine-Guynemer
BOIS-COLOMBES (Seine)

HISPANO-SUIZA
BOIS-COLOMBES
recherche :
JEUNES INGENIEURS
GRANDES ECOLES
de préférence
CENTRALE, AM, SUPELEC
pr Etudes thermodyn., méc. génér., engineering, mach. turbo-dynamiques, électric.
Ecr. CHEF du PERSONNEL
Rue Capitaine-Guynemer
BOIS-COLOMBES (Seine)

IBM FRANCE
recherche
pour des postes d'ingénieurs mathématiciens et d'ingénieurs technico-commerciaux
JEUNES INGÉNIEURS
Grandes écoles, récemment libérés du service militaire intéressés par les applications des machines à cartes perforées et des ordinateurs électroniques au calcul scientifique à la gestion et à l'automatisation administr. et industrielle des entreprises
Ecrire avec C.V. très précis au CHEF DU PERSONNEL
153 bis, rue Saint-Honoré - PARIS (1er)

HISPANO-SUIZA
BOIS-COLOMBES
recherche :
AGENTS TECHNIQUES
Niv. BAC-TECHNIQUE ou VILLE AVRAY-TOULOUSE
pour division d'études MOTEURS PROPULSEURS
Cant., av. soc. Retr. compl.
Se prés. r. Cap.-Guynemer à Bois-Colombes (gare Bécon-l.-Bruy. ou l. Vallées). Bur. embauche ouv. ts l. jrs 8 à 18 h. et sam. 8 à 11 h. 30

POUR LA SUEDE
ch. période 15-1 au 15-5-1962 profess. licenc. moins 30 ans, célib. pour enseign. langue et civilis. franç. comme lecteur itinérant région ESKILSTUNA 800 kr. p. m. voyages payés. Ecrire av. C.V. manuscrit photo et copies certificats.
CENTRE FRANÇAIS
Artillerigatan 26, Stockholm Ö.

REPRESENTATION

Important Groupe TEXTILE ch. **AGENT COMMERCIAL EXCLUSIF** pour région PARIS
Fixe + % + frais. Situat. avenir, connaiss. détaillants textiles souhait. Voit. nécessaire. Env. C. V. manuscrit et photo à n° 37.868 CONTESSE Publicité, 20, av. Opéra, Paris-1er q. tr.

Maison spécial. Beaux Tissus ameubl. dem. J.F. ou J.G. conn. mét. décoration, prés. bien, ayt voit. pour prospection clientèle privée. Tél. pr R.V. OPE.29-47 Club du Décor, 16, pl. Vendôme

EMPLOIS INTERIMAIRES

EUREKA SERVICE
15, rue de Paradis, PARIS-10e
PRO. 47-30 Dépannage tout personnel de bureau sur simple appel tél.

DEMANDES D'EMPLOI

CADRES

CADRE SUPERIEUR
IMPORTANTE ENTREPRISE
38 ans
Cultivé, vocation de la vente, esprit novateur et réaliste recherche poste direct. commerc. ou dir. vente dans firme dynam. Ecr. 4627 JI.

OPTICIENNE
Dipl. MOREZ ch. pl. ou rempl. rég. indiff. Ecr. AZOULAY, 13, r. du Jardin-Public, Biarritz.

DIVERS

Jeune homme 25 ans excellente moral. garderait enf. soirée Nouv. An. Ecrire René LE BRETON. 85, rue Leblanc, Paris (15e).

Etudiant polonais, sér., cherche travail mi-temps Paris. Urgent. Ecrire Journal n° G 2257.

BONNES ADRESSES

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
PLACE MALESHERBES
Le plus important organisme pour la production, la vente et l'installation des moquettes et des carpettes, présente en ses magasins PL. MALESHRBES : 150 coloris et qualités de moquettes, 1.000 carpettes laine, la plus belle gamme de tapis d'art français et tapis d'Orient d'origine. Prix de gros (moins remise amicale lecteurs«Express» 5 %). Paiements très échelonnés (18 mois). Choix, prix, règlement « dans le temps » justifient l'immense succès des « M.C.F. ». Votre visite s'avérera utile. PL. MALESHERBES. Ouvert lundi, samedi compris.
MAC. 21-67

VACANCES

VACANCES D'HIVER : places disponibles à partir du 11-2 dans la nouv. maison familiale Renouveau de Roche Béranger (1.700 m.) pr.Chamrousse (Is.) Renseignem., réservations, écr. Renouveau-Courchevel (Savoie).

CONSTRUCTIONS

NEUVES

PARIS 5e 25, rue HENRI-BARBUSSE
à 150 m. Jardins Luxembourg
STUDIOS ET APPTS
2 et 3 p., gd stand., en finition
LIVRAISON HIVER 61-62
CREDIT POSSIBLE 65 %
G.E.C., 31, r. Bassano (VIIIe) **BAL. 99-19**

CONSTRUISEZ votre PAVILLON sous le bénéfice du prêt de l'Etat remboursable en 20 ans Documentation E 12 gratuite. GEP, 16, r.Auber-9e. OPE.54 40

LOCAUX COMMERCIAUX

Imp. Société cherche à LOUER ou ACHETER pr son siège soc. BUREAUX GR. STANDING ds IMMEUBLE de CLASSE 7 p. dont 1 tr. gde de récept. serait éventuell. intéressée par HOTEL PARTICULIER Faire proposit. à EDIFRANCE 30, r. N.-D.-des-Victoires q. tr.

APPARTEMENTS

ACHATS

IMMO Ach. urgt cpt APPTS PARIS et PAVILLONS Expert. grat. ss engag. Solut. imméd., 1, r.Duphot.ANJ.98-27

LOCATIONS DEMANDE

Cherche chambre ou local TOTALEMENT INDEPENDANT Tél. BOT. 07-94 de 20 à 22 h.

AUTOS

CRÉDIT FIAT REPRISE
Concessionnaire
DE LA 500 A LA 2300
SERVICE OCCASION
GARANTIE - ASSURANCE
PERSHING MOTORS
22, boulevard Pershing
PARIS 17e
ETO. 11.52

OCCASIONS

ANTIQUAIRE recherche beaux meubles anciens et de style pour l'exportation
73, rue des Vignes
JAS. 25-65

ACH. MAX. **MEUBLES** Porcelaines Pendules Lustres, bronzes, argent., tabl.
TOUS OBJETS QUALITE
GORVITZ-FAVRE SAB. 87-76
203, av. Neuilly, Neuilly-s. Sne

ANTIQUAIRE achète aux particuliers tous meubles anciens et de style et objets d'art.
LES BELLES EPOQUES
88, boulevard de Courcelles
WAG. 04-89

A vendre machine à écrire portative Smith-Corona 1947 dans coffret. Parfait état. Tél. ELY. 23-89 poste 802.

VUILLARD

Portrait de Misia (vers 1898)

« Je n'ai fait qu'entrevoir ce tableau il y a plus de quinze ans et j'en ai reçu une telle impression qu'il me reste toujours présent, sans que l'image photographique ait altéré la fraîcheur insolite de cette rencontre.

Comme ce visage a été ardemment regardé par Vuillard... et dans quel silence...

Ce portrait est un aveu d'une rare sincérité attestée par le dessin des traits qui ne trahit aucune complaisance à l'égard du modèle dont le regard semble rejoindre, dans l'infini, celui du peintre.

J'avais ressenti tout cela confusément avant que Misia nous ait révélé dans « Misia » qui est le récit de sa vie, qu'un soir, à la tombée du jour, à Villeneuve, au bord de l'Yonne, elle a reçu de Vuillard la plus belle déclaration d'amour qu'un homme lui ait jamais faite. »

Extrait du « VUILLARD ADMIRÉ » par Jacques Salomon qui a composé ce livre en hommage à la mémoire d'Edmond Vuillard auprès de qui il a vécu pendant plus de vingt ans. Aussi fut-il, de la vie et de l'œuvre de cet artiste, le témoin le plus proche et le plus intéressé.

Cet ouvrage, imprimé sur Vélin d'Arches, filigrané E. VUILLARD, comporte 145 reproductions. Daniel Jacomet a interprété 4 tableaux en couleurs, il a réalisé 5 fac-similés également en couleurs et reproduit 78 tableaux en phototypie et 10 dessins inédits en fac-similé. 48 tableaux sont reproduits en quadrichromie.

Justification du tirage :
90 exemplaires de tête. Epuisé.
960 exemplaires numérotés de 1 à 960 au prix de NF 450.

A la BIBLIOTHEQUE DES ARTS
27, rue d'Assas - PARIS
BAB. 30-11

« SIMPLE ET CLAIR »

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

« POUR ce qui est de l'Algérie, nous voulons que ce soit l'année de la paix rétablie. » C'est de Gaulle qui parle : « J'ai choisi la route à suivre. Je demande au peuple français de vouloir bien m'en approuver. Si la réponse du peuple est positive, des pouvoirs publics algériens : Exécutif et Assemblée, vont être organisés sans plus tarder pour l'ensemble du territoire. »

C'était il y a un an.

La réponse du peuple fut, comme on sait, très positive. Sans plus tarder, le général de Gaulle et son gouvernement n'en firent rien du tout.

Il dit encore : « Si l'univers est troublé, la France, elle, ne l'est pas. Solide, laborieuse, cohérente, je crois que jamais elle ne fut plus capable de saisir ses propres chances » (31 décembre 1960).

Cette chance inespérée, ce fut le putsch d'avril et son effondrement, les factieux démasqués et ridiculisés, les forces d'opposition réduites — pour un temps — en poussière, le peuple entier animé de la volonté d'en finir, l'Armée elle-même, désemparée, prête à se débarrasser de ses mauvais bergers — la voie libre pour agir.

La « chance à saisir » fut gaspillée avant d'être offerte en quelques semaines à une organisation d'assassins qui tranquillement s'empara de l'Algérie.

CE sont des choses qu'il n'est pas mauvais de rappeler. L'histoire de 1961, au départ, s'annonçait comme celle de la résolution et de la paix. Ce fut l'année des équivoques et des abandons.

Faut-il donc, pour ne pas être dupes, aborder 1962 avec la ferme intention de ne rien croire de ce que va nous annoncer le pouvoir? Hélas !...

Le mensonge le plus meurtrier du Chef de l'Etat, quand il nous souhaita la bonne année à la télévision, il y a un an, fut justement le petit bout de phrase qui terminait son allocution : « Françaises, Français, tout est simple et clair ». Rien ne l'est.

Croire que de Gaulle fait tout pour lutter contre l'O.A.S. et aboutir à la paix. Ou croire que de Gaulle ne veut pas de la paix et s'entendra avec Salan. Tenir pour nul le risque de néonazisme en France. Ou juger que l'O.A.S. est à la porte de l'Elysée. Tout ce qui est simple est faux.

La vérité, en l'an IV de cette République (appellation déjà fallacieuse), c'est l'ambiguïté.

En principe, le pouvoir issu du coup d'Etat de mai 1958 lutte contre l'organisation fasciste qu'est l'O.A.S. Alors, pourquoi ne pas le soutenir ? Parce que là où il prétend lutter (à coup d'Ordres du Jour tout ce qu'il y a de plus énergiques), en Algérie, il a déjà perdu la partie. Le délégué général du gouvernement, M. Morin, fait savoir chaque jour à tel ou tel Français menacé pour ses activités « gaullistes » qu'il n'est pas en mesure d'assurer sa sécurité et qu'il lui « conseille de rentrer en métropole ». Et, parce que là où la bataille est parfaitement jouable, en métropole, là où l'O.A.S. ne représente presque rien, où une attitude sans équivoque des pouvoirs publics et une mobilisation des forces populaires réduiraient ses chances à néant, le gouvernement offre à l'O.A.S. toutes les complaisances, se laisse intimider par elle dans l'Armée et la Police, matraque ses adversaires et la fait fructifier.

JAMAIS l'ambiguïté n'a dérouté les esprits autant que la semaine dernière, avant, pendant et après la manifestation du 19 décembre. Manifestation contre l'O.A.S. ? Oui. Contre de Gaulle ? Non. Alors on manifeste dans les rues de Paris contre une O.A.S. dont la tête et les bras sont à Alger et Oran. Cela veut dire quoi, exactement ? Pas grand-chose. C'est pourquoi il n'y a pas grand monde.

Mais le 19 décembre nous fait découvrir, événement capital, que devant la duplicité du pouvoir le syndicat majoritaire de la Police parisienne est avec nous et ses chefs prennent le risque public de désavouer les complicités officielles pour annoncer qu'ils seront désormais « aux côtés du peuple de Paris ». Quant à M. Guy Mollet, alors que certains militants S.F.I.O. ont fait face courageusement aux assauts de la police, nous savons définitivement, depuis le 19 décembre, car il vient de le réaffirmer, qu'entre le danger fasciste et la solidarité d'action avec les communistes, il choisira toujours le risque fasciste.

Si le pire vient au pire, le policier François Rouve sera donc notre allié, avec ses flics, et le socialiste Guy Mollet, avec ses clients, sera notre adversaire. Ce n'est ni simple ni clair. Mais c'est vrai.

ET la paix ? Il est possible que de Gaulle aboutisse à un accord avec le F.L.N. et puisse l'appliquer. Ou bien qu'il y parvienne théoriquement mais renonce à maîtriser les forces sur place. Ou bien encore qu'il n'aboutisse à rien, en dépit de ses promesses — comme en 1961.

Et si nous croyons tenir un petit bout solide de vérité en pensant que de Gaulle, la paix conclue, fera des élections ; mais que, sans paix, il abandonnera l'idée de passer aux élections — nous nous trompons encore. Il les fera de toute manière.

Pour maintenir le pays en haleine, pour renouveler son mandat, pour détourner l'attention. Il les fera cette année, car cette année encore la magie n'est pas dissipée et la peur du vide, qu'il entretient si bien, demeure plus forte que tout.

Tout est à double face, équivoque, incertain, ambigu. Ce n'est pas un hasard, c'est le fondement du régime. C'est dans le chaos des esprits et les contradictions de sa politique qu'il puise sa force et sa durée. A la clarté, il fondrait comme neige au soleil.

Avons-nous une chance de trouver, dans une éclaircie, le soleil ? Une chance, oui. Comprendre, faire comprendre que Mai 1958 fut un coup d'Etat militaire pur et simple, que là est l'essentiel, que tout ce qui contribue à orner, farder, justifier, légitimer le pouvoir qui en est issu nous enfonce dans le mensonge, nous empoisonne le sang, nous ronge la raison, que l'O.A.S. est un alibi bien commode et la guerre d'Algérie, ponctuée de petites ou grandes négociations, un truc épatant, que de Gaulle au pouvoir c'est la démission et la démence — la télévision à la place du cerveau.

Il n'est pas de bonne tactique de le dire aussi crûment ? D'accord. Mais nous n'en sommes pas, et de loin, à gagner des élections, nous en sommes à essayer de réapprendre à penser.

J.-J. S.-S.